



Huncce librum Ludov. Barth. Barnaud
jure emphiteutis adeptus est postmodum
Kalendarum Martis anno 1783.

186

N. H. 484.

St. Const. Feiler & Bez. lehrer
Huncce librum in quo narratur
vita ~~fr.~~ Michelis De l'Hopital
Francis cancellarii possidet
Ludov. Barth. Barnaud.

F. i. Barnaud.



V I E

D E

MICHEL DE L'HÔPITAL,

CHANCELIER DE FRANCE.

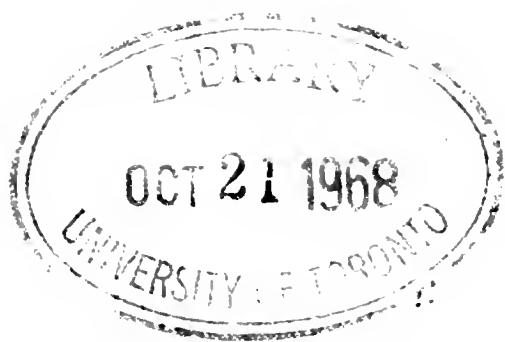
Prix 1. l. 4. s. broché.



A AMSTERDAM,

Chez MARC-MICHEL REY.

M D C C L X V I I.



DC
112
L6V5

A V I S

D E

L' I M P R I M E U R.

J' Ai été étonné qu'on ait permis l'impression de cet ouvrage en France, j'en suis charmé par la raison qu'elle prouve qu'on y est moins rigoureux, & qu'on commence à penser plus sagement que par le passé. Il m'a paru utile de rendre cet ouvrage commun & à un prix modique: on sera édifié de connoître un homme de bien dans une Cour corrompue. Je souhaite que de pareils modeles suivis par les personnes en place, servent d'exemple à ceux qui se disposent à entrer dans les em-

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

plois, & rendent les hommes amis de l'humanité & contents d'eux-mêmes.

Le prix à Paris chez De Bure pere est de 48 sols confu. Cette Edition, au moins aussi correcte, mais d'un caractère plus petit, n'en coûtera que 24, ou 12 sols de Hollande.

trionpher la raison des erreurs qui deshonnorent l'humanité ; ou nous aurons à admirer un homme dont le courage inébranlable a résisté aux coups de la plus injuste fortune.

Il m'a semblé que le Magistrat de qui je me propose ici d'écrire la Vie , pouvoit être regardé comme un des personnages les plus estimables qu'ait produit notre Nation. Le bien public fut toujours l'objet qui parut échauffer son ambition ; & pour rendre ses concitoyens plus heureux , il ne voulut que les rendre plus raisonnables. S'il se trompa quelquefois , je ne me propose point de le dissimuler. Quelques affligeantes que soient les fautes des grands Hommes , on doit les montrer , parce qu'elles sont de grandes leçons.

Voulez-vous bien , Monsieur , que je vous offre cet Ouvrage ? Sous quels auspices plus favorables pourroit-il paroître , que sous les auspices d'un Philosophe (1) , que la Science & la vertu ont rendu constamment heureux ? Et quel suffrage pourroit m'être plus doux , que celui d'un Sage , dont la bouche n'a jamais altéré la vérité ? Puisse cette foible esquisse de

(1) M. de B. de l'Acad. des Inscript. & Belles-Lettres.

la vie d'un citoyen digne de Rome ou de Sparte, vous délasser quelques instans au milieu de vos occupations, & vous être un gage des sentimens de respect & de tendresse, que vos bontés, & j'ose dire, votre amitié, ont pour toujours gravés dans mon cœur !

I. Sa naissance : sort de son pere, engagé dans l'affaire du Conn. de Bourbon. An. 1605.

Michel de l'Hôpital naquit en 1506 à Aigueperse, petite ville de la Limagne d'Auvergne. Son pere, Jean de l'Hôpital, après avoir exercé quelque temps la Médecine, s'étoit attaché au service de Charles de Bourbon, Connétable de France. (2) L'exaëtitude & le désintéressement qu'il porta dans les affaires de ce Prince, la chaleur avec laquelle il embrassa ses intérêts, lui attirerent son estime & sa confiance. Le Connétable; après avoir éprouvé pendant long-temps sa probité, son zele, son activité, le fit Bailli de Montpensier, (1515.) Auditeur de ses Comptes à Moulins, (1522.) lui donna la Terre & Seigneurie de la Tour de la Busfiere en Auvergne, (3) & le Domaine no-

(2) Test. du Chan. de l'Hôpital.

(3) Hist. des grands Of. de la Couronne.

ble de la Roche, qu'il érigea en Châtellenie, à laquelle il réunit les villages de Beaus & de Croizet, situés au Comte de Montpensier.

Jean de l'Hôpital avoit un caractère noble & élevé, (4) ses mœurs étoient féveres, son ame sensible & tendre, son esprit assez cultivé. Suivi dans ses idées, hardi dans ses opinions, capable de prendre des partis extrêmes après y avoir réfléchi, il soutenoit au péril de sa tête le parti qu'il avoit embrassé. Ce fut dans ces principes, qu'il éleva Michel de l'Hôpital son fils aîné. Il l'envoya à Toulouse, pour y faire ses études, n'ayant pas lui-même assez de temps dont il pût disposer, pour se charger entièrement du soin de son éducation.

Quelque temps après, la fortune de Jean de l'Hôpital fut troublée, par les révolutions qui renversèrent celle du Connétable. Les services que le Prince avoit rendus à l'Etat, ses talens militaires, son rang, sa naissance, le mettoient en droit d'aspirer à la plus éclatante faveur. Mais le Roi François I. voyoit moins en lui un Héros utile à la patrie, qu'un Rival, qui lui ravissoit une partie de la gloire que nos ar-

(4) Lib. I. Epist. 13.

mes venoient de s'acquérir en Italie. Celui-ci fier, impétueux, ne content du peu de crédit qu'il avoit à la Cour, piqué des froideurs du Maître, indigne des affronts que lui fit essuyer la Duchesse d'Angoulême, mere du Roi, qu'il avoit outragée en refusant de s'unir à elle, se rendit aux sollicitations de l'Empereur Charles-Quint, qui, pour l'entraîner dans son parti, lui faisoit les offres les plus brillantes. Dans le temps qu'il s'occupoit en France des moyens de mieux assurer les funestes effets de son ressentiment, ses projets furent découverts, & il s'enfuit en Italie.

Jean de l'Hôpital se voyant dans la nécessité d'être ingrat, ou mauvais citoyen, également tourmenté par les remords qu'il se préparoit en prenant l'un ou l'autre parti, crut enfin qu'il se devoit à son bienfaiteur. Il suivit le Connétable avec tant de précipitation, qu'il ne put emmener avec lui ses enfans. On le traita comme complice du Connétable de Bourbon, & ses biens furent confisqués.

II. Il passe en Italie, où il étudie.

Michel de l'Hôpital, alors âgé de dix-huit ans, fut arrêté à Toulouse, & s'y vit quelque temps retenu dans les prisons,

dont il fut relâché, après que les Commissaires chargés d'instruire contre les Complices de la révolte, (5) eurent déclaré qu'on ne pouvoit l'accuser d'y avoir eu part. Dès que la liberté lui eut été rendue, il partit pour l'Italie, & alla rejoindre à Milan son pere, qui, avec quelques partisans du Connétable, s'étoit enfermé dans cette ville, qu'assiégeoit alors François I.

Jean de l'Hôpital avoit ressenti les plus vives allarmes de la détention de son fils, & il le revit avec la tendresse d'un pere, & cette sensibilité que donne le malheur; mais il craignit, s'il le gardoit avec lui, d'interrompre le cours de ses études, & il crut devoir l'envoyer dans une ville où il pût les continuer. Michel de l'Hôpital quitta Milan, (6) passa, à la faveur d'un déguisement, au milieu de l'armée Françoisise, & se rendit à Padoue, (7) dont les Ecoles étoient célèbres dans toute l'Europe.

L'Italie étoit sortie depuis plus d'un siècle de la barbarie, dans laquelle elle avoit été replongée, depuis que les Romains avoient transporté à Constantinople le siege de leur Empire. La Langue

(5) Test. du Chancelier de l'Hôpital.

(6) Ibid.

(7) Ibid.

qui s'étoit insensiblement formée, au milieu des troubles & des guerres civiles, avoit reçu en peu de tems, par les efforts de Dante, de Pétrarque, & de Boccace, tous les accroissemens dont elle étoit susceptible. L'Italie produisoit alors de grands Philosophes, de grands Historiens, & de grands Maîtres dans tous les Arts. En vain la France, l'Allemagne, l'Angleterre vouloient secouer le joug du faux goût qui y regnoit, le génie farouche de la Théologie Scholaistique y tenoit toujours enchainé celui des Sciences & des Arts. Agricola, Erasme, Budée, Thomas Morus, les Rois de France & d'Angleterre, avoient bien contribué à échauffer les esprits de l'amour des Lettres. On voyoit des hommes très-sçavans; mais aucun Ouvrage n'étoit encore sorti de leurs mains, empreint de ce sceau qui assure l'immortalité.

Guichardin, Machiavel, l'Arioste, consacroient en Italie leurs noms, lorsque Michel de l'Hôpital arriva à Padoue. Bientôt il s'attira l'attention de tout ce que cette ville renfermoit de personnages illustres & éclairés. On vit avec étonnement, que dans un âge où l'on n'est gueres capable que d'amusemens frivoles, il faisoit ses délices de ce que les Scien-

ces (8) semblent offrir de moins attrayant à notre curiosité. On le vit étudier la Religion dans les sources, s'éclairer sur les grandes questions de Dogme & de Discipline qui divisoient déjà toute l'Europe, (9) sonder les profondeurs du Droit naturel, du Droit civil, & ne chercher ses délassemens que dans ce qu'Athènes & Rome avoient eu d'excellents Ecrivains. Sa constance, son courage, des succès joints à des mœurs irréprochables, intéressèrent en sa faveur tout ce qui n'étoit pas indifférent aux progrès de la science & de la raison. Les Magistrats de Padoue s'empresèrent à lui donner de ces marques d'estime (10), & de ces applaudissemens, qui peuvent inspirer un violent amour de la gloire.

Le Cardinal de Grammont vint alors à Padoue (1531), il y vit l'Hôpital, & crut appercevoir en lui les germes de tous ces talens que le tems développa. Dès ce moment il prit la résolution d'employer tout son crédit (11), pour rendre à sa patrie un homme qu'il croyoit digne d'y remplir les emplois les plus importants.

(8) Boiffard. (9) Lib. 3. Epist. 1.

(10) Boiffard. (11) Ibid.

III. Il vient à Bologne , & s'établit ensuite à Rome.

Peu après l'Hôpital quitta Padoue , & partit pour Bologne , où il alla rejoindre son pere , qu'il trouva dans une situation bien différente de celle où il l'avoit laissé. Le Connétable de Bourbon avoit été tué en 1527.* au siege de Rome ; la considération dont Jean de l'Hôpital avoit joui dans son parti , son état même tenant à la fortune de ce Prince , il avoit tout perdu par sa mort. (12) Il soutint ses malheurs , avec une constance , qui fut la plus grande de ses leçons pour son fils. Ils allerent ensemble à Rome , où , malgré la jeunesse de Michel de l'Hôpital , la réputation que lui avoient acquise ses premières veilles , lui firent donner une place d'Auditeur de Rote.

Le Cardinal de Grammont parut le voir avec peine , (13) retenu dans un pays où il n'est gueres d'honneurs ni d'emplois considérables pour ceux qui n'embrassent pas l'état Ecclésiastique. S'étant d'ailleurs persuadé que les talens de Michel de l'Hôpital le mettoient en droit de prétendre

(12) Lib. 1. Epist. 13.

(13) Testam.

aux plus grandes Places, par tout où il voudroit se fixer; il ranima le désir qu'il conservoit, ainsi que son pere, de revoir sa patrie. (14) Il tâcha de persuader à ce dernier, qu'il falloit tout tenter pour obtenir la permission de rentrer en France; qu'il devoit à l'avantage de deux fils & d'une fille qu'il y avoit laissés, les efforts dont il étoit capable pour surmonter les difficultés qui pouvoient s'y rencontrer: qu'on trouveroit d'autant plus de facilité à solliciter sa grace, qu'on auroit à faire valoir des services qu'il avoit essayé de rendre au Roi, en travaillant à ménager avec l'Empereur une paix favorable à la France; que le Cardinal de Tournon, qui avoit été témoin du zele & de l'attachement qu'il avoit montré dans cette occasion pour les intérêts de sa patrie, feroit sûrement les moyens de lui être utile. Le Cardinal de Grammont promettoit enfin à Jean de l'Hôpital d'employer tout le crédit qu'il pouvoit avoir à la Cour, pour assurer sa fortune, & établir celle de son fils.

IV. Il quitte l'Italie & vient à Paris, où il s'attache au Barreau.

L'un & l'autre se trouvoient déplacés

(14) Lib. 1. Epist. 13. & Testament.

à Rome, & ce séjour en effet convenoit peu à des hommes dont les mœurs étoient austères, l'esprit incapable de feindre, & d'approuver les désordres de la Cour des Papes, les projets ambitieux & sanguinaires des Souverains Pontifes, & le dérèglement général des Ecclésiastiques, dans un temps où la Religion ébranlée avoit besoin d'être soutenue du secours d'une vraie piété. Le mot attrayant de patrie, l'amour de leur famille, les assurances que leur donnoit le Cardinal de Grammont de s'employer de toutes ses forces à leur procurer un sort plus heureux, acheverent de les déterminer à quitter l'Italie. Mais à peine Michel de l'Hôpital fut-il arrivé à Paris, qu'il eut à se repentir de s'être livré aux espérances dont l'avoit flatté le Cardinal. Celui-ci malheureusement, sans avoir eu le temps de lui prouver qu'il n'avoit pas pour lui une amitié stérile (15), mourut le 26 Mars 1534. au château de Balna près de Toulouse. Michel de l'Hôpital étant à Paris sans protections, & n'ayant de ressources que celles (16) qu'il pouvoit trouver en lui-même, prit le parti du Barreau; tandis que son pere, sollicitant inutilement la per-

(15) Bayle Diction.

(16) Testament.

mission de rentrer en France, & n'ayant pu obtenir qu'une Déclaration du Roi (17) qui lui rendit la jouissance de ses biens & de ses Terres, se retira en Lorraine, où il mourut Médecin de la Duchesse.

Michel de l'Hôpital parut dans le Barreau avec tout l'avantage que devoient lui donner la connoissance qu'il avoit des Loix, l'étude qu'il avoit faite du Droit naturel & des gouvernemens, un esprit orné par la lecture des bons Livres de l'Antiquité, & par le commerce des Philosophes qu'il avoit connus en Italie.

IV. Il est fait Conseiller au Parlement. État de la Magistrature d'alors. Sa conduite & ses sentimens.

On le jugea bien-tôt supérieur à l'état que sa fortune l'avoit contraint d'embrasser. Morin, Lieutenant-Criminel, lui fit épouser sa fille, & lui donna pour dote une charge de Conseiller au Parlement. (18) L'Hôpital succéda le 14 Juin 1537. dans cette place à Lazare de Baïf, à qui quelques talens pour la Poésie Française, & une érudition peu commune dans les Lan-

(17) Lib. 1. Ep. 13. Hist. de grands Off. de la Couronne.

(18) Testament.

Langues sçavantes, avoient attiré la protection de François I. toujours assurée aux gens de Lettres.

La Magistrature commençoit alors à perdre de cet éclat dont elle avoit autrefois brillé, & la Nation se plaignoit de ce que la science & la vertu paroissent abandonner les Tribunaux de justice. La vénalité des charges étoit l'époque fatale à laquelle on rapportoit leur décadence. Jusqu'au moment où l'on vit introduire la vente des offices de Judicature, les Compagnies jouissoient en quelque sorte du privilege de nommer elles-mêmes aux places qui vaquoient, en proposant au Roi plusieurs sujets pour les remplir; parmi lesquels Sa Majesté faisoit un choix, qui, quel qu'il fût, ne pouvoit faire entrer dans le corps de la Magistrature, que des hommes dignes d'un aussi grand honneur. Mais dès l'instant où le malheureux esprit de finance, qui brûle & détruit tout, eut déterminé la Cour à vendre le droit de juger ses concitoyens, on vit, dit le Chancelier de l'Hôpital, toutes les Cours se peupler en un instant de jeunes gens incapables de remplir les fonctions sacrées dont ils osoient se charger, où de Magistrats dont la réputation étoit déjà flétrie; l'igno-

rance & l'avarice se glissèrent par tout. Cette contagion (19) commençoit fort à s'étendre lorsqu'il entra dans le Parlement. Quelques hommes, que, par des circonstances favorables, une éducation mâle & vigoureuse avoit affermi dans les principes de la sagesse, s'en défendoient encore; mais on les comptoit aisément.

L'Hôpital (20) s'acquitta des fonctions de sa charge avec une exactitude & une délicatesse dignes des premiers temps, qu'il regrettoit. Son travail assidu, ses talens, sa droiture inflexible, le firent regarder comme un des Magistrats qui pouvoient le plus contribuer à relever

(19) *Interea assidue regali munere fungor
Et circumventos, ita si tulit usus, iniquis
Judiciis præsto incolumes, non ultimus ipse
Inter selectos, vel re, vel nomine, centum;
Et teneo antiquum manibus pedibusque decorem
Cum paucis, reliquos mihi mors quos improba fecit.
Egregius quondam, nunc turpis & infimus Ordo,
Temporibus postquam cæpit promiscuus esse
Omnibus, & pueris passim, probroque notatis,
Qui vix prima tenent elementa, docente magistro.*

Lib. 1. Ep. 3. Voyez aussi, pag. 99. 159. 178.
179 Edit. Amstel. 1732.

(20) Lib. 3. Ep. 14.

la gloire du Parlement. Tous ceux qui jouissoient de l'estime & de la vénération publique, rechercherent son amitié, & formerent avec lui une espèce de ligue pour combattre les vices qui désoloient les Tribunaux de Justice.

Les momens où l'Hôpital n'étoit point occupé à terminer les débats du citoyen, il les donnoit à la composition d'un Ouvrage sur les Loix. Il vouloit les rassembler en un corps, où, leur assignant à chacune leur place naturelle, elles se feroient prêté un jour mutuel. Il concilioit celles qui paroissoient se contredire, (21) & les rapportoit toutes à des principes, dont il tâchoit de les faire sortir, comme des conséquences nécessaires.

VI. Quels étoient ses amis ? Du Châtel, Olivier, &c.

L'austérité de ses mœurs n'eut que le succès des vertus qui choquent trop l'opinion publique. Tous ceux de qui la conduite n'étoit pas irréprochable, crurent justifier la leur, en attaquant la sienne (22) : on lui attribua des vues éloig-

(21) Lib. 1. Ep. 2. Lib. 3. Ep. 1.

(22) Ibid.

nées d'intérêt & de fortune. Il se sentit cruellement blessé de ces traits, dont il conserva toute sa vie un souvenir amer : mais il trouvoit de quoi se consoler des offenses d'ennemis si méprisables, dans l'espece d'hommage que rendoit à sa vertu, tout ce qu'il y avoit de plus illustres personnages dans l'Etat & dans la République des Lettres. Il étoit déjà lié avec les Cardinaux du Bellai (23), de Tournon, de Chastillon, d'Armagnac ; avec Turnebe, Ronfard, d'Espense, & Salmon surnommé *Macrinus*.

Entre tous ceux avec qui il forma quelque liaison, aucun ne s'acquit autant de droit sur son cœur, que du Châtel, Evêque de Tulles, Bibliothécaire de François I. & qui devint ensuite Grand-Aumônier de France. Ce sçavant homme mérite trop de vénération, pour qu'on ne saisisse pas toutes les occasions de lui en assurer le juste tribut chez la postérité. Il étoit fils d'un Gentilhomme Wallon, dont la fortune étoit médiocre (24) ; & il avoit fait ses études à Dijon, où il enseigna quelque temps avec éclat. Il voyagea en Allemagne, ensuite en Italie, &

(23) Voyez ses Poésies.

(24) Vit. Castellani per Galand.

fit admirer par tout sa doctrine & sa raison. De retour en France, il se fit connoître de François I. Ce Prince crut qu'il lui feroit glorieux de faire la fortune de du Châtel, qu'il nomma à l'Evêché de Tulles, & qu'il fit son Bibliothécaire à la mort de Budé en 1540. L'Evêque de Tulles employa son crédit à encourager les bonnes études, & à protéger les Gens de Lettres. Il plaisoit à François I. surtout par sa facilité à parler, & par la richesse & la variété de sa conversation. Souvent il profita de cette sorte d'empire, que son éloquence lui donnoit sur le Roi, pour lui faire entendre des vérités que rarement on a le courage de présenter aux Souverains.

Un jour le Chancelier Poyet dit au Roi, devant une foule de Courtisans, qu'il étoit le maître absolu des biens de ses sujets. (25) „ Juste Ciel ! s'écria „ l'Evêque de Tulles, comment ose-t-on „ essayer d'inspirer de tels sentimens, à „ un Prince qui a des Loix à suivre & à „ respecter ? Voilà, Sire, voilà les dé- „ testables maximes sur lesquelles se for- „ merent les Caligula & les Néron, & „ c'est en admettant ces principes affreux

„ qu'ils devinrent l'exécration du genre
„ humain. Fallut-il même prévenir la
„ ruine entière de l'Etat , vous ne devez
„ pas ignorer , qu'avant que de vous ser-
„ vir de nos biens , il vous faudroit ob-
„ tenir notre consentement. ”

Si l'on fut étonné de la noble audace de du Châtel , on n'eut pas moins à admirer la grandeur d'ame du Roi , qui voulut disputer avec lui de générosité , & lui marqua hautement , qu'il lui sçavoit gré de la fermeté qu'il montroit à défendre les véritables intérêts du Prince & ceux de l'Etat.

L'Hôpital trouva dans l'Evêque de Tulle , cette sagesse mâle & fiere , dont son pere lui avoit donné les premieres leçons ; & leur inclination commune pour les Lettres acheva de cimenter leur union.

Un seul homme pouvoit partager avec du Châtel , le cœur de Michel de l'Hôpital. C'étoit Olivier , que son mérite & la faveur de Marguerite , Reine de Navarre & sœur du Roi , venoient d'élever à la dignité de Chancelier. Ce choix avoit été généralement approuvé. Depuis long-tems , on n'avoit vu dans cette place aucun Magistrat qui réunît tant de lumieres & tant de probité ; & l'on

se flattoit de voir corriger bientôt une partie des abus qui s'étoient introduits dans les Tribunaux de Justice. Pendant trois ans, qu'Olivier avoit été dans le Parlement, il avoit eu le temps de suivre & de connoître Michel de l'Hopital, dont il s'étoit ouvertement déclaré protecteur. Dès qu'il fut Chancelier, il résolut de l'élever à des emplois qui le mis-
sent à portée de faire servir ses talens plus utilement au bien de sa patrie.

L'Hôpital désiroit aussi d'entrer dans une nouvelle carrière. Il commençoit à se sentir quelques dégoûts pour son état, & se déplaisoit dans ce travail opiniâtre d'un Juge, forcé de s'appliquer à la discussion d'objets rarement importans, souvent minutieux, & dont la connoissance, ordinairement, contribue peu à étendre & à aggrandir les idées. Cette pierre qu'il étoit obligé (26), disoit-il, de rouler comme un autre Sisyphes, depuis le lever du Soleil jusqu'à son coucher, & que le lendemain il retrouvait encore au bas de son rocher, l'accabloit de sa pesanteur. Il désiroit un genre de vie, qui lui eût permis, après avoir donné aux affaires publiques la plus grande

(26) Lib. 1. Epist. 2.

partie de son temps, d'en consacrer le reste à l'étude & aux Muses.

Quelquefois il s'arrachoit à ses pénibles occupations, pour aller jouir de quelques repos dans une campagne de son beau-pere. Là il se livroit entièrement à ses goûts, reprenoit la lecture des bons Livres, qu'il étoit obligé d'interrompre lorsqu'il suivoit le fil des affaires. Les meilleurs Philosophes, les plus grands Poètes de l'Antiquité, l'étude de notre Histoire (27), celle des saintes Ecritures sur lesquelles il aimoit à méditer, occupoient une partie de son temps. L'éducation d'une fille, qui seule lui restoit de trois enfans qu'il avoit eus (28), achevoit de remplir des momens, qui lui paroissoient toujours s'être écoulés trop rapidement. C'étoit-là qu'il s'amusoit à écrire les Vers qu'il adressoit à ses amis, & que l'on peut encore regarder comme un des plus beaux monumens que l'esprit ait jamais élevé à la raison.

VII. Il est envoyé au Concile de Trente, transféré à Bologne.

Tant que vécut François I. l'Hôpital

(27) Lib. 1. Ep. 3. Lib. 2. Ep. 20.

(28) Lib. 7. pag. 361.

ne put jamais se flatter de parvenir à cet état qu'il désiroit , & dans lequel il eut pu se livrer à des occupations conformes à ses goûts. Le Roi prévenu par ces hommes dont sa vertu lui avoit attiré la haine , & par l'attachement que son pere avoit voué au Connétable , ne put jamais regarder comme un sujet zélé , le fils d'un homme qu'il avoit cru complice de la révolte du Connétable de Bourbon. (1547.) Mais François I. étant mort , il se présenta une occasion qu'Olivier jugea favorable pour commencer à remplir les projets qu'il avoit formés sur l'Hôpital , & il la saisit aussi-tôt.

Le Concile de Trente occupoit alors l'attention de l'Europe entière. Charles-Quint & le Pape Paul III. étoient les deux moteurs principaux des ressorts de cette grande scene , où chacun d'eux vouloit faire triompher ses intérêts particuliers. Les erreurs de Luther & de Calvin s'étant répandues dans toute l'Europe , on n'avoit pu refuser à leurs sectateurs la convocation d'un Concile , auquel ils promettoient de se soumettre. Le Pape s'étoit vu pressé d'en indiquer la tenue par tous les Catholiques mêmes , qui sentoient la nécessité absolue d'apporter une réforme dans la discipline Ecclésiastique ,

L'Empereur intéressé à voir appuyer par un Concile les projets qu'il avoit formés & déjà exécutés en partie contre la liberté des Princes d'Allemagne, avoit encore les mêmes raisons que tous les Catholiques, pour demander cette réforme. Le Pape se crut enfin obligé de convoquer le Concile à Trente, où il fut ouvert le 15 Décembre 1545.

Mais Paul III. ne tarda pas à s'appercevoir qu'il avoit commis une imprudence, en souffrant qu'on discutât ses intérêts, & qu'on prononçât sur les droits & les prétentions de la Cour de Rome, dans une ville où l'Empereur étoit tout-puissant, & où les Protestans pouvoient encore se faire entendre. Il saisit donc le prétexte de la peste qu'on prétendit s'être montrée dans les environs de Trente, pour transférer le Concile à Bologne en Italie, où il jugea que son autorité pourroit mieux balancer celle de l'Empereur, & où les Protestans refuseroient même vraisemblablement de venir plaider leur cause.

Le Ministère de France jaloux de la grandeur de Charles-Quint, avoit autorisé cette translation. Jérôme Capo del Ferro, Cardinal de S. George, étoit venu conclure un Traité avec le Roi Henri II. par lequel le Pape abandonnoit au

Roi toutes ses prétentions au sujet des Bénéfices ; à condition que ce Prince donneroit Diane , sa fille naturelle , à Horace Farnese , petit-fils du Souverain Pontife , & que la Cour de France feroit partir au plutôt des Prélats & des Ambassadeurs pour Bologne. Olivier déterminâ le Roi à y envoyer Michel de l'Hôpital. Il se rendit en Italie au mois d'Août 1547. (29) & arriva à Bologne vers le milieu d'Octobre.

On étoit fort éloigné d'y travailler à la réconciliation des Catholiques & des Protestans. Le Pape & l'Empereur employoit l'adresse de leur politique à faire passer dans ce grand Corps toutes les passions dont ils étoient animés : ce n'étoit que protestations faites au nom de Charles, qui refusoit de reconnoître pour un Concile légitime l'assemblée des Peres à Bologne, que réponses de Paul aux menaces de l'Empereur. L'intrigue & l'intérêt agitoient tous les esprits, que l'avantage de la Religion auroit dû seul occuper.

L'Hopital ne pouvoit se dissimuler que l'ambition des Souverains Pontifes , le luxe , l'avarice , & les dérèglemens de tous

les Ordres du Clergé, n'eussent contribué à la naissance & au progrès des Hérésies; que les peuples, qui ne peuvent se déterminer que sur les objets qui frappent leurs sens, n'étoient pas aussi condamnables de s'être livrés aux Novateurs, que la Cour de Rome avoit intérêt de le persuader; que dès-lors on étoit obligé, pour faire rentrer les Hérétiques dans le sein de l'Eglise, d'employer des moyens d'autant plus doux, qu'on sembloit leur avoir donné plus de raisons de s'en écarter.

Quoiqu'il ne doutât pas que la plupart des Evêques n'aimassent mieux conserver leurs richesses, leur pouvoir & leur ignorance, que d'en faire un généreux sacrifice au bien de la Religion, il espéroit néanmoins trouver au Concile plusieurs Prélats vertueux, avec lesquels il auroit pû former un parti assez puissant, pour amener cette reconciliation qui eût tâché la source des guerres civiles dont l'Europe étoit déchirée; mais il se vit avec douleur forcé de renoncer à ce pieux dessein.

VIII. Il revient en France : son ami le Chancelier Olivier est disgracié.

Bientôt sa commission lui déplut, & au bout de quatre mois il écrivit à Oli-

vier, pour lui demander son rappel, & le prier de le nommer à un emploi dans lequel il pût acquérir plus de gloire, (30) & servir plus utilement le Roi. Olivier approuva les raisons qui faisoient (31) désirer à l'Hôpital de quitter l'Italie, & il lui fit à son retour reprendre ses anciennes fonctions de Conseiller au Parlement, en attendant l'occasion de l'élever à une place qui fût plus digne de ses talens.

Mais l'Hôpital fut encore trompé dans ses espérances, son ami & son protecteur ayant été mis dans l'impuissance de lui être utile. Olivier éprouva la destinée des hommes vertueux, il déplut; & une retraite illustre lui parut alors préférable à un rang qu'il n'auroit pu conserver que par des injustices, & en flattant les passions de la Duchesse de Valentinois. Ce Chancelier parut plus grand dans sa chute, que dans la faveur dont il avoit joui. L'Hôpital ne sçut, s'il devoit plus s'affliger pour l'État, que se féliciter de l'honneur dont son ami s'étoit couvert. Il lui écrivit une lettre, (1550.) pour lui marquer combien il avoit été touché de la noblesse & de la force qu'il avoit fait éclat-

(30) Lib. 1. Ep. 2.

(31) Lib. 3. Epist. 1.

ter dans sa retraite. (32) „ Il y a des
 „ hommes qui vous plaignent , lui dit-il ;
 „ pour moi , je vous félicite. Je ne suis
 „ point inquiet de la tranquillité ni des
 „ douceurs que vous devez trouver dans
 „ un exil , qui vous permet de vous li-
 „ vrer à tous les goûts du Sage , de n'a-
 „ voir devant les yeux que des objets
 „ qui vous sont chers , & vous éloigne
 „ d'une Cour dépravée , où vous n'au-
 „ rez plus à combattre les vices qu'elle
 „ honore. Tels étoient , poursuit-il ,
 „ ces premiers Romains , qui passoient
 „ des occupations rustiques , au soin de
 „ gouverner le monde. Nous vous avons
 „ toujours vu libre comme eux , au mi-
 „ lieu de la Cour même , parce que vous
 „ avez toujours vu ses caresses du même
 „ œil , dont vous voyez à présent ses
 „ mépris.”

*IX. Il ne sollicite point les amis qu'il avoit
 en Cour.*

La disgrâce d'Olivier paroïssoit devoir
 fixer l'Hôpital dans le Parlement. Il lui
 restoit cependant d'autres amis puissans
 & accrédités à la Cour ; mais il ne fai-

foit aucune des démarches qui eussent pu les forcer à lui rendre utile le crédit dont ils jouissoient. (33) Le Cardinal de Tournon s'étoit souvent plaint de ce qu'il paroïssoit le négliger. L'Hôpital pouvoit bien se sentir quelque éloignement pour un homme dont le zele trop ardent ne vouloit maintenir la vraie Religion , & la défendre contre les entreprises de l'Hérésie , que par le fer & par le feu. Mais le Cardinal de Tournon (34) n'étoit pas le seul dont il négligea d'employer la faveur ; il ne témoignoît pas plus d'empressement , pour se servir de celle dont ses autres amis étoient en possession.

Le Cardinal de Lorraine parut alors s'intéresser à lui , avec le ton passionné qu'il portoit dans ses affections. C'étoit un de ces hommes qui réunissent toutes les sortes d'ambition. Il n'étoit aucun genre de domination , aucune espèce de gloire , à laquelle il n'eût voulu prétendre. Il eût désiré qu'on le crût en même-temps , Théologien , Philosophe , Prélat vertueux , fin Courtisan , grand homme d'Etat. Toujours attentif aux moyens d'en imposer au peuple , il faisoit toutes les

(33) Lib. 1. Epist. 3.

(34) Lib. 2. Epist. 9. lb. p. 74.

occasions de surprendre l'approbation publique, lorsqu'il n'étoit point emporté par la fougue de ses passions. Il jugea donc qu'il pourroit lui être honorable, de travailler à l'élévation de l'Hôpital, & il en paroissoit fort occupé, lorsqu'une main encore plus puissante prévint les effets de sa bonne volonté.

*X. Marguerite de Valois l'ayant connu ,
parla de lui au Roi.*

Marguerite de Valois avoit hérité de François I. son pere, cette sorte de passion qu'il eut pour les Lettres. Sa Cour, qui pouvoit être regardée comme le temple des sciences & des vertus, étoit formée par ce qu'il y avoit alors des plus estimable & de plus respecté dans les différens ordres de l'Etat. Elle voulut voir l'Hôpital, dont on lui avoit parlé comme d'un des personnages les plus distingués, qui fussent dans la Robe. (35) Elle lui fit des reproches du peu de soin qu'il donnoit à l'avancement de sa fortune, de cette tranquillité philosophique, avec laquelle il regardoit sa situation présente, & négligeoit de se procurer un sort plus heureux.

(35) Lib. 2. Epist. 2.

heureux. Elle lui promit d'employer pour lui tout le crédit qu'elle avoit auprès du Roi son frere. L'Hopital fut aussi-tôt fait Maître des Requetes. (36)

Dès ce moment il fut connu du Roi, à qui sa sœur en fit prendre les idées les plus avantageuses. Il suivoit souvent la Cour; & ce fut dans un voyage qu'il fit avec elle en Berry, qu'arriva cette aventure assez connue, qui fut l'origine de la fortune d'Amyot. (37) Le Roi logeoit dans le Chateau d'un Gentilhomme, chez lequel Amyot alors soupçonné de Calvinisme, s'étoit réfugié pour échapper aux poursuites qu'on faisoit alors contre les Hérétiques. Il avoit composé quelques Vers grecs, que les enfans du Gentilhomme chez lequel étoit le Roi, lui presenterent. „ C'est du „ grec: A d'autres, ” s'écria-t-il, en jettant les Vers à Michel de l'Hôpital. Celui-ci, après les avoir lu, demanda à Amyot, où il les avoit trouvés. „ Ils sont de moi, répondit le jeune „ homme”. L'étonnement & l'admiration que montra l'Hôpital, parurent au Roi un si grand témoignage du mérite du jeune Amyot, que ce Prince crut de-

(36) Testament. (37) Rouill. Hist. de Melun.

voir l'attirer à sa Cour, où, dans la suite, il fut nommé Précepteur des Enfans de France.

XI. Il est fait Sur-Intendant des Finances : sa conduite lui attire bien des ennemis.

L'opinion que Marguerite fit concevoir au Roi des lumieres & de la probité de Michel de l'Hôpital, déterminâ ce Prince à lui confier le soin de veiller à l'emploi de ses revenus, & à créer pour lui une nouvelle charge de premier Président & de Sur-Intendant des Finances en la Chambre des Comptes. (38)

Il s'étoit introduit des abus intolérables dans l'administration des Finances. Le Trésor Royal se trouvoit épuisé, par les libéralités excessives du Roi, par l'avidité de ses Favoris, de ses Ministres, de sa Maîtresse ; par une guerre qui obligeoit à des dépenses extraordinaires, par les plaisirs d'une Cour où l'on vouloit que les fêtes les plus brillantes se succédassent continuellement, par les malversations de tous les gens établis pour la levée des impôts (39). A peine la quatrième partie des revenus de l'Etat, étoit-

(38) Par Edit de Janvier 1554. (39) Ep. p. 264.

elle employée aux objets auxquels la Nation les croyoit destinés. L'Hôpital, pour s'opposer à tant de désordres, fit des exemples de sévérité, qui effrayèrent les coupables ; refusa courageusement de fournir les sommes qu'on lui demandoit, (40) lorsqu'elles ne devoient pas servir à l'avantage du Prince & de son peuple. (41) Prières, menaces, offres de partager les dépouilles avec lui, espérances dont on le flatta de le porter à de plus hauts emplois, tout fut mis en usage ; rien ne put le corrompre.

Il s'attira une foule d'ennemis, dont la haine le peignit d'une manière digne des motifs qui l'allumoient. (42) „ Je me „ rends odieux à bien des gens, écrivoit- „ il à Olivier, par l'exaëtitude avec la- „ quelle je veille à ce qu'on n'envahisse „ pas les deniers du Roi. On voit, a- „ vec un dépit amer, que les vols ne se „ font plus impunément ; que j'établis de „ l'ordre dans la recette & dans la dé- „ pense ; que je refuse de payer des dons „ légèrement accordés, ou que j'en ren- „ voye le paiement à des temps plus „ heureux. Vous connoissez cette espe-

(40) Font. du Rég. des Fin. 1296.

(41) Lib.

3. Epist. 1.

(42) Ibid.

„ ce d'hommes qui nous vient de la
„ Cour, leur avidité, leur lâche effron-
„ terie. Que ferai-je? Dois-je préférer
„ leur amitié deshonorante, à ce que me
„ prescrivent mes obligations envers le
„ le Roi, mon amour pour ma patrie?
„ Eh bien donc! qu'ils engloutissent
„ tout. Et le soldat sans paye ravagera
„ nos Provinces pour subsister, & l'on
„ foulera le peuple par de nouveaux im-
„ pôts! Et tandis que j'emploie & mon
„ temps & mes veilles à éloigner ces
„ malheurs de dessus nos têtes, j'excite
„ contre moi un soulèvement général.
„ Mais je méprise également & leur blâ-
„ me & leur estime; je veux la vôtre,
„ & suis heureux si vous m'en jugez dig-
„ ne ”.

Olivier tâchoit d'élever son ami au-
dessus des chagrins que lui attiroit sa
fermeté. Il l'exhortoit à se roidir con-
tre les méchans, (43) à punir les brigan-
dages, à demeurer inaccessible à toutes
les séductions, & à ne jamais s'écarter
de la ligne droite de l'honnête. C'est
ainsi que ces deux hommes s'échauffoient
mutuellement de l'amour de la sagesse, &
croyoient n'avoir d'autre gloire à pré-

tendre , que celle d'obtenir leur approbation réciproque.

La haine vigoureuse que l'Hôpital portoit à tous ceux qui , pour un intérêt fardide , pouvoient trahir leur devoir , l'entraîna dans une affaire étrangere aux obligations que lui imposoit sa charge , & qui lui fit de nouveaux ennemis.

Pendant le temps qu'il avoit été dans le Parlement , il avoit été révolté des concussions qu'il voyoit chaque jour se commettre dans ce Tribunal ; de l'indécence avec laquelle les Juges recherchoient les procès où ils pouvoient trouver des profits plus considérables ; de l'injustice & de l'avidité qu'on portoit dans la taxation des fraix. „ Il est impossible , disoit-
„ il, (44) d'affouvir cette ardeur d'amas-
„ ser , qui dévore nos Tribunaux , & que
„ nul respect humain , nulle pudeur , nulle
„ crainte des Loix ne peut refréner ”.
On ne pouvoit remédier à ces désordres , qu'en établissant une loi qui eût supprimé les Epices , & augmenté les honoraires des Juges. Aujourd'hui même encore , plusieurs grands Magistrats croient qu'il feroit de la dignité de leur état , d'établir cette suppression , & voyent avec

(44) Epist. p. 15. 16. 91. 99. 159. 176. 179.

chagrin le fruit d'un travail aussi sacré que le leur, apprécié par un vil intérêt, & entrer dans une balance où le produit de la vertu semble être compensé par l'or.

La Cour eût été obligée, en donnant ce Règlement, d'augmenter les honoraires des Juges, & ne s'y feroit jamais déterminée, si cet établissement ne lui eût paru pouvoir faciliter l'exécution d'un projet, dont la réussite devoit la dédommager de la perte qu'elle croyoit faire par l'augmentation des gages.

Quelque bornée que fût l'autorité du Parlement dans les affaires où ce Corps a le droit de se mettre entre le Prince & la Nation, pour éclairer & soutenir leurs droits respectifs ; le pouvoir des Magistrats gênoit encore les Ministres, que du moins on faisoit quelquefois rougir de leurs injustices. On proposa donc au Roi de partager le Parlement en deux Corps, dont chacun exerceroit ses fonctions pendant six mois de l'année. On fit sentir au Roi qu'en composant un de ces Sémeftres de Magistrats dévoués & vendus aux volontés de la Cour, elle feroit désormais enregistrer, sans éprouver de contradictions, tous les Edits qu'elle voudroit envoyer. (45) Mais pour ne pas présenter

au Public ce projet sous une face qui pût l'effrayer, on publia que le Roi n'avoit dessein de partager ainsi le Parlement, qu'afin que les Magistrats eussent le temps de se délasser de leurs fatigues, & pussent remplir avec plus d'exactitude les devoirs de leurs charges; qu'au reste la Cour prenoit tant d'intérêt à ce qui pouvoit être de quelque avantage aux peuples, qu'elle étoit déterminée à supprimer les Épices & à augmenter les honoraires des Juges, pour ne plus leur laisser appercevoir d'autre prix de leurs travaux, que la gloire & la considération qu'ils sçauroient s'acquérir.

Cette fausse générosité coûtoit beaucoup, dans un temps où le Trésor Royal étoit épuisé; & pour que cette augmentation des honoraires ne lui fût point trop pesante, on créa de nouvelles charges, on les vendit, & la finance en fut destinée à payer les gages des premières années. On pénétra cependant les arrières-vues du Conseil; tous les bons citoyens furent consternés, en se voyant priver d'une des ressources qui leur restoient encore, contre les abus qu'on pouvoit faire de la puissance du Prince. Le Parlement fit inutilement ses Remontrances.

*XII. Il prend la défense de l'Edit des Sé-
meslres, & de la suppression des Epices.*

L'Hôpital auroit dû sentir que la suppression des Epices, n'étoit qu'un moyen adroit de faire passer, à la faveur d'une loi salutaire, un autre établissement qui détruiroit nécessairement tout le pouvoir d'une Compagnie assez respectable, pour contenir encore les excès des Courtisans. Mais il avoit été si vivement frappé des désordres qu'il avoit trouvés dans l'administration de la Justice, qu'il crut que tout devoit céder au besoin pressant où l'on étoit d'y apporter de prompts remèdes. Peut-être aussi jugea-t-il, que le Parlement n'étant pas assez puissant pour s'opposer jamais avec succès aux caprices ou aux volontés du Ministère, il falloit abandonner aux Assemblées des Etats, le soin de défendre les grands intérêts de la Nation, & qu'on devoit sacrifier des prétentions qui lui paroissoient frivoles, à l'avantage de faire renaître dans les Tribunaux, les vertus qui devroient être inséparables de la Magistrature. Il appuya l'Edit, & répondit aux Remontrances du Parlement.

Tous ses ennemis, & les Magistrats

qui se trouverent sensibles à la suppression des Epices, saisirent l'avantage qu'il leur donnoit sur lui, pour semer avec adresse les bruits qui pouvoient le plus obscurcir sa réputation; & ils lui imputerent d'avoir sacrifié sa vertu à l'espérance d'une fortune plus éclatante. (46) Cette calomnie le pénétra de la douleur la plus amere. „ On a renouvelé, écrit-il à Olivier, une ancienne Loi, qui supprime „ les Epices, dont on veut que je sois „ l'Auteur; ce qui m'expose aux traits „ les plus cruels de la méchanceté. Je ne „ puis m'attribuer l'honneur d'avoir le „ premier proposé d'établir un Règlement aussi sage. Je n'ai fait qu'approuver l'exécution d'un projet par lequel on vouloit rendre à la Justice le lustre & l'éclat, qui doivent toujours l'accompagner. La perte d'un gain aussi odieux a irrité tous les esprits, & me rend l'objet de la calomnie la plus noire. Les honnêtes-gens mêmes se laissent entraîner, & leur voix, pour m'accabler, se joint aux cris de quelques hommes deshonorés, que désespère l'impossibilité où ils sont actuellement de continuer le trafic infâme

(46) Lib. 3. Epist. 1, & 2.

„ qu'ils faisoient de la Justice. Mes
 „ mœurs, & toute ma conduite, n'ont
 „ pu parler assez haut en ma faveur, pour
 „ repousser leurs lâches traits. Qu'une
 „ vile complaisance pour les Grands, ou
 „ que des haines particulieres aient pu
 „ déterminer mes démarches, je vous en
 „ prends à témoins, vous tous, avec
 „ qui j'ai exercé les emplois que vous
 „ remplissez aujourd'hui. Jamais ces hon-
 „ teux motifs ont-ils rien pu sur moi? Et
 „ cependant l'on cherche à jeter le dé-
 „ sespoir dans mon cœur, à me donner
 „ de l'horreur pour la vie.”

Olivier avoit une opinion trop haute de Michel de l'Hôpital, pour croire qu'on pût, avec raison, jeter sur les principes de sa conduite des soupçons qui lui fussent injurieux; mais il pouvoit ne pas approuver le parti qu'il avoit embrassé; & il semble même, dans sa réponse, éviter de s'expliquer ouvertement sur l'Edit des Sémestres.

Cependant (47) le partage du Parlement ne put long-temps subsister: la finance des nouveaux emplois ayant été bientôt dissipée, la Cour se trouva embarrassée de l'augmentation des honorai-

(47) De Thou, *ibid.*

res. Le peuple, qu'on avoit éclairé sur ses véritables intérêts, se plaignit hautement de la violence dont on avoit usé contre le Parlement, & le Roi qui n'avoit consenti à l'établissement des Sémeftres que par foiblesse, par foiblesse aussi consentit à l'abolir, & remit au bout de trois ans les choses dans leur premier état.

*XIII. Sa pauvreté & son désintéressement
engagent le Roi à doter sa fille.*

L'Hôpital en se faisant redouter dans sa charge de Sur-Intendant des Finances, donnoit une exemple éclatant de ce mépris des richesses, qu'il regardoit comme la base de toutes les vertus. Quoiqu'il eût été près de douze ans dans le Parlement, (48) cinq à six autres années dans la place qu'il occupoit alors, qu'il eût toujours vécu dans la plus austère frugalité, sa fortune étoit si bornée, que souvent il étoit obligé d'avoir recours à ses amis, pour se procurer les choses les plus nécessaires à la vie. Cette honorable pauvreté, qu'il conserva toujours, ne lui

(48) Brantôme. Vie du Connétable de Montmorenci. Lib. 3. Ep. 4.

parut fâcheuse que dans le moment où il voulut marier sa fille. Le Roi lui avoit publiquement promis de la doter ; mais ce bienfait tardoit à venir. Marguerite de Valois voulut encore que l'Hôpital le lui dût : elle le sollicita elle-même auprès du Roi, qu'elle détermina enfin à remplir sa promesse. Des incidens particuliers rendirent cette grace difficile à obtenir : il y a lieu de croire qu'elle consista en une charge de Maître des Requêtes, qui fut assurée à celui qui épouseroit la fille de l'Hôpital. Il la donna à Robert Hurault, Seigneur de Belesbat, Conseiller au Grand-Conseil.

XIV. Il est fait Chancelier de la Duchesse de Savoye.

Le Roi Henri II. étant mort le 10 Juillet 1559. les Guises furent mis à la tête du Gouvernement. sous François II. son fils aîné. Le Cardinal de Lorraine, pour donner une haute idée de son administration, rappella Olivier de sa retraite, (49) & fit entrer l'Hôpital dans le Conseil d'Etat. Mais à peine celui-ci fut-il réu-

ni à son ami, qu'il s'en vit séparé pour toujours. Par le Traité de paix du Câteau-Cambresis, Henri II. avoit donné sa sœur Marguerite de Valois en mariage à Philibert Duc de Savoye; & aussi-tôt que François II. fut sur le Trône, cette Princesse fut obligée de se rendre dans les Etats de son mari. Elle voulut emmener avec elle l'Hôpital, qu'elle nomma son Chancelier, & qu'elle fit charger par le Roi de la conduire au Duc de Savoye. Mais à peine eut-il passé six mois près de sa Bienfaitrice, qu'il se vit rappeler en France, où les affaires étoient dans un bouleversement général; & où l'on espéroit remédier au mal, en l'élevant à la place de Chancelier, vacante par la mort d'Olivier. *

Fin du Livre premier.

* François Olivier mourut à Amboise le 30 Mars 1560,

V I E

D E

MICHEL DE L'HÔPITAL,
CHANCELIER DE FRANCE.

L I V R E S E C O N D.

*I. Etat de la France & de la Cour, en
1559, & 1560.*

PENDANT que l'Hôpital étoit à Nice, la France se voyoit enfin parvenue au terme fatal où devoient éclater les révolutions dont elle étoit menacée depuis long-temps. Le contraste formé par les mœurs des Ministres de la nouvelle Religion, & par celle de la plupart des Membres du Clergé, avoit ouvert les yeux sur les abus qui s'étoient introduits dans l'Eglise. On voyoit d'un côté des hommes dont la piété, les lumières & la vertu rappelloient l'idée des premiers siècles de l'Évangile; & de l'autre, des Evê-

ques uniquement occupés du soin d'accumuler des richesses, des Moines & des Prêtres également ignorans, avares, débauchés. Une partie du peuple trop peu instruite pour distinguer les choses sur lesquelles la Religion défend de porter une main profane, de celles que l'intérêt même de cette Religion, & le respect qui lui est dû, demandoient qu'on réformât, crut devoir suivre le parti qui lui offroit le spectacle de la sagesse & de la piété; & les Novateurs, sous ces belles apparences, firent par tout des prosélytes.

François I. & Henri II. par une fausse politique que condamne même la Religion, voulurent opposer des moyens violens aux progrès des erreurs. On brûla les Hérétiques, & la persécution produisit son effet ordinaire; ils se multiplièrent, leurs opinions se glissèrent par tout, pénétrèrent jusques dans la Cour même, où des Grands & des Princes, après les avoir adoptées, s'en déclarèrent les protecteurs. Les esprits alors s'échauffèrent, le fanatisme s'alluma dans tous les cœurs: on ne se connut plus que sous les noms odieux de Papistes & de Huguenots. Bientôt les Prétendus-Réformés perdirent de leur première vertu,

qui ne leur parut plus si nécessaire au succès de leur cause ; & des hommes puissans songerent à jeter les fondemens de leur fortune sur l'aveugle fureur des peuples.

Henri II. mourut dans cet instant de crise , & eut pour successeur un jeune Prince *François II.* âgé de seize ans, sans talens, sans caractère ; & les rênes du Gouvernement tombèrent entre les mains de Catherine de Médicis sa mere, femme incapable de rendre son autorité respectable à deux partis qu'il falloit également contenir. Catherine avoit un amour effréné de la domination ; mais cette soif de regner, qui semble devoir donner à l'ame de la force & du courage, s'allioit en elle à une lâche timidité, qui, en lui ôtant les grands côtés de l'ambition, ne lui en laissoit que les ruses & la noirceur. Ce sentiment intérieur de sa propre foiblesse, qu'on peut vouloir se déguiser, mais dont on ne triomphe jamais, produisit en elle une inconséquence & une incertitude perpétuelle, qui ne lui permirent jamais de prendre un parti sage, ou de suivre celui-même qu'elle avoit une fois embrassé. Défiant & crédule, faible & cruelle, elle parut à chaque occasion, à chaque instant, changer de caractère,

raçtere , parce qu'elle ne pouvoit en avoir un.

Sans aimer les Catholiques , elle se sentoit de l'éloignement pour les Protestans , qu'on lui avoit toujours représentés comme des esprits inquiets , amateurs des nouveautés en politique comme en Religion , & perturbateurs du repos public. Ils lui parurent d'autant plus à craindre , qu'ils avoient à leur tête Antoine de Bourbon Roi de Navarre , & le Prince de Condé , premiers Princes du Sang , dont les prétentions l'effrayoient. Ne se sentant pas assez forte pour contrebalancer seule les efforts qu'ils feroient pour s'emparer des affaires , elle résolut de leur opposer deux autres Princes de la Maison de Lorraine , illustres par l'éclat de leur naissance & de la faveur dont ils avoient joui sous le dernier Règne , ennemis déclarés de la nouvelle Religion. Elle crut pouvoir les élever aux premières places avec d'autant moins de risque , que son choix seul faisoit tout leur titre pour y monter ; & elle ne doutoit pas qu'elle ne pût toujours les en faire descendre , aussi-tôt qu'ils cesseroient de respecter la main qui les y auroit portés.

Le Duc de Guise & le Cardinal de Lor-

D

raïne profiterent de cette sécurité, flatterent avec adresse ses passions, sçurent s'attirer toute sa confiance en augmentant ses inquiétudes, & devinrent les dépositaires de son autorité. Alors ils donnent des dégoûts, & bientôt font essuyer des affronts au Roi de Navarre, homme foible & craintif. Ils éloignent de la Cour, sous le prétexte d'une Ambassade nécessaire au bien public, le Prince de Condé, désespéré de la mollesse de son frere. Ils en chassent même le Connétable de Montmorenci, Catholique zélé, mais que ses grandes Charges, & l'autorité qui lui avoit été confiée pendant le dernier Regne, leur rendoient redoutable. Enfin ils subjuguent l'esprit du jeune Monarque par leur Niece, la belle Marie Stuart, Reine regnante; & pour se rendre nécessaires à ce Prince, ainsi qu'à sa Mere, ils embarrassent toutes les affaires, jettent le trouble dans tout le Royaume; & par le renouvellement des persécutions, & les espérances qu'ils donnent aux Catholiques d'exterminer tous les Protestans, ils sçavent intéresser la plus grande partie de la Nation au maintien de leur fortune & à l'augmentation de leur pouvoir.

Les Prétendus-Réformés trop puissans

alors pour se tenir tranquilles , crurent devoir opposer la force à la violence , & formerent le projet d'aller à la Cour enlever leurs Tyrans , sous les yeux du Roi même qui étoit à Blois , & de faire donner aux Princes du Sang une autorité qui sembloit plutôt leur devoir être confiée qu'à ceux qui en étoient revêtus. Le Prince de Condé , qui , sans paroître entrer dans la conspiration , en étoit un des moteurs secrets , attendit , pour se déclarer , qu'il eût vu frapper les premiers coups ; mais l'entreprise tarda trop , & fut découverte au moment de l'exécution. Le désespoir de ce mauvais succès accrut la haine des Protestans contre les Guises , dont l'autorité n'en devint que plus grande. Le Roi épouvanté de la hardiesse des Rébelles , donna au Duc de Guise une puissance énorme , en lui conférant le titre de Lieutenant-Général du Royaume. Les Princes Lorrains voulurent (50) impliquer dans la conjuration le Prince de Condé , & l'Amiral de Coligni que l'on citoit déjà comme le héros du parti réformé ; mais s'ils ne purent alors y réussir , ils jouirent pleinement d'ailleurs de l'affreux plaisir de la vengeance , le sang ruissela de tous côtés.

(50) Mém. de Condé , T. 1. p. 342.

Ce fut dans ces circonstances que mourut le Chancelier Olivier. Ce Magistrat avoit vécu trop long-tems pour sa gloire , & ses derniers jours sont un triste témoignage de la fragilité des vertus humaines. Depuis son rappel , on cherchoit vainement en lui cette générosité , cette vigueur de sentimens , dont il avoit donné des exemples éclatans. Baslement asservi aux volontés des Princes Lorrains , il devint un des plus honteux appuis de leur tyrannie ; & il finit enfin par la mort la plus terrible , il expira déchiré de remords. (1560.)

II. *Il est fait Chanc. de France.*

Les Guises voulurent élever à sa place un homme qui put seconder leurs projets. Ils proposèrent au Roi d'y nommer Morvilliers, Evêque d'Orléans, une de leurs créatures ; mais celui-ci fut assez sage , pour trouver trop pesant le fardeau dont on vouloit le charger , & pour refuser un honneur , (51) dont il ne se jugeoit pas digne. La Reine Mere qui voyoit avec un désespoir secret , que ces mêmes hommes dont elle

(51) De Thou , l. 24.

n'avoit cru se servir que comme d'instrumens propres à établir son autorité, avoient eu l'art de l'usurper, eût voulu trouver dans le nouveau Chancelier, un Magistrat assez habile pour ramener à elle le pouvoir dont elle s'étoit laissé dépouiller. Jacqueline de Longwic, Duchesse de Montpensier, à qui elle confioit ses projets & ses inquiétudes, lui représenta, que ce qui pouvoit lui arriver de plus avantageux, étoit de voir dans cette place un homme assez isolé, pour ne paroître pas redoutable aux Guises, & assez vertueux pour se croire obligé de s'opposer à ces Princes par attachement à son devoir. Elle jugea que l'Hôpital, qu'elle avoit connu chez Marguerite de Valois, convenoit à toutes ces vues, & elle déterminâ Catherine de Médicis à presser le Roi de le nommer son Chancelier. (52) Les Princes Lorrains y donnerent leur aveu, persuadés que la reconnoissance que devoit l'Hôpital au Cardinal qui l'avoit honoré de ses bontés, que leur faveur qu'il voudroit rechercher, & leur inimitié qu'il redouterait, feroient des

(52) Ibid. Davila, L. 3. Mém. du tems.

motifs assez puissans pour le faire plier sous leurs volontés. La Reine Mere instruisit aussi-tôt la Duchesse de Savoye , du choix qu'elle avoit fait de son Chancelier , la pria de ne point apporter d'obstacles à ce qu'elle désiroit , & d'engager elle-même , s'il le falloit , l'Hôpital à quitter la Cour de Savoye , pour venir consacrer au service de sa patrie ses talens & sa vertu.

Cependant Catherine , toujours timide & soupçonneuse , craignit encore de s'être trompée dans le choix qu'elle avoit fait , & presque toute la France avec elle étoit inquiète du parti que l'Hôpital embrasseroit , & de la conduite qu'il alloit tenir. Les Catholiques n'imaginoient pas que les Princes Lorrains eussent pu consentir à son élévation , s'ils n'eussent pris avec lui des engagemens qui leur répondissent des principes qu'il apporteroit dans sa place. Les Protestans en étoient allarmés. Les Parlemens se rappelloient avec chagrin les soupçons qu'on avoit jetté sur les motifs qui avoient pu l'obliger à soutenir l'Edit des Sémeîtres. Et les gens sages étoient curieux & impatiens de voir le rôle que pourroit jouer un Philosophe placé au milieu d'une Cour où le fanatisme &

l'ambition produisoient chaque jour de nouveaux crimes.

III. Il empêche adroitement qu'on établisse l'Inquisition en France.

A peine l'Hôpital fut-il arrivé , & revêtu de sa nouvelle dignité , qu'un événement de la plus grande importance pour toute la Nation , l'obligea de prendre un parti. Le Cardinal de Lorraine dans les dernières années du regne de Henri II. s'étoit rencontré à Arras avec Granvelle , Ministre du Roi d'Espagne , qui voyoit avec inquiétude les Protestans se multiplier en France , & devenir assez puissans , pour soutenir un jour en Flandre les Sectateurs des nouvelles opinions , dont la Cour de Madrid s'étoit déclarée l'ennemie implacable. Granvelle crut qu'il feroit une chose agréable à son Maître , s'il pouvoit introduire en France le Tribunal de l'Inquisition. Il en voulut inspirer le dessein au Cardinal de Lorraine ; il le persuada d'autant plus aisément , qu'il flatta son ambition. Par le plan de Granvelle, (53) le

(53) De Thou. l. 15. Mém. de l'Et. Rel. & Rép. p. 361.

Cardinal revêtu du double pouvoir du nouveau Tribunal, s'attachoit invinciblement les Catholiques, s'enrichissoit à son gré des dépouilles des Novateurs, & exerçoit sur toute la Nation un empire aussi absolu qu'inébranlable. Le Pape se joignit au Ministre Espagnol, & ils travaillèrent de concert à échauffer l'imagination du Cardinal, qui leur promit de profiter du premier événement qui pourroit faciliter l'exécution de ce dessein.

Il crut le moment arrivé, lorsqu'après la mort de Henri II. il se vit, avec son Frere, maître absolu des affaires, & que la conjuration d'Amboise paroissoit avoir assez irrité les Catholiques, pour les aveugler sur leurs propres intérêts. Il fit donner un Edit, où le Roi disoit, que ne voulant pas ensanglanter les commencemens de son regne, il aimoit mieux, à l'exemple du Pere Céleste, pardonner à ses Sujets rébelles, & qu'il vouloit bien leur donner une amnistie générale, s'ils consentoient à rentrer dans le sein de l'Eglise Romaine. Il n'étoit pas difficile de faire reconnoître au Roi & à son Conseil qu'on espéroit vainement tirer quelque avantage de cet Edit, si l'on négligoit de prendre en même-tems d'autres mesures pour obliger les Protestans d'ab-

jurer leurs erreurs. Le Cardinal effraya ce Prince par une peinture des guerres civiles que leur désobéissance occasionneroit, & il lui persuada qu'en établissant un Tribunal où l'on instruiroit le procès des Religioneux, (54) on détruiroit infailliblement le mal. Il voyoit bien, à la vérité, ajoutoit-il, que le mot d'Inquisition que les Sectaires ne manqueroient pas de donner à cette nouvelle Jurisdiction, pourroit faire quelque impression sur les esprits ; mais le tems & le feu, poursuivoit-il, feront tout rentrer dans le devoir.

Le Cardinal avoit fait approuver son projet par le Conseil : (55) & ses émissaires publioient déjà par son ordre, que les Protestans seroient punis comme le portoit l'Edit, s'ils s'opiniâtroient à soutenir leurs opinions ; mais que le droit de prononcer sur les crimes d'Hérésie appartenant à l'Eglise, ils ne pouvoient être jugés que par un Tribunal Ecclésiastique. Ce malheureux projet alloit réussir, & l'Inquisition auroit été établie, si l'Hôpital n'eût donné l'Edit de Romorantin. Cette Loi attribuoit la

(54) Ibid.

(55) Choses mém. p. 99. 1.^a Pop. L. 6.

connoissance du crime d'Hérésie à l'Evêque ; & par ce Règlement , qui paroïssoit favoriser l'autorité du Clergé , il opposoit un obstacle insurmontable aux desseins des Guises. L'Hôpital cependant sembloit leur accorder tout ce qu'ils demandoient pour la conversion des Hérétiques : ils vouloient qu'ils fussent punis , l'Edit créoit des Juges ; ils demandoient une puissance Ecclésiastique , on en établissoit une. Mais ce n'étoit plus pour le Cardinal de Lorraine , le trône du haut duquel il se promettoit de tout asservir : ce n'étoit plus l'Inquisition.

L'Hôpital sentoît bien que l'Edit qu'il avoit fait donner , attaquoit les anciennes maximes du Gouvernement ; mais il jugea que dans des tems difficiles il étoit prudent de céder aux circonstances ; que faire un petit mal , est quelquefois un très-grand bien ; & que la situation forcée dans laquelle étoit l'Etat , amèneroit nécessairement quelque nouvel événement , qui le mettroit un jour à portée d'abolir l'Edit qu'il venoit de faire donner ; tandis que le Tribunal qu'on vouloit établir , eût peut-être duré autant que la Religion même.

IV. *Il va au Parlement : son Discours.*

Le Parlement , ignorant les motifs qui avoient fait agir le Chancelier , refusa d'enrégistrer un Edit qui détruiſoit ſes droits , & décida qu'on préſenteroit au Roi des Remontrances. L'Hôpital crut devoir aller au Parlement , pour engager les Magiſtrats à ſe ſoumettre aux volontés du Souverain. Il fut accompagné de Charles de Marillac , Archevêque de Vienne , de Jean d'Avanſon , & de la plupart des Maîtres des Requêtes.

Il dit en commençant ſon Discours , qu'il éprouvoit une vive ſatisfaction en ſe retrouvant dans une Compagnie , dans laquelle il s'étoit vu autrefois , & qu'il ſe tiendroit heureux , s'il pouvoit faire ſervir l'autorité qu'on lui avoit confiée , à augmenter l'éclat & la dignité d'un Corps ſi respectable. Interrompu d'abord par de longs applaudisſemens , il reprit la parole , & ſ'attacha à démontrer l'impoſſibilité où étoit le Roi de diminuer les impôts dans le moment actuel , par l'épuisement où ſe trouvoient les finances. Enſuite il parla de l'Edit de Romorantin , & ſans dévoiler les vues ſecrettes & la politique qui l'avoit dicté ,

il essaya de faire entendre qu'il n'avoit pour but, que de rallentir le feu des persécutions. Il ajouta, que le Roi commençant à se laisser d'employer inutilement de violens remèdes pour extirper l'Hérésie de ses Etats, vouloit attendre d'un Concile les moyens de travailler avec succès à ce grand ouvrage: que dans le moment présent tous ses soins alloient tendre à faire renaître en son Royaume les vertus & les mœurs anciennes.

„ Tous les Ordres sont corrompus ,
 „ poursuivit le Chancelier. (56) Le peu-
 „ ple est mal instruit ; on ne lui parle
 „ que de dixmes & d'offrandes, rien des
 „ bonnes mœurs ; chacun veut voir sa
 „ Religion approuvée , celle des autres
 „ persécutée : Voilà la piété. Les Rois
 „ François I. Henri II. & celui-ci ,
 „ voyant les erreurs pulluler , ont fait
 „ comme à sarcler des bleds ; mais à
 „ présent il se trouve autant de mauvai-
 „ ses herbes que d'épis , partant faut les
 „ laisser croître. D'ailleurs les opinions
 „ se muent par prières & par raisons.
 „ Seroit à désirer que les gens d'Eglise,
 „ qui crient toujours *haro* , bien qu'il y

(56) De Thou, ib. Mém. de Cond. T. I. p. 543.

„ ait plus de *baro* à crier sur eux , sui-
„ vissent ce chemin ; ils profiteroient
„ davantage. Il y a d'énormes abus par-
„ tout , principalement dans les Tribu-
„ naux de Justice , moins dans ce Parle-
„ ment que dans les autres. Cependant
„ les Magistrats ici ne sont pas à l'abri
„ de tous reproches : ils sont hommes.
„ Le Roi voudroit cependant qu'on pu-
„ nît sévèrement les crimes d'avarice &
„ d'ambition. Cent francs de gain au
„ bout d'un an , font perdre pour cent
„ mille écus de réputation....

L'Hôpital ensuite parla de l'attention avec laquelle le Prince vouloit qu'on veillât sur la Police de la Capitale , de l'ordre qu'il falloit apporter dans les Jugemens des procès. Il dit plusieurs choses qui sembloient annoncer une réforme dans les Tribunaux de Justice ; & il finit par leur recommander l'esprit de paix & d'union.

Après que le premier Président le Maître eut répondu à ce Discours , on publia plusieurs Edits que le Chancelier avoit apportés. Par le premier il étoit ordonné aux Evêques de résider dans leurs Diocèses , sous peine de saisie de leurs revenus & de leurs meubles. Un second Edit enjoignoit aussi la résiden-

ce aux Gouverneurs des Provinces, Sénéchaux, Baillifs, & à tous les Officiers chargés de veiller à la tranquillité publique (57); & il leur défendoit, sous des peines sévères, de commettre les plus légères vexations sur le peuple.

Cependant le Parlement ne voulut point encore recevoir l'Edit de Romorantin (58), & ce ne fut que sur des Lettres de Jussion qu'il l'enrégistra.

Comme le projet d'établir l'Inquisition avoit été tramé & conduit dans un profond secret, la conduite de l'Hôpital, dont les vues étoient ignorées du public, parut d'autant plus inexplicable, qu'elle sembloit choquer ouvertement ses principes; & les Protestans crurent d'abord, qu'à l'exemple de son prédécesseur, il avoit sacrifié, à la faveur des Princes Lorrains, sa réputation & ses devoirs. Mais lorsqu'on eût pénétré ses motifs, il fut approuvé de tous les bons Citoyens, qui admirèrent la simplicité des moyens dont il s'étoit servi pour ruiner les desseins des Guises. La confiance que la Reine Mere prit en lui, & la considération qu'il sut s'attirer, lui don-

(57) Thou. L. 25. Mém. Cond. T. 1. Mém. de l'Ét. & Rep. 517. La Pop. L. 6.

(58) Mém. de Condé.

nerent dès ce moment une grande autorité.

VI. Il se déclare pour le parti qui étoit opposé à la persécution des Hérétiques.

On vit alors se former dans l'Etat un troisième parti, qui, sans renoncer aux Dogmes des Catholiques, paroissoit approuver la plupart des changemens que les Protestans avoient apportés dans la discipline Ecclésiastique. Ce parti, qu'on auroit pu nommer celui des tolérans, établissoit pour principes, qu'il n'appartient qu'à Dieu de juger de ce qui est au fond des cœurs; que c'est lui qui doit punir les Hérétiques & récompenser les Fideles; que les Citoyens d'un Etat, lorsqu'ils obéissent aux Loix, & remplissent leurs devoirs envers la patrie & leurs semblables, ont tous un droit égal aux avantages que la société civile peut leur procurer; qu'elle ne doit reconnoître pour ennemis que ceux qui en veulent troubler l'ordre; qu'elle doit également honorer le Catholique & le Protestant vertueux, & châtier l'un ou l'autre, s'il est méchant; que cet esprit d'intolérance, qui nous fait voir avec horreur des hommes attachés à d'autres

opinions que les nôtres , est un principe destructeur de toutes les vertus ; & que cependant comme il seroit à désirer que des Citoyens n'eussent entr'eux aucuns motifs de division , il falloit , pour ramener les Hérétiques dans le sein de l'Eglise , employer la charité , la patience , & la priere , les seules armes que le divin Instituteur de la Religion avoit voulu mettre en usage pour attirer à lui les Nations Infideles.

On vit en peu de tems s'attacher à ce parti , des Prélats célèbres par leur sçavoir & leur piété , de sages Théologiens & de vertueux Magistrats. Marillac Archevêque de Vienne, Monluc Evêque de Valence , & le sage d'Espenfe , en étoient , avec le Chancelier , les principaux appuis. Quelques difficultés qu'ils dussent trouver à faire passer leurs sentimens dans des cœurs agités par des passions violentes , ou corrompus par des vues d'intérêt , ils furent assez heureux pour voir leurs opinions faire des progrès rapides. On s'en apperçut bientôt à la Cour. L'Ambassadeur d'Espagne écrivoit à son Maître que le Ministère de France paroissoit (59) vouloir chan-

(59) Add. de le Lab. l. 2.

changer de principes sur la conduite qu'il avoit à tenir avec les Protestans; & que la Reine Mere prêtoit l'oreille à des discours dangereux; qu'il étoit déjà même informé que dans les Provinces on traitoit avec moins de rigueur les Réformés. Effectivement, le Chancelier mandoit à tous les Magistrats qui lui répondoient directement de leur conduite, de s'opposer aux persécutions, de faire observer la paix, de punir sévèrement ceux qui oseroient la troubler, & de ne rien négliger de tout ce qui pourroit établir la sûreté du Citoyen.

VI. *Pour remédier aux maux de l'Etat, il fait tenir une assemblée des Grands du Royaume.*

Mais de quelque succès que ses soins fussent suivis, l'Hôpital jugea qu'ils ne pouvoient procurer à l'Etat que des avantages passagers, & que le remede étoit foible pour le mal dont le Royaume étoit affligé. Il eût fallut attaquer ouvertement la tyrannie des Princes Lorrains, faire prendre s'il étoit possible, au Gouvernement une forme constante; établir des Loix qui pussent réfréner les passions, contenir les ambitieux, & porter le cal-

me dans les esprits. Une assemblée des Etats du Royaume qui se fût conduite avec la sagesse & la fermeté, dignes des représentans d'une grande Nation, auroit pu seule produire ces événemens. Tous les bons Citoyens en désiroient la convocation: (60) le Chancelier la sollicita auprès du Roi; mais les Princes Lorrains s'y opposèrent & représenterent au jeune Monarque les Etats-Généraux, Comme une assemblée de séditieux, qui oseroient se placer auprès du Trône, qu'ils ne regarderoient en ce jour que comme le Siege du premier Magistrat des François; & ils réussirent à effrayer François II. qui se déclara contre la tenue des Etats.

L'Hôpital alors engagea la Reine Mere (61) à demander au Roi une Assemblée qui seroit composée des Grands & des premiers Magistrats du Royaume, & dans laquelle il se flatta de forcer les Guises à consentir à la convocation des Etats. Soit qu'ils craignissent moins cette Assemblée, soit que le crédit de la Reine Mere l'eût emporté sur les oppositions

(60) De Thou. I. 25. Mém. de Condé, Tom. I. p. 549.

(61) Mém. de Cast. p. 49. Chof. Mém. 103. Mém. du regn. de Fran. II.

qu'ils purent y former, elle fut indiquée à Fontainebleau, pour le 21. d'Août. (1560.) Le Chancelier prit toutes les mesures nécessaires pour n'y attirer que des Magistrats qu'il sçavoit attachés à son parti, & pour en éloigner ceux qui avoient la réputation d'être dévoués à la Maison de Lorraine, ou de porter dans les matières de Religion un zele, & une chaleur, qui ne leur eussent pas permis d'entrer dans les vues des tolérans.

Le jour annoncé pour l'Assemblée étant arrivé, le Roi se rendit dans l'appartement de la Reine Mere. Il fut suivi des Princes Lorrains, du Cardinal de Bourbon, du Connétable de Montmorenci, du Chancelier, de l'Amiral de Coligni, & de tous ceux qui avoient été appelés à l'Assemblée. Le Roi exposa en peu de mots les motifs qui l'avoient engagé à les réunir, & il demanda des avis désintéressés sur les affaires qui alloient être discutées. Le Chancelier fit un Discours dans lequel il s'étendit sur le mécontentement général de la Nation, qu'il présenta comme une preuve de la nécessité absolue qu'il y avoit de changer l'administration. Le Duc de Guise & le Cardinal de Lorraine rendirent un compte vague, l'un de

l'état des Troupes, l'autre de celui des Finances. L'Amiral de Coligni présenta ensuite une Requête au Roi, (62) dans laquelle les Protestans demandoient qu'il leur fût permis de tenir leurs Assemblées, & d'avoir des Prêches. On ouvrit alors les avis sur ces objets dont le Roi avoit demandé la discussion.

Monluc Evêque de Valence parla le premier : il fit un Discours hardi, dans lequel il attaqua vivement les dérèglemens du Clergé, les désordres des Papes, leur insensibilité sur les malheurs de la Chrétienté, l'ambition des Grands qui fomentoient les troubles pour les faire servir à leur intérêt particulier, la corruption générale de la Cour. (63) Il parla des persécutions, fit voir qu'elles avoient toujours fortifié les Sectes, que l'humanité les condamnoit, & que l'Evangile les proscrivoit. Il établit fortement ses maximes de tolérance civile, & finit par demander avec beaucoup de fermeté, l'assemblée des Etats, la tenue d'un Synode National, & une surséance des supplices jusqu'aux décisions du Concile. L'Archevêque de Vienne ouvrit ensuite son avis, & appuya courageusement ce-

(62) De Thou, l. 25. Davil. l. 2.

(63) Mém. de Cond. T. 1. p. 563.

lui de l'Evêque de Valence, que soutint encore l'Amiral de Coligni.

Le Duc de Guise & le Cardinal de Lorraine furent étonnés de l'audace de leurs adversaires ; ils les combattirent néanmoins avec chaleur , & déclamerent sur-tout contre la tenue d'un Synode National. Le premier déclara qu'un Concile général même ne pourroit pas le déterminer à rien changer dans ses principes de Religion , & que quant à la convocation des Etats, il approuveroit tout ce que le Roi décideroit sur cet l'objet. Le Cardinal fit un Discours dans lequel il représenta les Calvinistes comme des séditieux qui sous le vain prétexte d'établir la liberté de conscience, ne vouloient qu'autoriser la licence, & s'assurer l'impunité de leurs crimes. Il s'étendit sur les dangers de la tenue d'un Synode, & parut consentir à celle des Etats, si l'on jugeoit qu'elle pût être utile au bien des affaires. (64)

Tous les Courtisans opinèrent d'après les Princes Lorrains , & tous les Magistrats se joignirent à l'Evêque de Vienne, qui eurent pour eux la pluralité des

(64) De Thou, l. 25. Mém. de Cast. 48. M. de Con. T. I. p. 378,

voix. L'Hôpital fit aussi-tôt publier un Edit par lequel la tenue des États étoit indiquée à Meaux pour le 10. de Décembre, & il étoit enjoint aux Evêques de s'assembler le 10 de Janvier dans une Ville que le Roi leur marqueroit, pour y délibérer sur la convocation d'un Synode National, & commencer à travailler à la réforme de la discipline Ecclésiastique. Ce même Edit, en conséquence de l'attente du Synode, suspendoit la punition des Sectaires, & le droit de connoître du crime d'Hérésie; que l'Hôpital s'étoit vu obligé d'accorder aux Evêques, par l'Edit de Romorantin.

VII. *Il va en faire part au Parlement.*

Le Chancelier, accompagné de Marillac, & de Monluc, se rendit au Parlement pour l'instruire des résolutions qui avoient été prises dans l'Assemblée de Fontainebleau. (65) Après avoir parlé des avantages qu'on pouvoit se flatter de tirer de la convocation des États, & de celle du Concile National, il ajouta que le Roi voyoit avec douleur, que malgré le désir qu'il témoignoit de rendre

(65) Mém. de Cond. T. 1. p. 174.

la paix à ses Etats, on trouvoit encore des gens sans mœurs, sans principes, qui, prétextant le bien de la Religion, dont ils étoient en effet les plus cruels ennemis, travailloient sans cesse à aigrir, à enflammer les esprits, à augmenter les désordres; que des Citoyens si pernicieux méritoient une punition exemplaire: que le Roi chargeoit les Magistrats de son Parlement d'en faire d'exactes recherches, & de s'occuper uniquement du soin de maintenir la tranquillité publique, que Sa Majesté les prioit encore de donner au Peuple les exemples de sagesse & de modération qu'on étoit en droit d'attendre d'eux: qu'elle avoit été affligée d'apprendre que plusieurs Conseillers au Parlement laissoient quelquefois échaper des discours peu mesurés, capables de porter à la violence des esprits déjà trop échauffés.

L'Hôpital finit par leur dire, que le Roi vouloit qu'un Juge de Robe-courte, nommé Desjardins, rentrât dans l'exercice de son Office, dont il avoit été privé pour crime d'Hérésie: que cette conduite de la Cour pouvoit les surprendre, mais qu'elle étoit appuyée sur de bonnes raisons auxquelles il falloit se soumettre.

Le premier Président répondit au Chan-

celier, que le Parlement reconnoissoit la prudence du Prince, & son amour pour ses Sujets. dans la résolution où il étoit d'assembler ses Etats, & de convoquer un Concile National: qu'il ne croyoit pas qu'on pût justement reprocher aux Membres de sa Compagnie de fomentier les troubles; qu'ils regarderoient toujours comme leur premier devoir l'obligation où ils étoient de se conformer aux intentions du Roi & de faire exécuter sa volonté: que quant à la résolution qu'il paroïssoit avoir prise sur Desjardins, le Parlement n'en pouvoit être que fort étonné; que ce Magistrat étoit incapable, selon la teneur des Edits, de posséder sa Charge, & qu'il étoit inutile de publier des Loix, si la Cour avoit dessein qu'elles ne fussent pas observées.

L'Hôpital vit avec une douleur amere cette résistance du Parlement, qui annonçoit les nouveaux obstacles que ce Corps devoit apporter à l'exécution de ses projets. Il lui parut dangereux de se commettre avec des esprits qu'il jugea trop ardens; & sans rien répondre au Discours du premier Président, il lui remit les Lettres-Patentes qui faisoient rentrer Desjardins dans l'exercice de son Office.

VIII. *Dispositions de la Cour de Rome,
des Guises, des Protestans.*

La Cour de Rome fut très-mécontente du parti que l'on avoit pris en France, d'assembler un Synode National; & le Pape Pie IV. conçut un chagrin violent de la nécessité où il se vit de convoquer un Concile général, afin de prévenir les suites fâcheuses que pourroit avoir pour son autorité la tenue d'un Synode National en France.

Trois ans après que le Concile qui avoit d'abord été assemblé à Trente, eût été transféré à Bologne, Jules III. avoit reconnu l'impossibilité de le continuer en Italie, sans risquer d'aliéner pour toujours du S. Siege la plus grande partie de la Chrétienté; & sur les sollicitations de l'Empereur Charles-Quint, il avoit enfin consenti à le rétablir à Trente. Mais les Protestans avoient été révoltés de la Bulle d'indiction, dans laquelle le Pape prétendant avoir le droit de gouverner & de diriger les Conciles. annonçoit qu'il vouloit présider à Trente par ses Légats; & exigeoit que sur le Dogme & la Discipline, on reçut les Décrets qui avoient

été formés dans les premières Sessions de l'Assemblée des Pères.

L'Empereur, qui se crut alors intéressé à appaiser les Protestans, leur promit de faire usage de toute sa puissance, pour forcer le Pape à tous les éclaircissemens qu'il seroit nécessaire de leur donner ; & il étoit enfin parvenu à déterminer plusieurs de leurs Ministres à se rendre au Concile. Mais le Pape Jules, qui avoit senti renaître toutes ses frayeurs, lorsqu'il vit que ses Légats alloient avoir à combattre directement les Protestans, soutenus par Charles-Quint, avoit suspendu le Concile, sous prétexte que les Pères n'étoient pas en sûreté dans la ville de Trente, dont le pays alloit devenir le théâtre de la guerre.

Marcel II. successeur de Jules, Pontife assez vertueux, pour sacrifier une partie des prétentions de la Cour de Rome au bien général de l'Europe & de la Religion, vécut malheureusement trop peu, pour suivre les projets qu'il avoit formés sur la réunion des Hérétiques à l'Eglise Romaine.

L'ambition insatiable de Paul IV. ne permit jamais d'en rien espérer de raisonnable. „ S'il y avoit une réforme à faire, ce droit n'appartenoit qu'à lui

„ seul, disoit-il, & il sçauroit le faire
„ connoître aux Princes assez hardis pour
„ porter la main à l'encensoir; il force-
„ roit les Rois de marcher à ses côtés,
„ & leur apprendroit que, comme Vi-
„ caire de Jesus-Christ, il avoit en lui
„ de quoi leur donner ou leur arracher
„ des Empires. S'il faut, ajoutoit-il,
„ mettre le feu aux quatre coins du
„ monde, j'y suis déjà résolu, plutôt
„ que d'avilir le Pontificat.”

Cette violence avoit irrité toute l'Europe, lorsque Pie IV. non moins jaloux des droits, ou plutôt des prétentions de son Siege, mais moins véhément que Paul, parvint à la Papauté. Il fit renaître l'espérance de voir assembler un Concile, bien résolu cependant d'en éloigner toujours la convocation, s'il ne s'y voyoit forcé par les motifs les plus pressans. Il n'apprit qu'avec indignation les résolutions qui avoient été prises dans l'Assemblée de Fontainebleau. „ Eh !
„ quel est donc votre Roi, (dit-il à
„ l'Ambassadeur de France,) qui se croit
„ en droit de prononcer sur les intérêts
„ du Ciel? Ce n'est pas merveille s'il y
„ a tant de troubles en un Royaume où
„ l'on ose attenter à mon autorité!” Il crut cependant nécessaire, pour éviter

de plus grands malheurs , de publier la Bulle d'indiction pour la continuation du Concile ; & il donna ordre au Cardinal de Tournon de se rendre en France , afin qu'il pût opposer quelques difficultés à la tenue d'un Synode National (66)

Les Princes Lorrains n'étoient pas moins inquiets que la Cour de Rome , sur les résolutions que l'Hôpital & son parti avoient fait prendre à Fontainebleau. Quoique les Etats ne se fussent jamais conduits en France de manière à inspirer pour eux beaucoup d'estime ou de respect , l'Assemblée qu'on avoit convoquée pouvoit cependant , animée de l'esprit de parti , qui lui eut tenu lieu de vertu , attaquer l'administration des Guises & renverser leur fortune. Ceux-ci déterminèrent le Roi à donner aux trois Ordres de l'Etat, Orléans pour Ville de réunion , (67) au lieu de Meaux où ils prétendirent que les Calvinistes étoient en assez grand nombre pour faire craindre qu'ils ne voulussent se rendre les maîtres de l'Assemblée. Ensuite on ramassa des Troupes , sous prétexte de donner au Roi une Garde convenable à sa Dignité ,

(66) Add. de le Lab. l. 2.

(67) Mém. de Cast. p. 21.

dans un aussi grand jour. On prit toutes les mesures possibles , pour n'admettre dans l'Assemblée que des Catholiques zélés ; tandis que le Chancelier écrivoit dans les Provinces , pour qu'on ne députât aux Etats que des hommes dignes , par leur courage & par leur vertu , de prendre place dans le grand tribunal dépositaire des volontés de tout le corps des Citoyens.

On attendoit impatiemment l'issue de ces grands événemens, lorsque les Protestans, qui venoient d'obtenir des avantages qu'ils n'eussent pas dû espérer , & qui avoient tant d'intérêt à donner des preuves de modération jusqu'à la tenue des Etats , ne consultant que le désespoir où les avoit jetté le malheureux succès de la conjuration d'Amboise , reprirent ouvertement les armes , & essayèrent de s'emparer de plusieurs Villes du Royaume. On découvrit que le Roi de Navarre , & le Prince de Condé , en qui l'on eût dû trouver plus de prudence , puisqu'ils avoient moins de fanatisme & plus d'ambition , avoient autorisé & approuvé les révoltés.

IX. *Il s'intéresse fortement pour le Roi de Navarre & le Pr. de Condé que les Guises vouloient faire périr : leurs malheureux projets renversés par la mort de François II.*

Les Guises saisirent cette occasion d'inspirer au Roi la plus grande frayeur de leurs ennemis, & d'aigrir & irriter son esprit en lui présentant les Prétendus-Réformés comme des ennemis implacables de la Monarchie, les Princes du Sang comme d'autant plus coupables, qu'ils devoient les premiers donner l'exemple du respect & de la soumission. On acheva de lui persuader que le Prince de Condé avoit été l'auteur de la conjuration d'Amboise, (68) & que la Couronne étoit le fruit qu'il croyoit en tirer, par le massacre de toute la Famille Royale. Le Roi lui fit aussi-tôt ordonner, ainsi qu'au Roi de Navarre, de se rendre à la Cour. Malgré les avis qui furent donnés à l'un & à l'autre, ils crurent devoir obéir à des ordres formels du Souverain, (69) persuadés qu'on n'oseroit jamais rien atten-

(68) De Thou, l. 26.

(69) Mém. de Cast. p. 51.

ter sur leurs personnes. Mais à peine furent-ils arrivés à Orléans , que le Roi de Navarre se vit donner des Gardes , & qu'on arrêta le Prince de Condé , dont on commença à instruire le procès.

Mais la perte de ce Prince sembloit rendre nécessaire celle du Roi de Navarre , qu'il étoit cependant impossible d'impliquer dans la conjuration d'Amboise , (70) & que les derniers troubles ne pouvoient rendre assez criminel aux yeux même d'un Catholique zélé , pour qu'il méritât de périr sur un échafaut. Ne pouvant l'attaquer par les formes de Justice , les Guises oferent bien le vouloir faire assassiner ; & ce coup ayant été plusieurs fois inutilement tenté , ils formèrent le projet d'employer la main même du Roi pour commettre ce parricide. Assez méchant , ou assez foible , pour se laisser persuader que ses intérêts particuliers pouvoient lui rendre ce crime utile , il ne fut pas du moins assez féroce pour le consommer ; prêt à frapper , il pâlit , chancela ; (71) & le Cardinal de Lorraine sortit furieux , en disant à son frere :

(70) Ibid.

(71) De Thou , I. 26.

„ (72) Voilà le plus grand poltron qui fut jamais.”

La mort des deux premiers Princes du Sang ne devoit être qu'un préliminaire du spectacle que les Guises préparoient à l'Europe. Ils craignoient leurs vengeurs, & pour écraser d'un seul coup tous ceux qui auroient pu leur résister, ils firent dresser une Confession de foi, conforme aux Dogmes de l'Eglise Romaine; & ils déterminèrent le Roi à la faire recevoir, sous peine du feu, dans toute l'étendue de ses Etats. „ Par cette ressource infaillible, lui dirent-ils, il ne subsistera plus de prétexte aux séditions, & l'épouvante terminera bien-tôt des disputes qu'un Concile National ne feroit que nourrir.”

On remit la Confession de foi à tous les Chefs de Corps, avec ordre de la faire signer par tout ce qui leur étoit subordonné. Quiconque refuseroit, devoit être brûlé sur le champ, sans autre forme de procès. La Reine Mere réduite à servir l'ambition & le faux zèle des Princes Lorrains, devoit faire signer ses femmes. (73)

L'HÔ-

(72) Mém. de l'Et. & Rép. 709.

(73) Le Lab. 522. Mém. du R. de Fr. II. D. Aub. l. 2 Mem. de la Rel. & Rep. 745.

L'Hôpital reçut un commandement pour toute la Magistrature. Le Roi élevant la machine faite peut-être pour l'écraser, avoit résolu de faire signer lui-même tous les Seigneurs de sa Cour. On avoit envoyé dans les Provinces une foule d'émissaires, Moines, Prêtres, dont les discours avoient échauffé les Catholiques, qui devoient faire signer la Confession de foi par tous les Protestans, ou sur le champ les mener au supplice. On n'eût vu partout que meurtres, que séditions; déjà les Catholiques zélés dressaient des bûchers, & les Protestans se préparoient à la défense en désespérés.

La condamnation du Prince de Condé parut ouvrir cette scène terrible. Les Princes Lorrains osèrent imaginer de faire signer l'Arrêt de sa mort par toute la Cour, qu'ils voulurent rendre complice de leur crime, & où il n'y eut que trois hommes, qui eurent le courage de leur résister. Ce furent l'Hôpital, le Conseiller du Mortier, & le Comte de Sancerre, qui répondit seulement aux menaces du Roi: *Je sçais mourir, mais non me deshonor.*

Les Guises alloient enfin triompher, lorsqu'un événement imprévu changea tout-à-coup la face des affaires. Le Roi

avoit depuis quelque tems un mal à l'oreille, & l'on craignoit qu'il ne se formât un abcès dans sa tête. Cet abcès se déclara, & dès ce moment la mort de ce Prince fut assurée. Mais le Duc de Guise, toujours supérieur à sa fortune, ne renonce point encore à ses projets. Il va trouver la Reine Mere, & lui propose de faire périr sur le champ le Roi de Navarre, & le Prince de Condé. Il lui représente tout ce qu'elle a à craindre de ces deux hommes, qui ne peuvent la regarder que comme la première cause des maux qu'ils ont soufferts, & des dangers auxquels ils se sont vus exposés. Il ne demande à Catherine que son consentement: il est prêt à tout entreprendre pour elle, & à revenir mettre à ses pieds le pouvoir qu'il lui aura acquis. La Reine Mere ébranlée, fut sur le point d'accepter les offres du Duc. Cependant elle voulut voir l'Hôpital avant que de prendre un parti. Il la trouva fondante en larmes; elle lui fit part de ses agitations, de ses inquiétudes, de l'embarras cruel où la jetoient les propositions du Prince Lorrain.

L'Hôpital ne vit qu'avec indignation cette incertitude de Catherine. „ Com-
„ ment, lui dit-il, on fera périr le pre-

„ mier Prince du Sang de nos Rois : &
„ quel est son crime ? (74) D'avoir un
„ Frere plus malheureux encore que
„ coupable. Si l'on arrête le Roi de
„ Navarre, il doit mourir, car il sçau-
„ roit se venger, même aux dépens de
„ ses Maîtres, même aux dépens de l'E-
„ tat ; & sa mort est un crime affreux
„ dont la seule idée fait frémir. Il
„ vous faut, Madame, suspendre le ju-
„ gement rendu contre le Prince de Con-
„ dé , & reprendre tout le pouvoir qui
„ vous appartient , sous un Roi trop
„ jeune pour gouverner ses Etats. ”

Le Chancelier entra ensuite dans le détail de la conduite qu'elle devoit tenir avec le Roi de Navarre, dont il lui peignit la mollesse du caractère , & la foiblesse de l'esprit. Il lui fit sentir qu'elle ne couroit aucun risque à élever ce Prince, dont le nom , le rang & la naissance devoient lui servir à éloigner du Gouvernement des hommes beaucoup plus dangereux , & qui feroient tous leurs efforts pour conserver ou reprendre leur place tant qu'ils ne la verroient pas remplie. Il lui montra le véritable soutien du parti Protestant dans le Prince de

(74) Ibid.

Condé , qu'il lui conseilla de ménager , sans lui confier néanmoins son autorité , qu'elle devoit surtout se défendre de remettre entre les mains de tout Chef de parti.

Ensuite il lui parla des Princes Lorrains , lui représenta sur quels principes funestes à l'État , ils avoient voulu établir leur fortune ; l'art avec lequel ils avoient pu l'élever si haut. Il releva tous les talens dont ils soutenoient leur ambition , & qui par cela même , devoient les faire regarder comme les ennemis déclarés du repos & du bonheur de l'État. Il finit par lui dire , que si elle vouloit retenir dans ses mains toute l'autorité , il lui promettoit d'établir une paix solide.

La Reine Mere fit aussitôt son traité avec le Roi de Navarre , que la Duchesse de Montpensier lui amena la nuit dans son appartement : tant la puissance des Guises (75) , même dans ces derniers momens où l'on étoit assuré de leur châté , & de la mort du Roi , se faisoit encore redouter. Enfin le Roi expire , (le 5. Décembre 1560.) & de nouveaux intérêts vont occuper les esprits.

Fin du Livre second.

(75) Davila, Ibid, c.

V I E

D E

MICHEL DE L'HÔPITAL,
CHANCELIER DE FRANCE.

L I V R E T R O I S I E M E.

I. Sa conduite aux Etats d'Orléans.

LA Cour étoit agitée par la tourmente la plus vive ; de nouvelles factions s'y formoient ; on intriguoit, on cabaloit ; on employoit pour relever son parti ; ou pour en établir un nouveau, tout ce que les passions ardentes inspirent aux ambitieux, de ruses, de maneges, de noirceurs ; & sous les voiles imposans de l'amour du bien public & du zele de la Religion, l'intérêt & la superstition cachotent leur trame & leurs perfides démarches. Si les événemens passés faisoient frémir sur ceux qu'ils sembloient encore annoncer, la tenue des Etats ren-

doit quelque confiance au Citoyen. Les Députés des Provinces se trouvoient rassemblés à Orléans, dans un moment où les peuples pouvoient en attendre les plus grands avantages. La minorité de Charles IX. autorisoit la Nation à établir la forme d'administration la plus favorable au bien de l'Etat. Toutes les volontés de la Nation étant réunies dans ce respectable Tribunal, le courage & la sagesse des Députés alloient décider de l'étendue de leurs privilèges.

Le 13. Décembre 1560, l'Hôpital fit l'ouverture de l'Assemblée, par un Discours où il parla avec beaucoup d'élévation, de l'origine des Etats, de leur dignité, de leur autorité, de la nécessité de les convoquer souvent, de l'impossibilité où étoit le Prince de connoître les besoins de la Nation, s'il ne la consultoit elle-même; de la bassesse des Courtisans qui osoient faire craindre au Roi la réunion de ses sujets, de l'horreur qu'il devoit avoir pour des conseils aussi pernicieux, de l'obligation essentielle où il étoit d'écouter leurs plaintes & de leur rendre justice. A ce sujet il rapporta le trait de cette femme Macédonienne à qui le Roi Philippe refusoit une audience, & qui, pour lui faire sentir qu'il manquoit

au premier de ses devoirs , eut la fermeté de lui dire , *Ne soyez donc pas Roi.*

„ D'avantage , poursuivit l'Hôpital ,
„ les Rois tenant les Etats , oyent ou en-
„ tendent la voix de vérité , qui leur est
„ souvent cachée par leurs serviteurs.
„ Car la plupart des Princes ne voyent
„ que par les yeux d'autrui , ne jugent
„ que par le jugement & arbitration d'au-
„ trui , & au lieu qu'ils dussent mener
„ les autres , se laissent mener. Qui est
„ la cause qu'aucuns bons Rois se défiant
„ de ceux qui sont autour d'eux , se sont
„ déguisés & mêlés avec le peuple in-
„ connus , pour sçavoir & entendre ce
„ que l'on disoit d'eux , non pour punir
„ ceux qui en disoient mal , mais pour
„ soi amander & corriger ? Le bon Roi
„ Louis XII. prenoit plaisir à ouïr jouer
„ farces & comédies , même celles qui
„ étoient jouées en grande liberté ; di-
„ fant que par là il apprenoit beaucoup
„ de choses qui étoient faites en son Ro-
„ yaume , que autrement il n'eût sçues.
„ Cette sorte de familiarité n'a jamais
„ nui à nos Rois. Les derniers de la ra-
„ ce de Pharamond ne se laissoient voir
„ qu'une fois l'an , comme les Assyriens ;
„ & les uns & les autres vinrent à mé-
„ pris vers leurs sujets , & en perdirent

„ leur Royaume. La façon de ne se lais-
„ ser voir à son peuple, & ne communi-
„ quer avec lui, est barbare & monstrueu-
„ se. Ceux qui tiennent pour une autre
„ opinion, sont gens qui veulent seuls
„ gouverner & conduire tout à leur vou-
„ loir & plaisir, qui craignent leurs faits
„ être connus par autres, assiegent le
„ Prince, & gardent que nul ne l'appro-
„ che.”

Ensuite le Chancelier parla de l'utilité particulière dont pouvoit être l'Assemblée des Etats, dans les circonstances actuelles. Il montra dans quels précipices on iroit infailliblement se perdre, si la vertu & les mœurs des particuliers ne suppléaient à ce qui manquoit aux Loix pour assurer le repos public. De là il prit occasion d'exposer les principes sur lesquels le Roi, les Princes, le Clergé, la Noblesse & le Tiers-état devoient diriger leur conduite. Il insista sur la nécessité de convoquer un Concile National. Il exhorta l'Assemblée à établir les Loix les plus sévères pour contenir & réprimer les séditieux de chaque parti. Ensuite il parla du mauvais état des Finances; & dit que le Roi prioit l'Assemblée de vouloir bien les examiner, & d'établir dans cette partie de l'administration *un ordre qui fût*

un règlement perpétuel pour la Maison de France ; & il finit par engager les Députés à donner leurs avis avec hardiesse & liberté.

La première opération des Etats, fut de disposer de la Régence en faveur de Cathérine de Médicis. Le Roi de Navarre , (76) dans le traité secret qu'il avoit fait avec elle , avoit promis de la lui céder ; (77) mais bientôt se repentant de l'engagement qu'il avoit contracté, il fit tous ses efforts pour se la faire conférer à lui-même ; & il étoit parvenu à gagner un assez grand nombre de voix. L'Hôpital , à qui il importoit pour son crédit & pour ses projets de voir le Gouvernement remis entre les mains de la Reine Mere , s'opposa à toutes les démarches du Roi de Navarre , & fit connaître aux Députés le danger d'accorder un pouvoir trop étendu à un Chef de parti. Il leur montra la nécessité de confier la principale autorité à la personne la plus intéressée à ne maintenir que la paix & l'union entre tous les Citoyens ; & leur fit entendre que Catherine étoit la seule dont l'intérêt particulier s'unissoit néces-

(76) Test. du Chancel. Mém. Condé. 2. p. 211.

(77) Mém. de Cast. pp. 66. 71,

fairement à l'intérêt général , puisqu'il ne pouvoit s'élever de troubles ni de séditions dans l'Etat , sans que la plus essentielle partie du pouvoir ne lui échappât , pour passer dans les mains de ceux qui commanderoient les Armées ; qu'il feroit donc dangereux de ne lui pas déléguer la Régence , sur laquelle d'ailleurs elle avoit les droits les plus légitimes. L'Assemblée entra dans les vues du Chancelier , & malgré les prétentions du Roi de Navarre , arrêta que Catherine , sans avoir le nom de Régente , auroit néanmoins la principale direction des affaires , & que le Prince exerceroit sous ses ordres la charge de Lieutenant-Général du Royaume.

II. *Ordonnance célèbre.*

On vit ensuite l'Hôpital & les Députés travailler à cette Ordonnance célèbre , qui devoit assurer à la Nation des jours plus sereins , & dans laquelle l'attention du Législateur sembloit s'être portée sur tous les objets dignes de la fixer. Elle établit des réglemens pour la réforme de tous les différens Ordres de l'Etat. Elle parut devoir forcer les Evêques & tous les Ecclésiastiques à s'oc-

ôuper désormais des fonctions sacrées de leur Ministère. Elle mit le Tiers-état à l'abri des vexations des grands Seigneurs & des Gentilshommes. Elle établit des regles dans la répartition des impôts , dans la manutention des deniers Royaux. Elle réprima une partie des desordres qui regnoient dans l'administration de la Justice : il ne fut plus permis d'entrer dans un Tribunal, avant d'avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans ; il devint nécessaire, pour obtenir les provisions d'une Charge, de subir un examen, qu'on ne regardoit pas alors comme une simple formalité. Le Chancelier fit aussi faire des réglemens sur les Epices : on assigna au travail de l'Avocat & du Procureur , un prix au-delà duquel ils ne pouvoient rien exiger sans se rendre coupables du crime de concussion. On établit enfin des Officiers chargés de parcourir toutes les Provinces, & de veiller sans cesse à l'exécution des Loix.

Cette Ordonnance, qui dans un tems plus calme eût pu contribuer d'une maniere efficace au bonheur de la Nation , n'étoit malheureusement pas un remède assez puissant pour détruire le mal qui déchiroit l'Etat ; & l'Hôpital ne fit pas en ce moment tout ce qu'il semble qu'on étoit

en droit d'espérer d'un politique aussi profond que lui. Il venoit bien de faire publier les Loix les plus sages en elle-mêmes ; mais ces Loix ne pouvoient être exécutées qu'autant qu'il n'eût laissé en aucunes mains un pouvoir assez grand pour les violer impunément , qu'autant qu'il eût établi la paix , & qu'il l'eût établie de façon qu'il n'eût pas dépendu de l'ambition d'un particulier de la troubler. Il n'eût pas dû attendre , comme il fit , que les Députés se fussent séparés , pour travailler à la réconciliation civile des Catholiques & des Protestans : ouvrage pour lequel le concours de tous les Ordres de l'Etat , & l'autorité d'une Assemblée d'Etats , lui étoit absolument nécessaire. C'est uniquement à cette faute qu'on peut attribuer cette longue suite de malheurs qui depuis ont affligé le Royaume. Peut-être que les divers intérêts qui gouvernoient les esprits , le fanatisme qui emportoit les uns , l'ignorance & la stupidité des autres , ne permirent pas à l'Hôpital de tenter d'aussi grandes choses , & d'exécuter les projets qu'il paroïssoit même avoir formés. Mais soit que le reproche lui doive être adressé , soit qu'il doive être fait aux Députés , le moment fut perdu , & tous

les efforts que fit depuis le Chancelier pour réparer la faute , ne furent que des palliatifs qui calmerent pour quelques instans la violence du mal sans pouvoir jamais le guérir.

III. *Il travaille à établir la paix dans le Royaume.*

Aussi-tôt que l'Assemblée des Etats fut rompue, il commença donc à s'occuper des moyens d'établir la tranquillité intérieure du Royaume. Les traitemens indignes qu'avoit essuyés le Prince de Condé , faisoient craindre à tous les bons Citoyens qu'il ne cherchât à se venger d'une manière éclatante de la Reine Mere , qu'il pouvoit en quelque sorte accuser de la persécution qu'il avoit soufferte. L'attachement qu'avoient pour lui les Protestans , ne permettoit pas de douter qu'ils n'entraissent dans tous ses ressentimens , & que , pour les satisfaire , ils ne le vassent , au moindre signal qu'il eut voulu leur donner , l'étendard de la révolte. L'Hôpital fit sentir à Catherine la nécessité d'appaiser & de ménager ce Prince , & il la détermina à faire rendre une Déclaration par laquelle le Roi

annonçoit qu'il avoit des preuves de l'innocence du Prince de Condé, & lui permettoit de se pourvoir contre ses délateurs pour en tirer une satisfaction proportionnée à la grandeur de l'offense, & de l'offensé. Soit que le Prince de Condé fût assez généreux pour pardonner aux Guises, dont il ne pensoit pas que la fortune pût se relever, ou plutôt qu'il crut devoir différer le tems de sa vengeance, (78) il ne voulut pas employer les moyens que sembloit lui offrir l'Hôpital de perdre ses ennemis, & parut satisfait, pour le moment, de reprendre le rang & la place qu'il devoit tenir à la Cour.

Ce n'étoit pas assez, pour établir la paix d'une manière solide, que de modérer & de contenir dans de justes bornes tous les Chefs des deux partis; le grand art eût été de réunir ces deux partis, ou du moins de les accoutumer à se voir sans horreur, à inspirer à l'un & à l'autre des sentimens raisonnables. Toutes les prisons de la Capitale & des Provinces étoient remplies de malheureux, (79) à qui l'on ne pouvoit imputer que le crime

(78) De Thou, l. 28. Mém. de Condé.

(79) De Thou. *ibid.* Mém. Cond. T. 2. p. 265.

de s'être laissés entraîner dans des erreurs auxquelles il étoit impossible de les arracher par la violence. L'Hôpital essaya de persuader à Cathérine, que la raison, l'humanité, la Religion, son intérêt particulier même, exigeoient qu'on rendît leur sort moins rigoureux, & qu'il étoit plus sage d'acheter la paix par la paix, que de la conquérir à la pointe de l'épée.

Il l'avoit déjà déterminée à consentir à ce qu'il publiât une Déclaration par laquelle le Roi ordonnoit aux Magistrats de (80) la Capitale & des Provinces de rendre la liberté & les biens à ceux qui en avoient été privés, comme convaincus ou soupçonnés de Calvinisme. Le Prince exhortoit tous ses Sujets à se conformer aux rits & aux usages jusqu'alors reçus dans l'Eglise, (81) & condamnoit à la mort tous ceux qui, sous prétexte de soutenir les intérêts de la Religion, troubleroient la tranquillité publique. Le Parlement n'avoit consenti qu'après beaucoup de difficultés à l'enregistrement de cette Déclaration, qui choquoit les principes qu'il avoit adoptés.

(80) Janvier 1561.

(81) Ibid.

IV. Dispositions du Parlement.

Les plus grands Corps tiennent toujours par quelques côtés aux erreurs de leur siècle. Le Parlement avoit cru d'abord pouvoir arrêter les progrès de l'Hérésie, en faisant des perquisitions exactes, & des punitions exemplaires de ceux qui se laissoient infecter de ce venin. Mais bientôt le mal gagna toutes les Provinces, & se glissa jusques dans la Compagnie même, où l'on vit tout à la fois des Tolérans, des Calvinistes, & des Catholiques zélés. Dès ce moment, le principe de la tolérance eût paru sans doute devoir réunir tous les partis, & déterminer en sa faveur des Magistrats uniquement chargés d'assurer la tranquillité publique, & à qui leur état, fermant tous les chemins qui menent à la fortune, n'offre aucun prix du sacrifice qu'ils pourroient faire de leur honneur & de leur raison. Cependant les choses tournerent différemment : le supplice du Conseiller Anne Dubourg, l'emprisonnement de quelques-uns des Membres du Parlement, la fuite de plusieurs autres, en imposèrent à ceux qui préféroient leur salut particulier au dangereux avantage

avantage de faire valoir ses opinions. Le regne de François II. venoit d'achever ce qu'avoit commencé celui de Henri II. Les Guises se voulant appuyer du Parlement, corrompirent tout ce qui pouvoit être corrompu, & effrayerent tout ce qui étoit susceptible de crainte ; & bientôt la voix des fanatiques fut la seule entendue, parce qu'ils n'auroient pu se voir contredits que par un petit nombre d'hommes, trop sages pour hazarder leur tête sans utilité pour le bien public. Ce mal avoit déjà jetté de profondes racines, lorsque Charles IX. monta sur le Trône ; & les Corps ne changeant point de principes & de conduite, comme les particuliers, on ne pouvoit gueres espérer que le Parlement abandonneroit les siens.

L'Hôpital le sentoît, & ne voyoit sans doute qu'avec chagrin les obstacles que le Parlement paroissoit devoir toujours opposer à l'exécution de ses desseins. D'ailleurs les désagrémens que ce Corps lui avoit fait éprouver anciennement, devoient avoir laissé dans son cœur des principes d'irritation, si j'ose ainsi parler, qui sans doute se réveillèrent, & entrerent peut-être sans qu'il s'en doutât, dans les motifs de sa conduite.

V. Ordonnance d'Avril 1561. contre laquelle les Magistrats s'indisposent.

De nouveaux troubles arrivés dans les Provinces, lui ayant persuadé que la dernière Déclaration n'étoit pas suffisante pour établir la sûreté des Calvinistes, qui se virent encore persécutés dans plusieurs Villes, (82) il fit rendre une nouvelle Ordonnance (Avril 1561.) qui défendoit aux sujets du Roi de s'injurier réciproquement par ces mots odieux de Papistes & de Huguenots, de troubler la tranquillité publique, de s'attrouper, & d'aller en force faire des visites dans les maisons, sous le prétexte de faire observer les anciens Edits qui défendoient les assemblées. Le Roi ordonnoit aussi de rendre incessamment la liberté à ceux qui avoient été arrêtés pour cause de Religion (83) permettoit de rentrer dans le Royaume à tous ceux qui en étoient sortis pour la même raison, depuis le regne de François I. & les assuroit de sa protection, pourvu qu'ils véussent en Catholiques & sans scandale. Enfin il consentoit à ce

(82) Mém. de Condé, T. 2. 334.

(83) De Thou, l. 28.

que ceux qui ne voudroient pas rester dans le Royaume à ces conditions, pussent vendre leurs biens, & se retirer ailleurs.

Le Chancelier jugea que le Parlement refuseroit d'enrégistrer un Edit si directement opposé à toutes ses maximes, & dans un moment où il rendoit tous les jours de nouveaux Arrêts pour empêcher les Protestans de tenir leurs assemblées, C'est ce qui déterminâ l'Hôpital à n'observer aucune des formes ordinaires, & à faire adresser la Déclaration directement aux Gouverneurs des Provinces & aux Magistrats des différens Tribunaux, (84) avec un ordre précis de la faire exécuter dans tous ses articles. C'étoit sans doute violer la plus respectable de nos Loix; & le Chancelier ne pouvoit pas ignorer, que dans tout Gouvernement où un pouvoir illimité se trouve entre les mains d'un seul homme, loin de renverser les obstacles qui s'opposent aux abus de l'autorité, tout citoyen doit les affermir, &, s'il le peut, en élever de nouveaux. Il sçavoit aussi sans doute de quelles funestes conséquences pouvoit être l'exemple qu'il osoit donner à ses Successeurs; mais il voyoit

tout le Royaume en feu: il falloit sauver l'Etat, & le sauver dans le moment. On n'ose l'approuver, & l'on craint de le blâmer.

Sa conduite aigrit & révolta tout le Parlement, (85) qui voulut rendre contre lui un Décret d'ajournement personnel, pour qu'il eût à se présenter devant la Compagnie, & à l'instruire des motifs qui avoient pu le forcer à n'observer aucune des formalités essentielles à la promulgation des Loix. Mais des Magistrats plus modérés ramenerent les esprits à prendre un parti moins violent; & l'on rendit un Arrêt, par lequel on défendit de publier la Déclaration, comme étant contraire aux Loix fondamentales du Royaume. On présenta en même-tems des Remontrances, dans lesquelles la Compagnie établit qu'il étoit contre l'usage de tous les tems, d'adresser aux Gouverneurs des Provinces, & non aux Parlemens, une Ordonnance qui ne peut avoir force de Loi, qu'elle n'ait d'abord été publiée & enrégistrée dans les Cours Souveraines: que défendre aux Sujets de parler avec chaleur des matieres de Religion, & leur ordonner de se respecter réciproque-

ment, quelques Dogmes que chacun suivît, c'étoit défendre à tous les vrais Fideles de travailler à la conversion des Hérétiques, & vouloir, ce semble, leur interdire les moyens de les faire rentrer dans le sein de l'Eglise. Comme le Roi dans sa Déclaration recommandoit à tous les Magistrats de punir sévèrement tous les citoyens turbulens, qui en attaqueroient d'autres par les mots odieux de Huguenots & de Papistes; le Parlement remarquoit qu'il paroissoit fort étrange, qu'on employât ce mot de Papistes dans des Lettres-Patentes; qu'en défendant ensuite à tous citoyens d'aller examiner ce qui se pouvoit passer dans les maisons des particuliers, on autorisoit les assemblées des Hérétiques. Qu'en accordant la liberté de rentrer dans le Royaume à des Sujets qui en avoient été bannis depuis long-tems, pour avoir embrassé une fausse Religion, on donnoit lieu à une infinité de disputes, de procès & de troubles. Que la clause insérée dans l'Ordonnance, *pourvu qu'ils véussent en Catholiques & sans scandale*, n'étoit pas une barrière suffisante pour maintenir les Protestans dans leur devoir; & qu'enfin la permission qu'on donnoit à ceux qui ne voudroient pas rester dans le Royaume & y

vivre en Catholiques , de vendre leurs biens, & d'aller s'établir dans d'autres pays , étoit une disposition contraire à toutes les anciennes Loix.

Le zele de Religion & l'attachement aux anciennes Constitutions de l'Etat , pouvoient bien n'être pas les seuls motifs qui portassent une partie des Membres du Parlement , à s'opposer avec tant de chaleur aux démarches du Chancelier. Longtems avant que d'être en place, l'Hôpital s'étoit ouvertement expliqué sur la nécessité d'apporter une réforme sévère dans la plûpart des Tribunaux de Justice ; & dès qu'il fut assez puissant pour travailler à y introduire des changemens , tous les Magistrats que leur ignorance ou leur cupidité mettoient dans le cas de les craindre, ne purent gueres le regarder que comme un ennemi dangereux. Il avoit déjà même déterminé la Reine Mere à publier plusieurs réglemens sur l'administration de la Justice, & à porter entre autres un Edit, qui défendoit aux Présidens, Conseillers, & Officiers des Cours Souveraines, de recevoir des Evêques, des Princes, ou des Communautés, des pensions qui paroissent avilir la Magistrature, & qui ne pouvoient être que le fruit de la corruption. Si les Personna-

ges les plus integres du Parlement avoient approuvé ce Règlement, (86) plusieurs autres Membres n'avoient pu le regarder du même œil, & ils étoient enfin parvenus à le faire envisager comme une injure pour toute la Compagnie, qui crut sa gloire offensée par ce Règlement, dont le Chancelier seul pouvoit être l'auteur.

Mais quels que fussent les obstacles que cherchassent à opposer à l'Hôpital quelques Magistrats fanatiques, & ceux dont la conduite ne pouvoit soutenir les regards d'un Censeur si sévère, sa fermeté parut d'abord les avoir surmontés; & l'on vit par ses soins les prisonniers élargis, les bannis rentrer dans leur patrie sans qu'on les inquiétât, & les Prétendus-Réformés tenir tranquillement leurs assemblées.

Mais les Princes Lorrains, (87) quoiqu'abbattus, eurent encore l'art, par leurs manœuvres sourdes, d'irriter presque tous les Catholiques: ils vinrent en foule environner la Reine Mere, se plainquirent de ce qu'on paroïssoit vouloir sacrifier à une nouvelle secte la Religion de leurs Peres, & oferent annoncer qu'ils emplo-

(86) Mém. de Cond. T. 2. p. 365.

(87) De Thou, l. 28.

veroient le secours des armes pour la défendre. La foible Catherine, quoique convaincue par l'Hôpital de la nécessité de publier le dernier Edit, fut assez malhabile pour accroître l'audace des féditieux, en consentant à ce qu'on tînt au Parlement une nouvelle Assemblée où se trouveroient le Roi, les grands Seigneurs & les Conseillers d'Etat; & dans laquelle on délibéreroit sur les moyens de prévenir la guerre civile.

VI. Son discours & son avis dans l'Assemblée qui se tint au Parlement; ses sentimens sur la réunion qu'il avoit projetée.

Le Chancelier ouvrit cette Assemblée par un Discours dans lequel il demanda que l'on opinât en peu de mots. „ Il ne „ s'agit point ici, dit-il, de discuter les „ matieres de Doctrine qu'on doit traiter „ au plutôt dans un Concile National. „ (88). Notre seul but doit être aujourd'hui de rechercher les moyens par lesquels on pourra prévenir les dissensions, que produit dans l'Etat la diversité des sentimens de Religion, & de réprimer la licence & la rébellion,

„ dont ces divisions ont paru jusqu'à présent être une source inépuisable ”.

Les voix ayant été recueillies , après plusieurs délibérations , elles se trouverent former trois différens avis. (89) Le premier , qui avoit été ouvert par l'Hôpital , (90) fut de suspendre l'exécution des Edits donnés contre les Protestans , jusqu'à ce que le Concile eût prononcé sur les articles de leur croyance qui les séparoient de la Communion Romaine. Le second , fut de les punir de mort. Le troisieme , de renvoyer la connoissance du crime d'Hérésie aux Tribunaux Ecclésiastiques , en défendant aux Religionnaires , sous les peines les plus sévères de continuer à s'assembler , & de s'écarter , en prêchant & en administrant les Sacramens , des cérémonies & des usages reçus & observés dans l'Eglise Catholique. Ce dernier avis , sur lequel on dressa l'Edit de Juillet , (1561) ne l'emporta que de trois voix sur celui du Chancelier : ce qui fut regardé comme un effet des sentimens de tolérance qu'il avoit déjà porté à la Cour ; & l'on ne douta pas que si tous les suffrages avoient été libres , on n'eût suivi le parti qu'il eût voulu voir embrasser.

(89) Mém. de Cond. T. 2.

(90) Pasqu. Lett.

Dans cette même Assemblée on proposa de tenir un Colloque, dans lequel les Prélats disputeroient contre les Ministres Protestans sur les points de Controverse qui séparoit les deux Religions, & travailleroient à la réunion des deux Eglises. L'Hôpital se flatta que dans des Conférences où il espéroit rassembler les hommes les plus sages des différens partis, les esprits pourroient se rapprocher, & se préparer à cette réunion qui eût tari la source de nos malheurs.

Des hommes fort célèbres ont été long-tems persuadés qu'il n'étoit pas impossible de réunir les Eglises Calviniste & Luthérienne avec l'Eglise Catholique; Luther & Calvin ayant laissé de l'obscurité dans les expressions dont ils se sont servis, pour exposer leurs opinions sur quelques articles fondamentaux, & principalement sur le Sacrement de l'Eucharistie, on imaginoit pouvoir satisfaire tous les partis, en expliquant ces articles d'une manière équivoque, qui laisseroit à chacun la liberté de les interpréter selon sa conscience; & qu'après avoir ainsi terminé sur ce qui concernoit le Dogme, l'Eglise Romaine pourroit se relâcher sur quelques points de sa Discipline, dont on croyoit qu'elle devoit faire le sacrifice à

l'accroissement de la Religion. Tel a été le sentiment de Grotius, qui a travaillé long-tems au projet de réunir les Protestans & les Catholiques. „ Mais comment, dit un de nos sçavans Auteurs „ modernes, convenir des articles fondamentaux? Cette question est une „ source de disputes infinies; car il faut „ droit pouvoir répondre aux Théologiens Catholiques, qui, fondés sur la „ doctrine enseignée de tous tems, prétendent, avec raison, que tout ce qui „ a été décidé comme étant de foi, doit „ être fondamental, & ne peut souffrir „ une explication, qui, en laissant les „ choses incertaines, sembleroit autoriser des croyances opposées. D'ailleurs, „ quand l'Eglise, par un principe digne „ de sa charité, & du désir qu'elle a que „ tous les hommes parviennent à la connoissance de la vérité, se relâcheroit „ sur quelques points de sa Discipline, „ elle ne peut avoir d'indulgence sur aucuns des Dogmes condamnés par les „ Conciles, sans trahir ses principes”. C'est ainsi que s'expliqua M. Bossuet, Evêque de Meaux, avant que de vouloir entrer dans la Négociation qui fut entamée en 1691. par les Cours de Vienne & de Hanovre, pour réunir à l'Eglise Ca-

tholique les Luthériens de la Confession d'Augsbourg.

L'Hôpital pouvoit penser comme Grotius, & auroit alors suivi des sentimens condamnés par les plus célèbres Théologiens. Peut-être aussi croyoit-il que la Cour de Rome accordant à la nécessité une partie des changemens qu'on demandoit qu'elle apportât dans la Discipline Ecclésiastique, les peuples satisfaits sur les objets qui avoient principalement occasionnés leur scission d'avec l'Eglise Catholique, rentreroient naturellement dans son sein. Le Chancelier pouvoit même encore se persuader qu'à force de caresses, de menaces, d'adresse, il ne seroit pas impossible de gagner la plupart des Ministres, qui pourroient céder à l'appas qu'on leur présenteroit, de leur faire partager avec le Clergé les biens immenses dont il étoit en possession.

Quelques Catholiques des plus zélés parurent entrer dans les vues des Tolérans, & sollicitèrent la tenue du Colloque. Les uns, n'écoutant qu'un vrai zèle de Religion, se flattoient que les Protestans y seroient convaincus de la fausseté de leurs opinions, & se verroient forcés de demander à rentrer humblement dans le sein de leur Mere, dont ils chercheroient

à obtenir leur grace par l'abjuration de leurs erreurs. Les autres, qui vouloient établir leur fortune sur les divisions de l'Etat, jugerent que ce Colloque, loin de rapprocher les deux partis, pourroit apporter de nouveaux obstacles à leur réunion, & que dans les Conférences où l'on ne chercheroit qu'à faire parade de ses forces, & à montrer une bonne cause, l'obstination, la vanité & le fanatisme enflammeroient les esprits, & leur feroient aisément perdre de vue les objets sur lesquels on vouloit les fixer.

VII. Il engage la Reine Mere à écrire au Pape.

Catherine pressée par quelques Catholiques, par les Protestans, & par les Tolérans, de permettre la tenue des Conférences, y donna son consentement (91). Cette femme toujours inconstante, se laissa en même-tems entraîner par l'Hôpital & par Monluc, dans une démarche contradictoire au dernier Edit qu'elle venoit de faire publier, & qui dût fort effrayer la Cour de Rome. Le Chancelier jugeoit qu'il étoit absolument nécessaire, pour le succès de

(91) De Thou, 1, 28.

les projets de réunion, que l'Eglise Catholique se relâchât sur plusieurs points de Discipline auxquels les Protestans étoient trop fortement contraires (92), pour espérer qu'ils se reconciliasent jamais avec elle, si elle ne leur en faisoit le sacrifice. Mais il sentoît en même-tems combien difficilement, le Pape pourroit se déterminer à rien accorder qui pût affoiblir ses droits & son autorité. Il crut donc qu'il étoit nécessaire de lui persuader que la Cour de France étoit moins attachée aux opinions Romaines, qu'elle ne désiroit la réunion des deux partis qui déchiroient l'Etat; & que les oppositions que le Pape formeroit à ses desseins, pourroient faire prendre un parti dangereux pour le S. Siege.

Aidé de l'Evêque de Valence, il engagea donc Catherine à écrire à Pie IV. une lettre, dans laquelle elle lui représentoit, que le nombre des Protestans s'étoit si fort accru en France, qu'il n'étoit plus possible de s'opposer au progrès de leurs opinions par la rigueur des Loix; qu'il seroit infiniment plus sage de les réunir avec l'Eglise Catholique, leurs erreurs d'ailleurs n'étant pas monstrueuses, puisque tous admettoient les douze arti-

(92) Le Lab. Tom. 1. p. 786.

cles du Symbole des Apôtres , tels qu'ils sont expliqués par les sept premiers Conciles généraux ; que plusieurs Catholiques, même des plus zélés, croyoient qu'on ne devoit pas les retrancher de la Communion de l'Eglise, qu'on pouvoit les tolérer sans danger, & que ce seroit même un acheminement à la réunion de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine.

La Reine Mère représentoit ensuite au Saint Pere, que l'Eglise, par charité pour ceux qui avoient eu le malheur de se séparer d'elle, devoit bien se relâcher sur quelques points de sa Discipline ; que ce seroit un moyen de retenir dans la Communion Romaine beaucoup de Catholiques, qui paroïssent incertains sur celle qu'ils se détermineroient à suivre. Elle demandoit qu'on enlevât les Images des Eglises ; que l'on ômit dans l'administration du Baptême les exorcismes & les formules de prieres qui n'entrent point dans l'institution du Sacrement ; qu'on rétablît pour tous les Chrétiens sans distinction la Communion sous les deux especes ; qu'on abolît la Fête du Corps du Seigneur, qui occasionnoit de grands scandales, & qui n'étoit point essentielle à la Religion. La Reine enfin demandoit qu'on rétablît l'ancien usage de la Psalmodie en langue

vulgaire, dans toutes les parties du Service divin; & que dans les prières qui se font en particulier, on ne pût employer que la langue qui est entendue de ceux qui prient.

„ Tels sont les abus, continuoît-elle,
 „ qu'il semble nécessaire de corriger. Au
 „ reste, tous les gens de bien veulent
 „ que le saint Pontife ne perde rien de
 „ son autorité, que l'on conserve le res-
 „ pect & l'obéissance qui lui sont dûs,
 „ qu'on n'admette aucun changement,
 „ aucune innovation dans la Doctrine,
 „ & que si les Ministres sont coupables
 „ de quelques fautes, on n'abolisse pas
 „ pour cela le Ministère, dont l'autori-
 „ té toujours respectable doit toujours
 „ subsister. Mais après avoir pourvu à
 „ la conservation & à la sûreté de ces
 „ objets si importans, il est juste &
 „ raisonnable de s'appliquer avec autant
 „ de soin que de charité, à corriger
 „ dans tout le reste ce qui mérite d'être réformé, pour ne plus laisser aux
 „ ames d'occasion de chûte & de scan-
 „ dale”. Août 1561.

Cette lettre persuada au Pape que l'on étoit au moment de prendre un parti très-violent en France. (93) Il en fut accablé de

de douleur, & il reconnut l'impossibilité où il étoit de différer plus long-tems la convocation du Concile général, qu'il avoit toujours éloigné. Il fit aussi-tôt partir un Légat pour venir veiller en France sur les intérêts du S. Siege.

VIII. *Assemblée des Etats : Il force le Clergé de contribuer aux besoins du Royaume.*

Mais dans ce même instant le Chancelier lui donnoit, ainsi qu'à tout le Clergé de France, de nouveaux motifs de mécontentement & d'inquiétude. Il venoit de faire convoquer une Assemblée des Etats à Saint-Germain-en-Laye, dans laquelle il proposa aux Députés d'examiner sur quels objets il pouvoit être plus avantageux à l'Etat, d'asseoir les contributions publiques; on convint d'abord aisément d'établir un impôt léger sur le Vin & sur le Sel. Mais le produit de cet impôt ne pouvoit suffire aux besoins du Royaume; & l'Hôpital, toujours occupé des moyens de ménager le peuple, qu'il eût voulu soulager d'une partie de ses charges, ne crut avoir d'autre parti à prendre, que de s'adresser au Clergé pour

lui demander les secours nécessaires à l'Etat.

Perfuadé que les Ecclésiastiques ne contribueroient pas aux besoins du Royaume en proportion des biens immenses qu'ils possédoient, il avoit déterminé la Reine Mere à adresser à toutes les Cours Souveraines, des Lettres-Patentes, en vertu desquelles on pût contraindre les Bénéficiers à donner une déclaration précise des biens dont ils jouissoient. Mais le Clergé avoit aussi-tôt représenté que les biens de l'Eglise étoient sacrés, que les hommes ne pouvoient porter une main profane sur des richesses destinées au culte & au service de la Religion; que les Ecclésiastiques les possédoient de droit divin, & qu'on n'étoit en droit d'exiger d'eux que ce dont ils voudroient bien faire le sacrifice au bien public. Le Cardinal de Lorraine avoit appuyé ces représentations du crédit qui pouvoit encore lui rester.

Mais la Cour n'y avoit répondu, qu'en accordant à l'exécution des Lettres-Patentes, une surseance de trois mois, pendant lesquels le Clergé avoit eu ordre de travailler & de fournir la déclaration qui lui étoit demandée. Le terme étant expiré sans que les Ecclésiastiques eussent

obéi, le Chancelier avoit expédié de nouvelles Lettres-Patentes, qui enjoignoient l'exécution des premières, sous peine de faïſſe du temporel des Bénéficiers; ce qui avoit été exécuté à la rigueur.

Le Chancelier, en conſéquence de cette opération, (94) voulut forcer dans l'Assemblée des Etats, les Eccléſiaſtiques à conſentir à ce que l'on fit une levée de ſeize millions ſur leurs revenus. On juge aïſément des oppoſitions qu'il rencontra. Mais il n'en fut point ébranlé; il menaça le Clergé de faire publier une Déclaration par laquelle le Roi permettroit à tous ſes Sujets de ſ'emparer des biens Eccléſiaſtiques, ſ'il ſ'obſtinoit plus long-tems à combattre ſa volonté. L'Ordre Eccléſiaſtique ſe crut enfin obligé de ſ'y ſoumettre, pour éviter de plus grands malheurs, dont ſembloient le menacer la fermeté de l'Hôpital & les diſpoſitions de la Cour.

IX. *Colloque de Poiſſy : Diſcours du Chancelier, &c.*

A peine les Députés des Etats furent-

(94) Mém. de Cond. T. 1 p. 28. 53. Choſ. mém. arrivées en France Et. de la Rel. & Rep.

ils séparés , qu'arriva le tems indiqué pour la tenue du Colloque de Poissy. Quelques partisans de la Cour de Rome se plaignoient hautement , qu'on usurpoit les droits de l'Eglise & du Siege Apostolique ; qu'on paroissoit vouloir les sacrifier à une réunion qui ne pouvoit se faire sans détruire la Religion. Mais le Chancelier n'en fut que plus attentif à préparer les esprits à la paix , qu'il vouloit établir. L'Evêque de Valence , & Pierre Duval Evêque de Séez , pour accoutumer les Catholiques à avoir moins en horreur le nom Protestant , semoient publiquement les opinions qu'ils eussent voulu voir adopter par l'Eglise Romaine , & venoient prêcher la tolérance jusques dans le Palais , où la Reine de Navarre avoit déjà fait célébrer un mariage selon l'usage de Geneve.

Tous les Citoyens étoient dans l'attente des événemens que pourroit produire le Colloque. Il commença le 9 Septembre 1561. Le Roi lui-même ouvrit l'assemblée par un Discours plein de sagesse & de raison. Il s'adressa aux Evêques aux Docteurs & aux Ministres Protestans , en leur disant qu'ils n'ignoroient pas les causes pour lesquelles on les avoit appelés ; qu'il les prioit de vouloir bien

concourir avec lui à corriger les abus, & à employer toute leur sagesse & leurs talents à rétablir parmi ses Sujets la paix, (95) la concorde & l'amitié ; que s'ils travailloient à ce grand ouvrage avec tout le zele qu'il croyoit pouvoir attendre d'eux, ils devoient se tenir assurés de trouver en sa personne, & dans celles de ses Magistrats, tous les secours dont ils pourroient aider une si sainte entreprise. Après ce peu de mots, le Roi chargea le Chancelier d'exposer plus au long ses intentions.

L'Hôpital, après avoir fait un court éloge du dessein qu'avoit eu la Cour de rassembler tant d'hommes respectables par leur doctrine & par leurs mœurs, pour travailler avec eux à rétablir la paix dans le Royaume ; (96) ajouta, que le moment étoit venu où l'on pouvoit se flatter de détruire la cause de tous les troubles ; qu'il falloit renoncer à l'attente des décisions d'un Concile général, qui d'ailleurs n'étant composé que d'étrangers peu instruits de la maladie de l'Etat, pourroient difficilement y appliquer les re-

(95) De Thou, l. 28. Le Lab. T. 1. p. 744.

(96) Disc. des Aët. de Poissy.

médes qu'elle exigeoit. Qu'un Synode National paroïssoit seul capable de terminer les différends , d'une maniere avantageuse pour les deux partis ; & que quand même le Pape tiendrait un Concile général , rien n'obligeroit la Cour & les Evêques à interrompre la tenue du Synode. Que souvent même on avoit vu des erreurs produites par des Conciles généraux , avoir été détruites par des Conciles Nationaux , témoin celui qu'assembla S. Hilaire , qui chassa des Gaules l'Arianisme , qu'y avoit introduit le Concile de Rimini.

„ Mais pour tirer de cette Assemblée
 „ de si précieux avantages , poursuivit le
 „ Chancelier , il faut que les Evêques &
 „ les Docteurs soient tous unis par un
 „ même esprit , qui les porte également
 „ vers le bien commun de tous les Fide-
 „ les , & qu'ils soient humbles ; que ce-
 „ lui qui a plus de science , ne méprise
 „ pas celui qui en a moins : que celui qui
 „ en a moins , ne porte point envie à ce-
 „ lui qui en a plus. Evitons d'entrer
 „ dans des questions trop subtiles ; re-
 „ jettons celles qui ne sont que curieu-
 „ ses. Imitons cet homme simple &
 „ pieux , qui , ne connoissant que Dieu

„ & son Fils attaché à la Croix , con-
„ fondit des Docteurs dans le Concile de
„ Nicée. N'employons pas beaucoup
„ de livres ou d'autorités : il ne nous
„ faut que la Parole de Dieu ; c'est la
„ source de toute doctrine. Regardons
„ les Protestans comme nos freres ; ils
„ adorent le même Christ , ils ont été
„ régénérés dans les mêmes eaux. Gar-
„ dons-nous de les condamner sans les
„ entendre ; il faut les recevoir , les em-
„ brasser , les ramener dans la bonne
„ voie par la douceur , sans aigreur , sans
„ opiniâtreté. Une trop grande sévéri-
„ té pourroit nous faire commettre de
„ grandes fautes. La rigueur déplacée
„ d'Alexandre , Patriarche d'Alexandrie ,
„ porta Arius à soutenir ses erreurs. Ce
„ fut par une conduite également indis-
„ crète , qu'on força Nestorius à persi-
„ stér dans les siennes. Les Evêques
„ vont être juges dans leur propre cause :
„ qu'ils soient donc , irrépréhensibles dans
„ les jugemens qu'ils vont prononcer. Ils
„ seront responsables devant Dieu des
„ maux qui affligeront encore les peuples ;
„ & que n'auront-ils pas à craindre de
„ sa justice , s'ils ne remplissent pas les
„ devoirs sacrés que la Religion & l'hu-
„ manité leur prescrivent ! ”

Ce Discours étonna toute l'Assemblée. Les Prélats ne furent retenus que par la présence du Roi. Le Cardinal de Tournon se leva pour répondre au Chancelier. Il commença par remercier le Roi & la Reine Mere, de ce que leurs Majestés vouloient bien assister aux Conférences, & du désir qu'elles marquoient de voir la paix s'établir dans l'Etat. Ensuite il accabla le Chancelier d'éloges outrés, qui déceloient sa mauvaise foi. (97) Il releva la sagesse, l'érudition, l'éloquence avec laquelle il avoit parlé; (98) & le pria de vouloir bien donner par écrit un morceau qu'il étoit important que tous les Prélats & les Docteurs qui devoient être des Conférences, eussent sans cesse sous les yeux pour diriger leur conduite. Le Chancelier vit que le dessein du Cardinal de Tournon étoit de publier son Discours, de lui donner des couleurs d'impiété, & d'en présenter l'Auteur comme un ennemi de Rome & de la Religion Catholique: aussi le refusa-t-il constamment. Cependant il s'en répandit des copies, on en porta jusqu'à Rome; elles y produisi-

(97) De Thou, l. 28.

(98) Mém. Cond. La Pop. l. 7.

rent un cri général d'indignation. Le S. Pere, au milieu du Sacré College, taxa l'Hôpital d'Hérésie & d'impiété, & le menaça hautement de le citer à l'Inquisition. Si nous consultons les Historiens dévoués au Vatican, (99) nous les verrons se déchaîner contre ce Discours du Chancelier, prétendre y trouver de quoi le convaincre d'Athéisme ; & dans leur zele amer & peu conséquent, donner cette imputation, comme une preuve des mauvaises intentions qu'il avoit pour la Cour de Rome.

Cependant tout étoit en rumeur à Poissy, où, dès la premiere Conférence, Théodore de Beze, Ministre Protestant, en exposant la doctrine de son Eglise, s'étoit expliqué avec si peu de respect sur le mystere de l'Eucharistie, que les Prélatz ne purent retenir l'indignation qu'il leur causa. Le Cardinal de Tournon voulut faire rompre le Colloque. Mais Beze ayant écrit à la Reine Mere, qu'il voyoit avec douleur, que, faute d'avoir eu le tems de s'expliquer entièrement sur le mystere de la Cene, il avoit donné lieu à des interprétations très-oppo-
sées à ses

(99) Reynald 1561.

opinions; on résolut de renouer les Conférences, (100) dont le Cardinal de Lorraine désiroit ardemment la continuation. On convint qu'on traiteroit seulement deux points capitaux, l'Eglise & l'Eucharistie. Mais les Assemblées furent encore orageuses: on se dit de part & d'autre beaucoup de duretés, d'injures, de personnalités. Beze, en traitant la matiere de la Vocation, avança plusieurs propositions offensantes pour tous les Evêques; il révoqua en doute leur ordination, & parla comme un Ministre qui avoit secoué le joug de la Jurisdiction Ecclesiastique. D'un autre côté le Jésuite Laynez, pour achever d'aigrir les esprits, établit, avant que d'entrer dans aucune discussion, que les Protestans n'étoient que des singes, des renards, & des monstres qu'il falloit renvoyer au Concile général; à quoi il ajouta, que la Reine Mere étoit bien hardie de tenir un Colloque de son autorité privée, & d'entrer dans une affaire dont la connoissance n'appartenoit qu'au Pape, aux Cardinaux & aux Evêques.

L'Hôpital & Monluc sentirent la nécessité de faire changer la forme du Collo-

(100) De Thou, l. 28. Et. de la Rel. & Rep.

que, & déterminèrent la Reine Mere à faire nommer de part & d'autre cinq Députés, pour conférer pacifiquement sur les différens fujets de controverfe. Les Catholiques choifirent pour eux, les Evêques de Valence & de Séez, Jean Salignac, Louis Boutilliers, & Claude d'Espence. Les Proteftans nommerent de leur côté, Pierre Martir ou Vermili, Beze, Marlorat, Defgallard, & de l'Efpine. La premiere de ces Conférences donna quelques efperances de voir enfin les deux partis s'accommoder: les Proteftans s'y rapprocherent plus qu'ils n'avoient encore fait des Catholiques; & les gens qui défiroient fincèrement la paix; fe flattoient que la feconde auroit encore un plus heureux fuccès. Mais les Evêques déclarerent fubitement que, n'entrant point dans les Conférences, ils ne pourroient avouer ce qui feroit arrêté par les députés Catholiques, & que d'ailleurs le Concile étant convoqué à Trente, ils étoient obligés de tout abandonner pour s'y rendre, fur les invitations du S. Pere. Telle fut l'iffue du Colloque de Poiffy; & telle fera toujours celle de toutes les tentatives qui fe feront pour rapprocher deux Religions différentes, lorsque les

Prêtres de l'un & de l'autre parti auront à faire valloir des intérêts personnels & opposés, dont ils seroient obligés de faire le sacrifice à la réunion des esprits.

X. Affaires du Légat, C. de Ferrare.

Le Pape apprit la rupture des Conférences avec une joie proportionnée aux allarines qu'elles lui avoient causé. (101) Hippolite d'Est, Cardinal de Ferrare, qu'il avoit envoyé en France, lui fut inutile par rapport à cet objet. Ce Prélat à son arrivée eut à essuyer une foule de libelles & de plaisanteries que firent les Protestans sur les amours de Lucrece sa Mere, & les désordres du Pape Alexandre VI. son Grand-pere. La Cour lui fit une réception froide: il eut même avec le Chancelier des démêlés dont il sçut néanmoins se tirer habilement. Le Légat demandoit des Lettres-Patentes, qui confirmassent ses pouvoirs: l'Hôpital s'y opposoit, parce qu'il les trouvoit contraires aux Libertés de l'Eglise Gallicane. Le Cardinal employa toute son adresse pour gagner le Chancelier, qu'il trouva inflexi-

ble. Il y eut entre eux des contestations, dans lesquelles tous les deux s'échauffèrent & se dirent réciproquement des choses assez vives. Cependant à force d'intrigues & de souplesse, le Légat obtint du Roi les Lettres qu'il demandoit, sous cette condition qu'il ne feroit point usage de ses pouvoirs; mais le Chancelier refusa de les sceller. (102) Le Cardinal eut encore assez de crédit pour lui en faire donner un ordre exprès du Roi. L'Hôpital alors obéit; mais il mit sous le Sceau cette protestation, *sans mon consentement*. Le Parlement ne voulut enrégistrer ces Lettres qu'avec les conditions sous lesquelles elles avoient été accordées.

Un des principaux objets de la Légation du Cardinal de Ferrare, étoit d'attirer dans le parti Catholique le Roi de Navarre, qui jusqu'alors s'étoit cru Protestant, mais qui portoit dans les matieres de foi cette foiblesse & cette irrésolution qui faisoient le fond de son caractère. Le Légat avoit ordre de n'épargner aucune promesse pour le gagner. On lui offrit la Sardaigne, que le Roi d'Espagne devoit lui donner en échange de la Na-

(102) Et de la Rép. & Rel. p. 200. Chof. mém.

varre ; & les Ministres de Madrid entre-
rent baslement dans cette intrigue , en
lui jurant que leur Maître se croiroit trop
heureux , s'il pouvoit , par ce sacrifice ,
rendre un Prince qu'il aimoit , à l'Eglise
Catholique. On lui proposa même la
Couronne d'Angleterre , que le Pape , en
vertu de son pouvoir suprême , arrache-
roit à des Souverains Hérétiques , & lui
mettroit sur la tête (103). On lui fit en-
fin espérer qu'aussi-tôt qu'il se feroit fait
Catholique , il pourroit se séparer de sa
femme qu'il n'aimoit point , & épouser
la belle Marie Stuart , Reine d'Ecosse ,
& Veuve de François II. Ces idées sans
doute étoient extravagantes ; mais le Roi
de Navarre les trouva raisonnables , &
leur dut au moins l'avantage de paroître
rentrer dans le sein de l'Eglise. Les Pro-
testans parlerent fort mal de cette con-
version , dont les Guises jugerent qu'ils
pourroient tirer beaucoup de profit , si
leur parti n'en tiroit pas beaucoup de
gloire.

(103) Pasq. l. 4. Le Lab. T. 1. p. 746. Cast, 79.

XI. *Le Chancelier fit condamner Tanquerel : mécontentement du Pape.*

Mais dans le tems même où le Légat promettoit au nom du Pape la Couronne d'Angleterre au Roi de Navarre, l'Hôpital sévissoit rigoureusement contre un Bachelier de Sorbonne, nommé Tanquerel, qui avoit osé soutenir dans une Thèse, que le Saint Pere avoit le droit de déposer les Empereurs & les Rois. Le Chancelier expédia des Lettres Patentes par lesquelles le Président de Thou fut chargé d'informer contre Tanquerel, qui avoit aussi-tôt disparu. Son procès n'en fut pas moins instruit, & le Bedeau de la Faculté fit en sa place amende honorable, & déclara qu'il se retractoit & se repentoit d'avoir avancé une proposition si téméraire & si condamnable.

Le Pape à ce coup d'éclat ne put dissimuler plus long-tems tout le chagrin que lui donnoit la conduite de l'Hôpital. Il écrivit à son Légat d'offrir au Roi une Bulle qui permettroit d'aliéner pour cent mille écus de biens-fonds Ecclésiastiques, (104) si l'on vouloit faire

(104) Raynald. 1762.

enfermer en une Prison le Chancelier de l'Hôpital & son ami Monluc, Evêque de Valence. Mais le Cardinal lui représenta, que dans les circonstances où l'on étoit, cette proposition loin de produire l'effet qu'il attendoit, ne serviroit qu'à donner un prétexte au Roi pour s'emparer de cent mille écus, sans recourir à sa Bulle ; & que pour venger les Ministres du Seigneur, il falloit attendre des tems où sa Loi fût plus respectée.

Fin du Livre troisieme.

V I E

D E

MICHEL DE L'HÔPITAL,
CHANCELIER DE FRANCE.

L I V R E Q U A T R I E M E .

I. *Nouveaux efforts du Chancelier pour
établir la paix dans le Royaume.*

LE malheureux succès du Colloque de Poissy, fit connoître au Chancelier les obstacles insurmontables qui s'opposeroient toujours à la réunion des deux partis, dont les divisions menaçoient d'entraîner à la fin la ruine de l'Etat. Mais en renonçant au projet de reconcilier les Eglises Protestantes avec l'Eglise Catholique, il se persuada de plus en plus de la nécessité d'accorder aux Calvinistes le libre exercice de leur Religion; l'humanité, la piété, & l'amour du bien public, ne permettant d'envisa-

ger qu'avec horreur l'effroyable moyen d'établir la paix du Royaume par leur destruction & leur massacre. Quelques oppositions que pussent former à ses des-seins les fanatiques, les ambitieux, & même le Pape, & le Roi d'Espagne, qui menaçoit d'entrer en France à main armée, pour y exterminer les Prétendus-Réformés; il n'en crut pas moins que dans les conjonctures où il se trouvoit, ce parti étoit le seul qui lui restoit à prendre pour établir la paix du Royaume; & il se promit de le soutenir au péril même de sa tête, s'il la falloit exposer.

Le levain qui fermentoit toujours dans les cœurs, produisit plusieurs émeutes considérables dans le Royaume. Nombre de Moines & de Prêtres, accusant les Ministres Protestans de l'issue déplorable du Colloque de Poissy, encourageoient les Catholiques à recourir au fer & au feu, pour forcer les Hérétiques à se convertir (105). Un de ces Prédicateurs turbulens fut enlevé à Paris, par ordre de la Cour. Chaque jour on craignoit de nouvelles fédérations.

L'Hôpital voulut fixer le sort des Pro-

(105) Mém. de Cond. T. 2. p. 553.

testans & celui de toute la Nation, par un nouveau Règlement qui devînt une Loi fondamentale du Royaume, & qu'on se fît un devoir indispensable de faire rigoureusement observer. Il pensa que, pour établir & faire exécuter cette Loi, il devoit s'appuyer de l'autorité des Tribunaux de Justice du Royaume.

Il détermina Catherine à convoquer une Assemblée (106), en laquelle tous les Parlemens eurent ordre d'envoyer des Députés, & où il attira tous les Magistrats qu'il sçavoit assez sages pour défendre les intérêts de la Religion sans trahir ceux de la patrie. Cette Assemblée fut indiquée à Saint-Germain-en-Laye, pour le 17. Janvier 1562.

Ce jour arrivé, les Députés s'étant rendus à Saint-Germain, le Roi ouvrit lui-même l'Assemblée par l'exposition générale des motifs qui l'avoient engagé à réunir les Magistrats de son Royaume, qu'il croyoit les plus dignes de sa confiance. Il leur ordonna de parler avec une entière liberté, de ne consulter que les lumières de leur conscience (107), d'écarter de leurs avis toute considéra-

(106) Davil l. 2.

(107) De Thou. l. 29.

tion particuliere (108), & de tout sacrifier à la gloire de Dieu & au bien de l'Etat.

II. *Son Discours à l'Assemblée de Saint-Germain.*

Ensuite le Chancelier fit un Discours d'une éloquence familiere, mais forte & solide. Il rendit compte d'abord, des moyens par lesquels on s'étoit opposé depuis le Regne de Henri II. aux progrès de la Religion Protestante; il examina quelles étoient les causes de l'accroissement prodigieux qu'elle avoit pris au milieu des persécutions. Il représenta la situation actuelle des Calvinistes, & démontra la nécessité d'établir une Loi qui, fixant leur sort, ôtât aux séditieux tout prétexte de troubler la tranquillité publique. Il fit voir l'injustice & l'inhumanité du conseil que l'on donnoit quelquefois au Roi, de se mettre à la tête d'un parti, pour établir la paix sur les ruines de l'autre.

„ Eh! s'écria-t-il, où le Roi prendra-
 „ t-il des soldats? parmi ses Sujets. Con-
 „ tre qui les menera-t-il? contre ses Su-
 „ jets. Quel fruit d'une victoire, qui,
 „ de quelque côté qu'elle se tourne, se-

„ ra également funeste pour les vain-
„ queurs & pour les vaincus? Par quel
„ remede donc attaquer le mal qui nous
„ déchire? D'abord, par la pureté des
„ mœurs, & par la régularité de la vie.
„ Telles étoient les armes de ces saints
„ Evêques qui ont défendu l'Eglise con-
„ tre Arius, & contre les autres Hé-
„ rétiques. Je parle des Ambroises,
„ des Chrysostômes, des Hilaires. Eh!
„ que si je leur compare les Evêques de
„ nos jours, je trouverai sans doute qu'on
„ consultoit mieux autrefois les intérêts
„ de la Religion. Plusieurs voudroient
„ qu'on agitât de nouveau les questions
„ qui ont été déjà traitées dans le Collo-
„ que de Poissy. Quant à moi, j'aban-
„ donne aux Théologiens les Contro-
„ verses sur la Religion, je ne m'at-
„ tache qu'à la Discipline, que je vou-
„ drois régler de telle sorte, que tous
„ les Sujets du Royaume vécussent en
„ paix, & obéissent au Roi.

„ Quant à l'Edit de Juillet, voici ce
„ que j'en pense; c'est une Loi raisonna-
„ ble en elle-même, mais trop sévère,
„ trop rigoureuse pour être applicable
„ aux circonstances dans lesquelles nous
„ nous trouvons. Elle me rappelle ce
„ mot de Cicéron à Caton, que, vivant

„ dans un siecle corrompu , il se com-
 „ portoit comme s'il eût été dans la Ré-
 „ publique de Platon. Je crois donc qu'il
 „ est nécessaire d'adoucir , de modifier ce
 „ dernier Edit. Voyez , examinez , don-
 „ nez librement vos avis. Il ne s'agit pas
 „ d'établir la Foi , comme je l'ai déjà dit ,
 „ mais de régler l'Etat. On peut être
 „ Citoyen sans être Catholique. Mon
 „ opinion est qu'il est facile de vivre en
 „ paix avec des gens qui n'observent pas
 „ les mêmes cérémonies & les mêmes usa-
 „ ges que nous ; & que d'ailleurs nous
 „ devons ici nous appliquer cet ancien
 „ mot qui dit , qu'il faut ou pouvoir gué-
 „ rir les défauts de sa femme , ou sça-
 „ voir les supporter.

Les voix se partagerent , mais la plu-
 ralité fut pour modérer & adoucir l'Edit
 de Juillet , & pour accorder aux Protes-
 tans la liberté de s'assembler & de prêcher
 publiquement. En conséquence on dres-
 sa l'Edit , qui , prenant son nom du mois
 dans lequel il fut publié , fut appelé l'E-
 dit du mois de Janvier.

III. *Edit de Janvier 1562. pour fixer le sort des Protestans.*

Le Roi y ordonne que les Protestans

rendront incessamment aux Ecclésiastiques, les Temples, les Maisons, les Terres, & généralement tous les biens dont ils se sont emparés; qu'ils respecteront la Religion reçue, & ne feront rien qui puisse scandaliser les Catholiques, ou troubler la tranquillité publique; & que les contrevenans à cet article seront punis de mort sans nulle espérance de pardon; que les Prétendus-Réformés ne pourront faire d'Assemblées, soit publiques, soit particulières, dans l'enceinte d'aucune Ville, mais qu'ils pourront en tenir hors des Villes, sans se voir inquiétés par les Magistrats ou les Juges des Lieux, qui seront au contraire obligés de les protéger, & de les mettre à l'abri des insultes qu'on pourroit leur faire. Que si ces Magistrats veulent entrer dans leurs Assemblées, soit pour y examiner la Doctrine qu'on y enseigne, soit pour y arrêter quelques Citoyens accusés de crimes, ils les recevront avec respect, leur rendront les honneurs dûs à leur charge, & leur obéiront sans délai. Que les Protestans ne pourront célébrer aucun Synode qu'en présence du Juge, qu'ils seront obligés d'y appeler; que s'ils ont envie de dresser quelque nouveau règlement de Discipline, ils en conféreront avec lui, afin

que, s'il est nécessaire, il le confirme & l'appuye de son autorité. Qu'ils ne pourront créer parmi eux de Magistrats particuliers, établir de nouvelles Loix, lever des troupes & des contributions, faire des associations, ou des traités. Qu'ils observeront enfin toutes les Loix civiles & les Réglemens de Police, particulièrement ceux qui concernent les jours de Fête, & les degrés de parenté qui permettent ou défendent les mariages. Que les Ministres s'engageront à n'enseigner que la Parole de Dieu purement & simplement, & à ne rien avancer de contraire au Concile de Nicée, au Symbole, & aux Livres de l'ancien & du nouveau Testament. Le Roi y défend de plus aux Catholiques, comme aux Protestans, d'oser dans leurs Sermons hazarder des invectives contre ceux qui professent l'une ou l'autre Religion; & il enjoint enfin aux Magistrats de résider dans leurs Départemens; & s'il y arrive la moindre sédition, d'en rechercher les auteurs, d'instruire leur procès, de les condamner à mort, & de faire exécuter la Sentence sans appel.

Aussi-tôt que parut cet Edit, (109)

l'Hôpital fit renouveler l'Ordonnance qui obligeoit les Evêques & les Curés à la résidence, sous peine de voir leurs meubles vendus, & leurs Bénéfices déclarés impé- trables. En même tems plusieurs Ministres des Protestans, (110) & les Députés des Provinces, adressèrent, par son ordre, aux Eglises réformées, des Lettres dans lesquelles ils leur mandoient de se sou- mettre aux volontés de la Cour, avec le respect & la reconnoissance qu'ils devoient aux bontés que le Roi daignoit avoir pour eux; d'obéir sans délai à l'ordre de resti- tuer les Eglises & les biens enlevés aux Ecclésiastiques; de jouir en paix des avan- tages qui leur étoient accordés, & de se montrer dignes de la protection dont le Souverain les honoroit.

IV. *Oppositions de la part des Parlemens
& mécontentemens des Catholiques zélés.*

Il s'éleva un murmure général dans toute la France, & plusieurs refuserent d'en- régistrer cet Edit, auquel cependant il sembloit que tous avoient eu part. Celui de Paris députa le Président de Thou & le Président de la Faye, pour faire

des Remontrances, dans lesquelles ils représenterent tous les inconvéniens qu'entraîne à sa suite la tolérance civile, & les dangers auxquels on exposoit les Sujets d'un Etat où l'on autorisoit une Secte qui, devant faire sans cesse de nouveaux efforts pour s'étendre & subjuguier les esprits, pourroit insensiblement miner & détruire la véritable Religion, la seule que l'avantage commun des Sujets du Royaume demandoit qu'on soutînt & qu'on protégéât.

Le Chancelier leur répondit, qu'ils devoient bien sentir que, dans la triste situation où étoit l'Etat, le Roi ne pouvoit employer, pour établir la paix, que trois moyens différens ; (111) qu'il falloit exterminer tous les Protestans, ou les bannir à perpétuité hors du Royaume, en leur permettant de vendre & d'emporter leurs biens, ou enfin leur accorder le libre exercice de leur Religion : que le premier de ces partis faisoit horreur, & étoit impraticable, que le second portoit un coup mortel à l'Etat, sans être utile à la Religion, & que le troisieme étoit le seul auquel l'humanité,

(111) Pasq. l. 4. & 13. De Thou, l. 29. Mém. Cond. T. 3.

la raison, la Religion même permettoient de s'arrêter.

Le Parlement refusa longtems d'obéir, & ne consentit à l'enrégistrement qu'au moyen de cette modification, qu'il fit mettre à l'Edit, *par provision, jusqu'à la détermination d'un Concile général, ou qu'autrement par nous ait été ordonné.*

Cet Edit acheva de perdre l'Hôpital dans l'esprit du Pape, & le lui fit regarder comme l'ennemi le plus dangereux de l'Eglise Catholique. On ne parloit plus à Rome du Chancelier que comme d'un Hérétique, (112) qui sacrifioit les intérêts de la Religion à une vile populace, & qui trahissoit à la fois ses Maîtres & la Religion. „ La plus maligne politique, „ disoit-on, servoit dans cet Edit infer- „ nal à couvrir les impiétés les plus noi- „ res; & il ne sembloit vouloir d'abord „ assurer l'autorité des Catholiques, que „ pour lui porter des coups d'autant plus „ sûrs qu'on les appercevoit moins.

Une partie de la France entra dans le ressentiment dont Rome étoit animée, & l'Hôpital ne fut plus aux yeux de la plupart des Catholiques, qu'un protecteur de l'Hérésie, qui avoit pour objet de

(112) Raynald 1762.

l'établir sur les ruines de l'Etat & de la Religion. Le Recteur de l'Université osa même adresser une Requête au Parlement, dans laquelle il outrageoit avec indignité le Chancelier. Mais ce Théologien fanatique n'ayant pas été admis à l'Audience le jour même qu'il s'y étoit annoncé, & devant y être reçu le lendemain (113), le Roi donna ordre au Maréchal de Montmorenci de l'envoyer chercher, & de le menacer d'une punition sévère, s'il avoit l'audace de présenter sa Requête; & en même tems il fut fait défense au Parlement de lui accorder audience.

Presque tous les Moines & les Prêtres se laisserent emporter par cet esprit de vertige (114), & soufflerent de tous côtés le feu de la division & de la révolte. Peut-être néanmoins les esprits se fussent-ils calmés, si les Protestans, profitant des sages conseils que leur avoient donnés les plus éclairés d'entre leurs Ministres, eussent voulu jouir paisiblement des bienfaits de la Cour. Mais ceux qui croient défendre les intérêts du Ciel, n'entendent point la voix de la raison.

(113) Mém. de Cond. T. 3. p. 41.

(114) Cast. p. 78. Dav. l. 2. De Thou, l. 29.

Les Protestans au lieu de restituer les Eglises dont ils s'étoient emparés , en pillèrent encore d'autres , attaquèrent les Catholiques dans plusieurs Villes , & leur firent trop appercevoir que des persécutés sont toujours prêts à devenir des persécuteurs. Ceux-ci ne virent qu'avec transport les mêmes hommes , que la veille on traînoit sous leurs yeux ignominieusement au supplice , prétendre marcher leurs égaux ; le désir de se venger anima tous les cœurs , & tout étoit préparé pour une révolution , dont on ne paroissoit plus attendre que le signal.

V. Mouvemens du Duc de Guise ; commencement de la guerre civile : conduite du Chancelier.

Le Duc de Guise voyoit avec joie se former tous ces orages , jugeant bien qu'il ne pourroit qu'à l'aide de la temête , remonter à la place d'où il avoit été renversé. Il crut devoir quitter ses Terres où il étoit alors , & se rendre à Paris. Il voulut passer à Vassy , où les Assemblées des Protestans étoient fréquentes & nombreuses. Ses Gens maltraitèrent de paroles les premiers qu'ils rencontrèrent (Mars 1562) ; & les Cal-

vinistes leur ayant répondu avec hauteur, ils fondirent sur eux, & massacrèrent tout ce qui se trouva sous leurs mains. Le Duc parut faire ce qu'il put pour les arrêter, & il fut même blessé d'un coup de pierre, en se mêlant parmi eux pour faire cesser le combat. Mais ses Gens ne craignirent point de lui déplaire en lui défobéissant, & il ne dût point être fâché d'un incident qui avançoit les troubles par lesquels il comptoit se relever. Le Prince Lorrain arrive à Paris (1115), & y est reçu aux acclamations des Catholiques, & béni comme l'homme que Dieu envoie pour sauver son Peuple des mains de l'impie. Toute la foule des mauvais Citoyens qui trouvoient dans la guerre civile des ressources pour s'établir une fortune sur les ruines de la France, vint augmenter son cortège.

En un instant on vit son parti se grossir des têtes les plus illustres. Mais parmi ceux qui pouvoient lui donner le plus d'éclat, on distinguoit le Connétable de Montmorenci & le Maréchal de Saint-André. Le premier étoit un vieux Seigneur, fier des emplois qu'il avoit occupés, des services réels qu'il avoit rendus à l'E-

tat , des Charges éminentes qu'il possé-
doit , & inviolablement dévoué au main-
tien de la Religion Catholique. Il s'étoit
vu sous le dernier Regne , outragé &
persécuté par les Guises qui craignoient
sa probité , & qui l'avoient fait dépouil-
ler de la Charge de Grand-Maître de la
Maison du Roi , pour la faire entrer dans
leur Famille ; mais son fanatisme ou son
devoir plus fort que ses ressentimens , &
le dépit que lui causoit la faveur d'un
homme né dans l'obscurité , le porterent
à se ranger sous les étendarts du Duc de
Guise , auprès duquel il se contenta de la
seconde place.

Pour Saint - André , c'étoit un vrai fa-
vori. Il avoit toujours vécu dans la mol-
lesse , dans la recherche des plaisirs , dans
un luxe auquel tous les revenus de l'Etat
eussent à peine suffi. Les agrémens qu'il
avoit répandus sur sa frivolité , lui en
avoient fait un mérite aux yeux d'une
partie de la Nation légère & incon-
séquente , près de laquelle les graces
même sans vertu ont presque toujours
obtenu le succès le plus brillant. Sa
fortune & des dons immenses qu'il avoit
reçu de la libéralité de Henri II. avoient
été bientôt dissipés , & la guerre civile
alloit faire entrer dans ses coffres les dé-

pouilles de tous les Religionnaires, dont les opinions d'ailleurs lui étoient assez indifférentes.

Catherine voyoit à chaque instant grossir l'orage, qui menaçoit d'entraîner la ruine totale de l'Etat. Inquiette, incertaine, en proie à toutes ses frayeurs, craignant également de se livrer à l'un ou à l'autre parti, elle ne voyoit que précipices ouverts sous ses pas.

Le Chancelier jugea dès ce moment la guerre civile inévitable. Dans la nécessité où il vit le Roi de se déclarer pour l'une ou l'autre cause, il crut qu'il ne devoit pas embrasser le parti Catholique, dont le Chef, plein de vues profondes d'une ambition démesurée, étoit intéressé à faire éternellement durer les troubles. (116) Il détermina donc Catherine à écrire au Prince de Condé, pour lui recommander ses Etats & son Fils, avec qui elle vouloit se mettre entre ses mains.

La Lettre de la Reine Mere fut portée à Paris, où tout étoit alors dans la plus violente agitation. Le Prince de Condé, qui eut avec peine laissé le Duc de Guise maître de la Capitale dans un moment qui paroïssoit décisif, lui proposa de s'en éloigner

éloigner tous les deux ; & le Prince Lorrain y ayant consenti , ils en sortirent en même tems. Cependant le Prince de Condé va ramasser quelques troupes pour les amener à la Reine Mère ; mais le Duc de Guise qui pénètre son dessein , & qui juge combien il importe aux Catholiques que le Roi paroisse autoriser leur conduite & soit vu à leur tête , en quittant la Capitale , se rend , avec une suite d'environ douze cens chevaux , droit à Fontainebleau où étoient le Roi & la Reine Mère , les emmene prisonniers , & rentre avec eux dans Paris , où il fait servir ses Maîtres à son triomphe. Le Roi de Navarre fut assez imprudent pour appuyer de son nom , & de l'autorité que lui donnoit sa charge de Lieutenant-Général du Royaume (117), cette violence qui assuroit la fortune & la grandeur de son plus redoutable ennemi.

Ce coup fut affreux pour l'Hôpital. Il ne garda plus aucunes mesures , il parla contre les auteurs des troubles , avec une chaleur qui exposoit à chaque instant sa tête : il s'opposoit à tout. Sa présence au Conseil , si l'on peut appeller de ce nom des Assemblées de Conjurés , y

suspendoit toutes les délibérations. Le Connétable lui dit un jour , qu'un homme de Robe ne devoit pas entrer dans un Conseil qui avoit la guerre pour objet (118). *Si je ne sçais la faire*, lui répondit-il, *au moins sçais-je quand elle est nécessaire*. Il fut cependant exclus du Conseil (119). Mais telle étoit la réputation dont il jouissoit, que le Prince de Condé en publiant son Manifeste contre le Triumvirat, y donna cette exclusion comme une preuve sans réplique des projets formés contre l'Etat. Le Chancelier fit donner alors un Edit qui confirmoit celui de Janvier, pour engager les Protestans à ne prendre les armes qu'à la dernière extrémité. Catherine fit des propositions de paix à l'un & à l'autre parti; mais les Protestans ne voulurent rien entendre, que le Duc de Guise n'eût d'abord congédié ses troupes; & celui-ci étoit bien éloigné de consentir à un tel accommodement.

Enfin les hostilités commencèrent. Mais je ne m'arrêterai point ici à tracer un tableau des crimes affreux qui furent commis pendant cette Guerre : il

(118) De Thou, l. 29. Pasq. l. 4. Lett. 15.

(119) Davila. Cast. 92. Mém. Cond. T. 3. & T. 1. p. 187.

feroit frémir tous les hommes, & ne les corrigeroit pas. Il me fuffit de dire qu'on ne connut plus en France de Loix, d'honneur, de Religion. Une rage s'empara de tous les cœurs; on croyoit gagner le Ciel en égorgeant fes freres; le Pape écrivoit au Capitaine Monluc, *que c'étoit un moyen affuré de l'obtenir*; des Magistrats abandonnoient leurs Tribunaux, pour aller tremper leurs mains dans le fang de l'Hérétique. On rendit des Arrêts qui ordonnoient d'affaffiner tout Protestant. Tous ceux qui furent traduits devant les Tribunaux de Justice, furent condamnés à la mort. Le Parlement de Paris déclara criminels de Léze-Majesté tous les partifans du Prince de Condé.

L'Hôpital, accablé fous le poids des maux de l'Etat, faisoit d'inutiles efforts pour foulager fa patrie (120). Il donnoit des Edits, & l'on donnoit des Batailles. Il écrivoit à tous les Magistrats, de fe servir de leur autorité pour faire rentrer les Citoyens dans leur devoir. Il employoit les menaces, la raifon, la priere; mais on n'entendoit plus que le cri du fanatisme.

Cependant fix mois de guerre produi-

(120) De Thou, l. 32. 33, Mém. Cond. T. 2.

firent en France des événemens qui changerent l'état des affaires. Chaque parti eut d'abord des succès heureux & malheureux; mais bientôt la fortune se déclara en faveur des Catholiques; les Protestans perdirent plusieurs Villes. Rouen fut pris & saccagé par les troupes du Triumvirat, & le Roi de Navarre fut blessé sous ses remparts, & mourut peu après. Les Réformés par-tout battus, par-tout humiliés, attendoient leur salut du sort d'une Bataille, qui paroissoit inévitable. Mais leur armée fut entièrement défaite auprès de Dreux; & le Prince de Condé fait prisonnier, voyoit en quelque sorte dresser l'échafaut sur lequel il devoit laisser sa tête. L'armée Catholique poussant ses succès, mit le siege devant Orléans. Elle venoit de se saisir d'une tour qui en assuroit la prise: les Protestans n'avoient plus de ressources que dans leur désespoir, & dans quelques troupes qu'avoit ramassé en Normandie l'Amiral de Coligni. (Fevr. 1563.) Mais le Duc de Guise n'étoit plus, & la paix étoit rétablie.

VI. Mort du Duc de Guise ; son caractère. La paix se fait par les soins du Chancelier.

Telles étoient les révolutions attachées à la mort de cet homme extraordinaire ; qui périt par le fanatisme qu'il encourageoit, & se vit assassiner par un Protestant, qui crut devoir le sacrifier au bien de sa cause. Ce Prince possédoit d'éminentes qualités, & toute sa conduite est, pour des ambitieux. un modele de sagesse & de profondeur. Les passions de son Siècle furent la base sur laquelle il éleva tous ses projets, & elles lui fournirent tous les moyens de les faire réussir. Il les méditoit avec la patience du Politique, & les exécutoit avec la chaleur du Héros. Toujours maître de lui-même, il posséda dans un degré supérieur le grand art de voiler l'amour de son intérêt particulier, de l'amour de l'intérêt public, & il sut entretenir même après sa mort le charme dont tous les yeux étoient fascinés. Pour que rien enfin ne lui manquât de tout ce qui pouvoit contribuer à sa grandeur, la Nature l'avoit doué de ces dehors qui séduisent le vulgaire, & qui produisent une

espece d'enchantement lorsqu'ils sont soutenus par un mérite réel.

Aussi-tôt après la mort du Duc de Guise, la Reine Mere avoit proposé la paix au Prince de Condé, qui l'avoit acceptée ; & le Chancelier étoit occupé à en régler les articles. On accorda aux Seigneurs Justiciers l'exercice libre & public de leur Religion dans l'étendue de leur Seigneurie. On permit à tous les Nobles de la professer dans leur maison seulement, pourvu qu'ils ne demeurassent pas dans des Villes ou Bourgs sujets à de hautes Justices, excepté celles du Roi (Mars 1563). Il fut arrêté que dans tous les Bailliages ressortissans immédiatement aux Cours de Parlement, il seroit assigné aux Protestans une Ville pour y faire l'exercice public de leur Religion ; & on leur confirmoit la liberté de tenir leurs Assemblées dans toutes celles dont ils étoient maîtres avant le 7. de Mars. L'Edit portoit encore le pardon & l'oubli de tout le passé & déclaroit le Prince de Condé bon parent, fidele Sujet, & serviteur du Roi.

VII. *Mécontentement des différens partis :
le Chancelier notifie les ordres du Roi au
Parlement.*

Cette paix déplut aux Catholiques & aux Protestans. Les premiers, quelques jours auparavant se flattoient de voir les Hérétiques entièrement détruits en France, (121) & ne s'attendoient pas qu'ils pussent si heureusement sortir d'une Guerre dans laquelle ils avoient été vaincus. Les autres eurent la présomption d'imaginer que n'ayant plus de Duc de Guise à combattre, ils auroient pu forcer les Catholiques à souscrire aux conditions qu'ils eussent voulu leur imposer. Les Parlemens firent d'abord quelques difficultés de recevoir l'Edit; mais à la fin ils l'enrégistrèrent, quoique naturellement on n'osât trop se flatter de leur voir approuver cette pacification, après la conduite qu'ils avoient tenue pendant la guerre civile.

On juge aisément de l'effet de cette conduite sur l'esprit de l'Hôpital, & des sentimens qu'avoient produits en lui les Arrêts de sang qu'il avoit vu sortir en

(121) Rainald. 1563. Mém. Cast. p. 152.

foule de nos Tribunaux de Justice. Etant informé que plusieurs Membres du Parlement désapprouvoient hautement la paix qu'il venoit de faire, il engagea le Roi à mander à la Compagnie de lui envoyer une Députation à Saint-Germain-en-Laye où étoit alors la Cour. Le Chancelier leur dit, que le Roi avoit été instruit de quelques discours qui s'étoient tenus dans son Parlement sur l'Edit de pacification ; qu'il ne pouvoit s'empêcher de leur marquer combien il en étoit mécontent ; qu'il vouloit qu'il fût exécuté, sans qu'on examinât s'il pouvoit l'être : que Sa Majesté leur défendoit d'exiger une Profession de Foi de ceux qui se présente-roient pour remplir des Charges, (122) & qu'Elle ordonnoit qu'on fît sortir des prisons tous ceux qui y étoient retenus pour cause de Religion.

VIII. *Pour faire une diversion, il engage la Guerre avec les Anglois.*

Enfin l'Hôpital, pour calmer les fermentations qui aigrissoient toujours les esprits, jugea qu'une Guerre étrangère, en réunissant tous les différens partis

contre un ennemi commun , pourroit être avantageuse à la Nation. Il subsistoit depuis long-tems une raison de rupture avec l'Angleterre. Henri II. s'étoit emparé de Calais ; & s'étoit engagé de le rendre aux Anglois , s'ils étoient six ans sans faire la guerre à la France. Mais ceux-ci n'ayant point exécuté cette convention , ils avoient perdu tous leurs droits sur cette Place. La Reine Elisabeth , pour forcer la Cour de France à la lui remettre , s'étoit depuis emparée du Havre-de-Grace , sous le prétexte de l'enlever aux Protestans avec qui le Roi étoit en guerre , & elle paroissoit déterminée à ne s'en désaisir que lorsqu'on lui céderoit Calais. L'Hôpital engagea Catherine de Médicis à faire les dispositions nécessaires pour le siege du Havre , si la Reine d'Angleterre refusoit de le restituer.

Quoique cette Guerre ne parût pas devoir être de longue durée , elle obligeoit cependant à des dépenses considérables. La guerre civile avoit totalement épuisé le Trésor Royal , & ravagé les campagnes ; les Villes avoient été pillées ou foulées par des exécutions militaires. L'Hôpital , qui avoit pour maxime constante de soulager le peuple qu'il trouvoit

déjà trop chargé , sentoît l'impossibilité de lui rien demander. Il eut donc encore recours au Clergé ; & le Maréchal de Montmorenci reçut ordre de porter au Parlement des Lettres-Patentes , (123) qui ordonnoient l'aliénation de cent mille écus d'or de rente en fonds de terre , des domaines Ecclésiastiques. Le Parlement en refusa la vérification , sur le principe que les biens de l'Eglise sont inaliénables. Le Roi & la Reine Mere s'y transporterent , suivis du Chancelier. La cause du Clergé fut longuement plaidée ; le tems se passa en contestations , & rien ne fut décidé.

IX. *Il force le Clergé de contribuer aux besoins de l'Etat.*

L'Hôpital voulant terminer cette affaire , qu'il craignoit de voir traîner en longueur , fit publier l'Edit d'aliénation. Le Clergé réclama en faveur de ses privilèges & de ses immunités : son Syndic fit des Remontrances. L'Edit fut néanmoins exécuté à la rigueur ; & quelque tems après le Clergé se détermina (124)

(123) Mém. Cond. Tom. 1. p. 128.

(124) Ibid. T. 1. p. 141.

à racheter les biens aliénés pour une somme de trois millions trois cens trente mille livres.

X. *Mecontentement du Pape , à qui le Chancelier avoit écrit.*

Le Pape se tint très-offensé de ce qu'au mépris de son autorité, on dispoisoit des biens de l'Eglise sans son consentement; & il sen exprima en termes d'autant plus injurieux pour l'Hôpital, que celui-ci lui avoit écrit depuis peu une Lettre trop pleine de vérités, pour ne pas irriter un Pontife accoutumé à la flatterie. Le Chancelier fatigué des plaintes que formoit sans cesse contre lui le Saint Pere, lui mandoit, qu'il sçavoit qu'on cherchoit à le noircir dans son esprit, & à le lui présenter comme un ennemi de la Cour de Rome & de la Religion Catholique; qu'il s'appercevoit avec douleur (125) qu'on vouloit lui inspirer des sentimens qu'il ne méritoit pas; que le vrai motif de la haine qu'avoient conçue contre lui plusieurs Catholiques, étoit l'ardeur qu'il avoit toujours témoigné pour réformer la licence & le dérèglement des Moines & des Ec-

clésiastiques; que véritablement il voyoit avec beaucoup de peine, que des riches-
 ses qui devoient être consacrées au bien
 de l'Eglise & à l'avantage des Fideles,
 fussent employées à des usages criminels
 par des hypocrites & des ambitieux; qu'il
 avoit toujours cru, que la Religion,
 l'honneur & la probité, l'obligeoient é-
 galement de remédier aux désordres.
 „ fans doute j'ai eu tort, ajoutoit-il,
 „ de vouloir m'opposer à ce torrent; &
 „ j'eusse peut-être mieux fait de m'ac-
 „ commodier au tems présent. Mais,
 „ Très-Saint Pere, telle est ma façon
 „ d'être, que l'âge m'a encore rendu plus
 „ fâcheux & plus difficile.”

XI. *Le Havre est repris sur les Anglois:
 le Chancelier s'applaudit de la concorde qui
 regne entre les Sujets du Roi.*

La Guerre cependant avoit été déclai-
 rée aux Anglois, & la Ville du Havre
 assiégée par le Connétable de Montmo-
 renci. Les ouvrages furent poussés avec
 une ardeur incroyable, (126) les Catholi-
 ques & les Protestans se disputant l'honneur
 de montrer le plus de valeur & de zele

pour le service du Roi. Les Princes de Condé & de Montpensier, les Montmorenci, ne sortoient point de la tranchée. Les Anglois étoient confondus de voir regner tant d'intelligence entre des hommes qui quelques jours auparavant se combattoient avec fureur ; & le Comte de Warwick, Gouverneur de la Place, après avoir soutenu huit jours de siege, se vit forcé de capituler.

Le Roi & la Reine Mere se rendirent au Camp, & furent reçus au milieu des acclamations d'une armée victorieuse. Le Chancelier triomphoit ; „ Où sont, di-
„ soit-il en montrant les Catholiques &
„ les Protestans, où sont parmi eux les
„ meilleurs Citoyens ? les plus braves
„ Soldats ? les plus ardens serviteurs du
„ Roi ? Voila pourtant les effets de cet-
„ te paix dont on ose se plaindre ! Elle
„ réunit la Famille Royale ; nous rend
„ à tous des freres , des amis , des pa-
„ rens ; établit notre sûreté commune,
„ & fait reconnoître à tous les peuples,
„ une Nation respectable par ses vertus
„ & par sa puissance.”

Fin du Livre quatrieme.

V I E

D E

MICHEL DE L'HÔPITAL,

CHANCELIER DE FRANCE.

L I V R E C I N Q U I E M E.

I. *Caractère du jeune Roi Charles IX. Il est déclaré majeur à Rouen.*

CHARLES IX. étoit alors dans l'âge où le cœur ouvert à toutes les impressions, se porte vers le bien, & s'éloigne du mal selon qu'on lui présente les objets qui peuvent lui rendre la vertu aimable & le vice odieux. Le Chancelier profitoit de la facilité qu'il avoit d'aborder le Roi, pour l'instruire dans les principes sur lesquels il eut voulu le voir gouverner. Charles lui faisoit alors concevoir des espérances, que malheureusement il ne remplit point; & il montrait une ame sensible, que la superstition & l'orgueil

n'avoient pas encore rendue féroce.

Quoiqu'il ne fit qu'entrer dans sa quatorzième année, l'Hôpital crut qu'il seroit avantageux au bien public de le faire déclarer Majeur, conformément à une Loi de Charles V. par laquelle ce Prince établit que nos Rois seroient capables de gouverner leur Royaume aussi-tôt qu'ils auroient atteint cet âge. Le Chancelier persuada Catherine, que ce seroit un moyen assuré d'éloigner du Gouvernement tous les Chefs de parti ; & que, sous le nom du Roi son fils, elle jouiroit d'un pouvoir qu'il lui seroit alors plus facile de faire respecter.

La Cour, aussi-tôt après la prise du Havre-de-Grace, s'étant rendue à Rouen, le Roi y alla au Parlement pour se faire reconnoître Majeur. Il dit qu'ayant atteint l'âge de Majorité, il vouloit employer au bonheur de ses Sujets, le nouveau degré d'autorité qu'il venoit d'acquérir ; qu'il ne vouloit plus souffrir la résistance que plusieurs de ses Sujets avoient osé dans les derniers tems opposer à l'exécution de ses volontés ; qu'il prétendoit que le dernier Edit de pacification fût rigoureusement observé dans toute l'étendue de ses Etats ; qu'il exhortoit les Magistrats de son Parlement à

veiller à ce qu'il fût exactement suivi dans leur ressort, & à répondre par leur sagesse & par leur zèle à la confiance dont il les honoroit.

II. *Discours du Chancelier à ce sujet ; &c.*

Ensuite le Chancelier parla : il commença par présenter un tableau des avantages que recueilloit déjà la Nation du dernier Edit, qui avoit rétabli la paix. Il s'expliqua en peu de mots, mais d'une manière vive & frappante sur les troubles intérieurs de l'Etat. Puis il en vint à la Majorité, & voulut faire voir que la Loi publiée par Charles V. (127) étoit une Loi sage, qu'il étoit nécessaire de faire revivre, & qui pouvoit sauver le Royaume des malheurs auxquels il seroit exposé pendant de trop longues minorités. „ Quoique le Roi ne fasse qu'en-
 „ trer actuellement dans sa quatorzième
 „ année, elle doit être sentée accomplie,
 „ ajouta-t-il; les Loix, à la vérité, exigent que l'on compte du moment au moment lorsqu'il s'agit de la restitution, & de l'administration des biens d'un pupile, mais elles permettent aussi de regarder

(127) Fontanon, rec. des Ordonn.

„ garder l'année commencée comme année
„ complète, lorsqu'il s'agit d'acquérir
„ des honneurs.” * Ensuite l'Hôpital
adressant la parole aux Magistrats du
Parlement, leur dit : „ Je viens à vous
„ qui tenez la Justice du Roi, dont moi
„ indigne suis le Chef : il me déplaît
„ beaucoup du désordre qui est en cet-
„ te Justice, Messieurs. Je ne vous
„ parlerai point des préceptes qui en-
„ seignent la manière de bien juger ; car
„ vous en avez vos Livres pleins. Vous
„ admonesterai seulement comment vous
„ devez vous comporter en vos juge-
„ mens : devriez bien n'y apporter d'ini-
„ mitié, de faveur, ni de préjudice.
„ Vous pensez bien faire d'adjuger la
„ cause à celui que vous estimez plus
„ homme de bien, un meilleur Chrétien ;
„ comme s'il étoit question d'arrêter en-
„ tre les parties, lequel d'entre eux est
„ meilleur poëte, orateur, peintre, ar-
„ tisan, & non de la chose qui est ame-

* Je n'ai garde, dit M. le Président de Montesquieu, de censurer une disposition qui jusqu'ici ne paroît pas avoir eu d'inconvéniens. Je dirai seulement que la raison qu'alléguoit le Chancelier de l'Hôpital, n'étoit pas la vraie ; il s'en faut bien que le gouvernement des Peuples ne soit qu'un honneur. *Espr. des Loix*, l. 2. p. 255.

„ née en jugement. Si vous ne vous
 „ sentez assez forts pour commander vos
 „ passions, abstenez - vous de l'office de
 „ juges. Vous faites ici trop de cas de
 „ l'opinion publique, & imitez le Sage
 „ de qui dit le Poëte :

Non pombat enim rumores ante salutem.

„ Ne songez qu'à mériter la bonne répu-
 „ tation, & elle vous viendra. Gardez-
 „ vous sur-tout de la convoitise, d'un
 „ vil gain : la marchandise est chere lorf-
 „ qu'on l'achete avec perte de los & de
 „ gloire. J'aime mieux la pauvreté du
 „ Président de la Vacquerie, que la ri-
 „ chesse du Chancelier à qui son Maître
 „ fut contraint de dire : C'est trop, Ro-
 „ lin. Enfin les bonnes gens se plai-
 „ gnent ici de la longueur & de la mul-
 „ tiplication des procès : c'est que cha-
 „ cun veut vivre de son métier. Vous
 „ ferez cependant bien d'y mettre or-
 „ dre.

III. *Le Parlement de Paris fait difficulté sur l'Edit de Majorité enregistré à Rouen.*

Le Roi fut reconnu Majeur dans les
 formes ordinaires, & l'Edit de Majorité

fut publié au Parlement de Rouen , & ensuite porté au Parlement de Paris , qui refusa de le reconnoître , & qui envoya des Députés à la Cour , pour exposer au Roi les raisons sur lesquelles ils appuyoient leur refus d'enrégistrement. Ils remontrèrent , qu'il étoit contre l'usage ordinaire de vérifier aucun Edit au Parlement de Rouen , avant qu'il eût été vérifié au Parlement de Paris. Ils se plaignirent ensuite des sentimens de tolérance répandus dans l'Edit , & parurent mécontents d'un article par lequel le Roi ordonnoit qu'on désarmât les Parisiens , qu'il falloit , disoient-ils , laisser en état de défendre la Capitale , qu'on devoit regarder comme la forteresse de la France.

Le Roi leur répondit lui-même , (128) que l'Edit qu'il avoit publié , ne l'avoit été que sur l'avis de la Reine Mere & de toute la Cour ; qu'il l'avoit publié dans le lieu où la situation & la nature de ses affaires l'obligeoient de résider ; qu'il avoit au surplus à leur dire , qu'ils n'imaginaient pas en agir désormais avec lui comme ils avoient fait jusqu'alors , en entrant indiscrètement dans plusieurs affaires , dont la connoissance ne leur ap-

(128) De Thou, l. 25.

partenoit point ; & qu'ils se défissent de cette vieille erreur dans laquelle on les avoit élevés , & qui leur persuadoit , qu'ils étoient les Tuteurs des Rois , les Défenseurs du Royaume , & les Gardiens de la Ville de Paris.

Les Députés étant de retour à Paris, le Parlement ordonna de nouvelles Remontrances , auxquelles la Cour ne répondit que par un Arrêt du Conseil , qui cassa celui du Parlement , lui enjoignoit d'enregistrer le dernier Edit publié dans le Parlement de Rouen , sans y ajouter aucunes restrictions ou modifications ; & qui ordonnoit que la minute du dernier Arrêté du Parlement de Paris fût biffée.

IV. *Affaire de la réception du Concile de Trente : raisons pour lesquelles le Chancelier s'y oppose.*

La Nation commençoit à peine à jouir d'un repos qu'elle devoit au Chancelier de l'Hôpital , que de nouveaux orages parurent prêts à fondre sur elle. Le concile de Trente venoit d'être terminé , & les partisans de la Cour de Rome se proposoient de le faire recevoir par la Cour de France , qui se montroit fort éloignée d'avoir cette condescendance pour le Pa-

pe, dont elle avoit lieu d'être très-mécontente.

Quelque tems après que Pie IV. eut rassemblé à Trente les Peres du Concile, la Reine Mere y avoit envoyé à ses Ambassadeurs un Mémoire dans lequel on avoit renfermé avec précision toutes les demandes que le Roi avoit à faire sur la réformation de la Discipline Ecclésiastique dans ses Etats. Ces Instructions portoient sur les mêmes objets, sur lesquels nous avons déjà vu Catherine presser le Pape de se rendre plus facile en faveur du besoin que l'on avoit de la paix. (129) Ce Mémoire, auquel le Chancelier avoit eu grande part, avoit été approuvé dans un Conseil & signé du Roi, de la Reine Mere, & des Grands. On avoit en même-tems instruit le Cardinal de Lorraine de ce qu'il contenoit, afin qu'il pût, de concert avec les Evêques de France qui étoient à Trente, déterminer les Peres du Concile à satisfaire la Cour de France sur ce qu'elle se croyoit en droit d'exiger d'eux. Mais le Pape eut l'adresse de gagner le Cardinal de Lorraine, & de lui faire sacrifier les intérêts de son Maître, & ceux de l'Etat, à l'espérance chiméri-

(129) Fra Paolo.

que, qu'il fût lui faire concevoir, de parvenir un jour au Souverain Pontificat. Arnaud du Ferrier, Ambassadeur du Roi au Concile, se voyant trahi par les Prélats François qui devoient appuyer ses sollicitations, protesta, au nom de son Maître, contre le Concile, dont plusieurs Décrets attaquoient ouvertement non seulement les privilèges de l'Eglise Gallicane, mais encore l'autorité du Roi.

La chaleur avec laquelle du Ferrier avoit suivi les Instructions qui lui avoient été envoyées par sa Cour, & les liaisons qu'il y avoit toujours eu entre lui & l'Hôpital, firent croire à quelques Catholiques zélés, que l'Ambassadeur avoit moins consulté dans sa conduite les intentions de ses Maîtres, qu'il ne s'étoit laissé diriger par les conseils que lui avoit donné le Chancelier. C'est sur ce fondement que quelques Historiens ont témérairement avancé, (130) que ces deux hommes avoient formé entre eux le projet de détacher la France de la Communion Romaine, & de faire déclarer, à l'exemple de l'Angleterre, le Roi Chef de l'Eglise, afin de s'emparer de tous les

(130) Raynald. Beaus.

biens du Clergé, de qui ils avoient, dit-on, juré la ruine.

Le Concile étant terminé, il fut question d'en faire recevoir tous les Décrets en France : il n'étoit pas possible que dans les principes où étoit l'Hôpital, il ne crût devoir s'y opposer. Le Concile, premièrement, séparoit pour toujours les Protestans de la Communion Romaine ; mais quoique le Chancelier sentît alors l'impossibilité de pouvoir jamais concilier & réunir les deux partis, il ne vouloit pas qu'on la leur fît appercevoir. D'ailleurs le Concile, comme je l'ai déjà dit, renversoit l'autorité des Souverains, & détruisoit tous les privilèges de l'Eglise Gallicane, en élevant la puissance des Papes au-dessus de celle des Rois, en établissant la validité de toutes les Décrétales, en voulant faire admettre les regles de la Chancellerie Romaine, en ne laissant aux Souverains aucune juridiction sur les Evêques qu'il ne soumettoit qu'à celle de Rome, en affranchissant tout le Clergé du second ordre de l'obéissance dûe au Roi, & ne le soumettant qu'aux Evêques, à qui il attribuoit un pouvoir sur le temporel de tous les Citoyens, au mépris de l'autorité Royale & de celle des Tribunaux

de Justice du Royaume. Enfin, le Concile paroissoit n'avoir pas établi des loix assez sévères pour la Réformation des mœurs des Ecclésiastiques, & avoir négligé de prendre les mesures nécessaires pour faire observer celles qu'il avoit établi.

Le Roi d'Espagne & le Duc de Savoye envoyèrent des Ambassadeurs à Charles IX. (Févr. 1561.) dont les Instructions portoient de solliciter, que les Décrets du Concile célébré à Trente fussent observés en France, que Sa Majesté s'opposât à l'aliénation des biens Ecclésiastiques, qu'Elle révoquât le dernier Edit de pacification, qu'Elle punît par l'exil ou par la mort tous les Hérétiques, qu'Elle fît instruire contre les auteurs & les complices de l'assassinat commis en la personne du Duc de Guise, qu'Elle voulût bien enfin se rendre le 25. Mars à Nanci en Lorraine, où tous les Princes Catholiques devoient se trouver pour y jurer l'observation des Décrets du saint Concile, & y délibérer ensemble sur les moyens les plus prompts de détruire les Sectaires, & d'arrêter les progrès de leurs opinions. Le Roi, après avoir consulté l'Hôpital sur sa réponse, dit aux Ambassadeurs, qu'il étoit très-sensible au soin

que prenoient leurs Maîtres de lui donner des conseils aussi sages & aussi salutaires que ceux qu'il venoit de recevoir (131); qu'il étoit très-déterminé à vivre dans l'ancienne Religion, & à faire tous ses efforts pour que tout son Peuple suive la même Loi : que s'il ne leur répondoit pas à toutes les demandes qu'ils étoient chargés de lui faire, il prioit leurs Maîtres de vouloir bien l'excuser pour des raisons qu'il leur expliqueroit par écrit.

Le Cardinal de Lorraine, de retour en France, y suivit les engagements qu'il avoit pris avec le Pape. Il représenta sans cesse au Roi la nécessité d'accepter le Concile, & prétendit un jour démontrer, dans un Conseil, que la Cour y étoit obligée par une égale considération pour les intérêts de l'Etat & pour ceux de la Religion. L'Hôpital s'éleva contre lui avec sa fermeté ordinaire, & fit un grand Discours, dans lequel il prouva invinciblement l'impossibilité de recevoir les Décrets d'un Concile qui attaquoit directement, & l'autorité du Souverain, & les privilèges de la Nation. „ Pour conserver, ajouta-t-il, ces titres

(131) De Thou, l. 36.

„ précieux de notre liberté , nous ne
„ devons pas balancer à répandre , s'il
„ le faut , jusqu'à la dernière goutte de
„ notre sang. Nos Rois n'ont déjà que
„ trop à se repentir de s'être laissé en-
„ lever le droit qu'ils avoient d'élire &
„ de créer les Papes, droit qu'ils avoient
„ acquis en les rétablissant autrefois dans
„ leurs Sieges. L'acceptation du Conci-
„ le , poursuivit-il , nous entraîneroit
„ infailliblement dans une nouvelle guer-
„ re civile. Le sang de nos compatrio-
„ tes fume encore ; mais ce spectacle ne
„ peut nous émouvoir. Nous voulons
„ nous détruire par nos propres mains ;
„ nous voulons la guerre. Peut-être ce-
„ pendant que si ceux qui osent la con-
„ seiller , se trouvoient exposés aux coups
„ comme les autres , on leur verroit a-
„ lors donner des conseils plus modé-
„ rés. ”

Le Cardinal de Lorraine repliqua avec vivacité (132), qu'il défioit qui que ce fût de prouver qu'il eût jamais fomenté les troubles, ni de pouvoir lui reprocher d'avoir signé la guerre , comme avoit fait le Chancelier en scellant & publiant l'Edit de Janvier, seule & unique cause

des séditions qui s'étoient élevées dans l'Etat. L'Hôpital voulant se justifier, répondit avec roideur, le Cardinal avec emportement; & la Reine Mere ne put faire cesser cette dispute, qu'en leur imposant silence à tous deux.

V. Ses craintes sont justifiées: il travaille à affermir la paix.

La crainte où étoit le Chancelier que l'acceptation du Concile de Trente ne réchauffât les haines des deux partis & ne rallumât la guerre civile, fut bientôt justifiée. La condamnation absolue des Protestans prononcée par le Concile, parut ranimer le zele des Catholiques, & bientôt on compta plus de cent trente Citoyens assassinés dans différentes Provinces pour cause de Religion. Les Protestans se plainquirent avec hauteur de ces atteintes données au dernier Edit de pacification; ils s'assemblerent, & prirent des mesures pour lever des troupes & des contributions, afin d'être toujours préparés à se maintenir, s'il le falloit, par la force, dans la jouissance de leurs privileges.

L'Hôpital également blessé (133), & de la conduite des Catholiques & de celle des Protestans, fit toutes les démarches nécessaires pour obliger les premiers à mieux observer dorénavant l'Edit de pacification, & détermina le Roi à écrire à tous les Gouverneurs des Provinces, & aux Chefs des Tribunaux de Justice, pour qu'ils veillassent avec plus de soin à l'exécution de ses volontés. (Avril 1564) Il fit publier en même-tems un Edit qui défendoit aux Protestans, sur peine de punition corporelle, de tenir de ces nombreuses Assemblées où ils se rendoient de plusieurs Provinces, sous prétexte de tenir des Synodes, de s'assembler jamais dans d'autres lieux que ceux qui leur avoient été désignés par l'Edit de la paix, & de lever des impôts & des contributions, dont l'usage ne pouvoit qu'être préjudiciable à la tranquillité publique.

VI. Ses soins au sujet du Commerce.

Au milieu des troubles dont l'Etat étoit divisé, des intrigues qui se formoient à la Cour, des mouvemens que

(133) Dav. l. 3. De Thou, l. 36. Cast. p. 177. Ném. Cond.

L'Hôpital étoit forcé de se donner pour se conserver la faveur d'une Femme vaine , jalouse de son autorité , légère & inconséquente , il n'avoit pas un seul instant perdu de vue les grands objets qui devoient fixer l'attention du Législateur. Il venoit d'établir le Tribunal des Juges-Consuls dans la plûpart des Villes commerçantes. Il avoit senti qu'il falloit affranchir le Commerce des fers dont il étoit embarrassé , & faciliter les progrès de sa marche qui ne peut jamais être trop rapide. Un des principaux obstacles qu'il rencontroit à s'étendre , avoit son principe dans les difficultés que trouvoient les Négocians à faire juger promptement & sans frais dans les Tribunaux de Justice , les procès qui naissoient entre eux sur leurs affaires. L'Hôpital crut qu'il étoit nécessaire d'ériger un nouveau Tribunal , où le Commerçant fût établi Juge du Commerçant , où l'encre de la chicane & sa barbare voix n'eussent aucun accès , où l'on ne suivit de formes que celles que peut prescrire le sens droit & honnête , qui cherche à connoître la vérité ; & il détermina la Reine Mere à créer les Juges-Consuls. Il publioit en même-tems des Réglemens dont l'objet étoit d'augmenter & d'accroître notre

Commerce. Il retira des privilèges exclusifs qui avoient été accordés à quelques Particuliers, pour faire des Etoffes de soye (134); & il fit défendre le transport des matieres premières, non fabriquées, hors du Royaume.

VII. Ses sentimens & ses loix sur le luxe.

Mais l'Hôpital ne croyoit pas que pour protéger le Commerce, il fût nécessaire d'encourager le luxe, qu'il regardoit comme un principe certain de la ruine des Etats, & comme l'ennemi le plus dangereux qu'un Législateur eût à combattre. Persuadé qu'une Nation ne pouvoit jamais être heureuse, qu'autant que le Citoyen y seroit vertueux, il n'est rien qu'il n'eût sacrifié à l'espérance de faire renaître dans le Royaume les bonnes mœurs que le luxe en avoit bannis. „ La République se dé-
„ truit, (135) écrivoit-il au Président
„ de Thou, dans le tems que nous nous
„ livrons aux douces voluptés, dans le
„ tems que l'amour des plaisirs nous plon-
„ ge en une yvresse, qui nous est égale-

(134) Rec. des Ordonn. de Fontan.

(135) Lib. 4. Epist. 8.

,, ment funeste & déshonorante. Le lu-
,, xe est entré comme un torrent dans
,, les Palais des Grands , & dans la de-
,, meure du plus humble Citoyen. Il a
,, tout inondé : il m'annonce déjà des
,, guerres injustes & cruelles, & il jette
,, dès-à-présent les fondemens d'un dur
,, esclavage pour la triste postérité qui
,, nous doit suivre. Une fureur s'est en-
,, parée des esprits : on ne se connoît
,, plus ; on oublie qui l'on est, ce que
,, l'on se doit, à qui l'on se doit. La
,, vertu consistoit autrefois à réprimer ses
,, passions, mais nous avons aujourd'hui
,, la bassesse d'admirer celui qui se livre
,, le plus aveuglément à leurs mouve-
,, mens les plus impétueux. Nous ca-
,, ressons nos penchans, quelques crimi-
,, nels qu'ils soient ; nous leur donnons
,, des noms qui nous en imposent à nous-
,, mêmes, & nous les présentons effron-
,, tément sous les dehors de la sagesse.
,, A qui donc désormais confier des em-
,, plois publics ? En est-il un seul qui
,, n'exige de la délicatesse, de l'honneur,
,, de la modération ? Tous les cœurs sont
,, gâtés. Le lâche Citoyen craint au-
,, joud'hui la fatigue & le danger ; &
,, lorsqu'il faut venger ou défendre sa
,, patrie, il préfère, au laurier qui l'im-

„ mortaliferoit , un repos déshonorant
„ & il abandonne un Camp , pour cher-
„ cher des plaisirs. Les femmes se lais-
„ sent entraîner dans cette corruption ,
„ qui devient générale. On les voit au-
„ jourd'hui se présenter hardiment à la
„ table sans y avoir été appelées ; & el-
„ les paroissent aux yeux du public , c'est
„ pour se promener sur un char de triom-
„ phe , insolemment parées des dépouil-
„ les d'un mari vaincu. O puissance sa-
„ crée des Loix Romaines , quand le
„ Ciel , sensible à nos miseres , vous fe-
„ ra-t-il reparoître parmi nous , dans tou-
„ te votre majesté ! O Caton , que diriez-
„ vous , en voyant parmi nous des hom-
„ mes disputer de magnificence avec les
„ Rois , vous qui , gouvernant les Espa-
„ gnes au nom de cette République maî-
„ tresse de l'Univers , n'aviez que trois
„ Esclaves qui formoient toute votre sui-
„ te ? Mais aussi vous fûtes le Dieu tu-
„ telaire de ces Provinces , & les Ro-
„ mains vous respectèrent.”

Le luxe de la table & celui des ha-
bits , paroissoient être au Chancelier ceux
contre lesquels il devoit principalement
sévir , parce qu'ils embrassent tous les
états , parce qu'ils font naître en nous ce
désir de nous distinguer par des choses
frivo-

frivoles , parce qu'ils entraînent avec eux le dérèglement des femmes , l'oisiveté des hommes , & qu'ils enfantent toutes les autres especes de luxe. L'Hôpital fit défendre aux Tailleurs , sous peine corporelle , de mettre pour plus de soixante sols d'ornemens à un habit. Il ne fut permis qu'aux Princes , aux Princesses , aux Ducs , aux Duchesses , de porter des étoffes travaillées en or ou en argent. (136) Plusieurs étoffes de soie furent interdites aux Ecclesiastiques , aux simples Gentilshommes , aux Dames & aux Demoiselles. Les femmes de Marchands ne purent porter de perles , ni de diamans , ni aucune étoffe de soie. Il fut ordonné à tous les Juges ordinaires de chaque Lieu d'arrêter dans les rues & dans les chemins tous les contrevenans à la Loi , de confisquer les habits , & de tenir les coupables en prison , jusqu'à ce qu'ils eussent payés soixante livres d'amande.

Par d'autres Réglemens on fixa le nombre des convives d'un repas , & jusqu'à la dépense qui pouvoit s'y faire. Il y eut des peines sévères établies contre tous les Cuisiniers ou Traiteurs publics qui ne

(136) Ordonn. de Pol. de Fontan. p. 559. & 683.

suivroient pas rigoureusement l'Ordonnance ; & une invitation à tous les Peres de famille de s'y conformer. L'Hôpital lui-même donnoit l'exemple de cette frugalité qu'il recommandoit ; & je ne croirai pas manquer à la dignité du style de l'Histoire, en répétant ici ce que nous dit Brantôme, que tant que l'Hôpital fut en place , lui qui étoit la seconde personne de l'Etat , n'eut jamais à son dîner qu'un plat de viandes bouillies, & pour son souper un autre plat de viandes rôties. Il renouvela cette ancienne Loi des Républiques Grecques & Romaine , qui fixoient la dote qu'une femme pouvoit apporter à son mari, (137) & il ne voulut pas qu'elle pût excéder une somme de dix mille francs.

VIII. *Autres Loix dont on lui est redevable.*

En même-tems que le Chancelier s'opposoit par ces Réglemens à la dissipation nuisible des richesses du Citoyen , il en publioit d'autres pour prévenir des dispositions injustes & dangereuses qui pouvoient se faire de ces mêmes riches-

ses; (138) & c'est à lui que l'on doit les Loix si judicieuses qui ordonnent la publication des Donations, qui limitent les Substitutions, qui adjugent aux héritiers en collatéral les biens procédans de leur ligne, qui défendent de prouver par témoins le paiement d'aucune somme au dessus de cent francs (139). Il marqua des bornes par l'Edit des secondes Nôces, à la cruelle générosité des Meres qui donnoient tous leurs biens à de seconds Maris. Il voulut qu'on pût répéter les biens perdus au jeu par des Mineurs; & il prévint leur ruine, par des Réglemens qui obligerent (140) les Tuteurs à rendre des comptes plus exacts de leur administration.

L'Hôpital travailloit encore à de nouveaux Réglemens sur l'administration de la Justice, & faisoit cette Ordonnance célèbre qui fut quelque tems après publiée dans une Assemblée d'Etats convoqués dans la ville de Moulins. Elle acheva de porter la regle dans tous les Tribunaux; elle simplifia les formes judiciaires, & elle astreignit tous les Ministres de la Ju-

(138) Ordonn. de Moulins. Recueil des Ordonn. de Nér. 429. 528.

(139) Fontan. 571.

(140) Ord. d'Orléans.

stice à suivre des loix & des principes , dont , pour le bonheur public , ils ne devroient jamais s'écarter.

IX. *Il fait voyager le Roi dans le Royaume , pour en connoître toutes les parties. Son Discours au Parlement de Bordeaux.*

Mais pour tenir la main à l'exécution de tant de Loix , pour établir dans le Royaume entier un nouvel ordre de choses , l'Hôpital sentit qu'il étoit nécessaire de parcourir toutes les Provinces , de voir tout par ses yeux , de connoître tous les Gens en place , de récompenser , de punir , enfin de réchauffer dans les cœurs l'amour de la patrie. Il détermina donc le Roi à faire un voyage dans toute la France , persuadé d'ailleurs que le spectacle de la ruine de ses Etats , du ravage des campagnes , de la désolation des familles , pourroit lui inspirer pour les guerres civiles l'horreur avec laquelle tout bon Citoyen doit les regarder.

Le Roi partit de Fontainebleau , avec la Reine sa Mere & une suite assez nombreuse ; entra d'abord en Champagne , traversa le Barrois , la Bourgogne , le Dauphiné , la Provence , la Guienne. Par-tout

où passoit le Chancelier , il se faisoit instruire des desordres qu'avoit produit la Guerre dans chaque Province , de ceux auxquels on étoit exposé par l'insuffisance des Loix , ou par la négligence & la corruption des Magistrats , il établissoit des Réglemens relatifs aux besoins de chaque Pays. Il examinoit tous les Tribunaux de Justice , punissoit les prévarications , encourageoit par des recompenses & des éloges tous les Magistrats dont il reconnoissoit les lumieres & l'intégrité.

La Cour étant à Bordeaux, le Chancelier y reçut quelques informations contre la conduite (Avril 1565) de plusieurs Conseillers au Parlement de cette Ville, & il détermina le Roy à y tenir un Lit de Justice. Sa Majesté l'ouvrit en disant, qu'Elle venoit voir elle-même si ses Ordonnances étoient mieux suivies actuellement qu'elles ne l'avoient encore été : il chargea ensuite l'Hôpital d'exposer plus au long ses intentions & sa volonté.

Le Chancelier prit la parole , & dit que, sans aller rechercher dans l'antiquité des faits importans sur l'institution & l'autorité des Parlemens , il avoit à dire à la Compagnie des choses qui pourroient lui être beaucoup plus profitables.

„ Le Roi (141), poursuivit-il; Mes-
 „ sieurs, est venu en ce Pays, non pour
 „ voir le monde, comme aucuns disent,
 „ mais faire comme un bon Pere de fa-
 „ mille, pour sçavoir comme l'on vit
 „ chez soi, & s'informer avec ses ser-
 „ viteurs comme tout se porte. Il s'est
 „ enquis de son Peuple & de sa Justi-
 „ ce, & a trouvé beaucoup de fautes
 „ en ce Parlement, lequel comme étant
 „ plus dernièrement institué, car il y a
 „ cent & deux ans, vous avez moindre
 „ excuse de vous départir des anciennes
 „ Ordonnances, & toutefois vous êtes
 „ aussi débauchés que les vieux, par a-
 „ vanture pis. Il y a ici beaucoup de
 „ Gens de bien desquels les opinions ne
 „ sont suivies; elles ne se poissent point,
 „ mais se comptent. Enfin voici une
 „ Maison mal réglée. La premiere faute
 „ que je vous vois commettre, c'est de
 „ ne garder les Ordonnances, en quoi
 „ vous défobéissez au Roi. Si vous avez
 „ des Remontrances à lui faire, faites-
 „ les, & connoîtrez après sa derniere
 „ volonté. C'est votre faute aussi à
 „ vous, Présidens & Gens du Roi, qui
 „ devez requérir l'observation des Loix;

„ mais vous cuidez être plus sages que
„ le Roi, & estimez tant vos Arrêts ,
„ que les mettez par-dessus les Ordon-
„ nances, que vous interprétez comme
„ il vous plaît. J'ai cet honneur de lui
„ être Chef de sa Justice, mais je serois
„ bien marri de lui faire une interpréta-
„ tion de ses Ordonnances de moi-mê-
„ me, & sans lui communiquer.

„ On vous accuse de beaucoup de vio-
„ lences; vous menacez les gens de vos
„ Jugemens, & plusieurs sont scandali-
„ sés de la maniere dont faites vos af-
„ faires, & sur-tout vos mariages. Quand
„ on sçait quelque riche héritière, quant
„ & quant, c'est pour Monsieur le Con-
„ seiller; & l'on passe outre, malgré
„ les inhibitions. Je ne nomme person-
„ ne; mais si vous en voulez venir com-
„ muniquer avec moi, je vous ferai
„ connoître ceux dont je parle.

„ Il y en a entre vous, lesquels pen-
„ dant ces troubles se sont faits Capi-
„ taines, les autres Commissaires des
„ vivres. Ce sont gens qui ne sçavent
„ faire leur état, & feroient bien d'y
„ renoncer; & puis ils s'en vont excu-
„ sant les meurtres qui se sont faits, en
„ disant : c'étoit un méchant homme.
„ Mais il n'appartient à aucun de tuer,

„ encore qu'il fût un méchant homme ;
„ il en faut laisser faire la Justice. Pre-
„ nez exemple à votre Roi ; lui a-t-on
„ jamais ouï dire , Je ferai pendre ce-
„ lui-ci , Je ferai mourir celui-là ?

„ Messieurs, je crains qu'il y ait céans
„ de l'avarice ; car on m'a dit qu'il y
„ en avoit qui prenoient pour faire bail-
„ ler des audiences ; & quand on leur
„ reprochoit , ils répondoient : *C'est*
„ *bien pis à la Cour, & c'est là que sont*
„ *les gros larrons.* Mais il n'est pas bien
„ fait , ne là ne ici. Il n'y a pas un
„ Seigneur du Ressort qui n'ait son Chan-
„ celier en cette Cour , contre les Or-
„ donnances. Vous faites des procès de
„ Commissaires tels que vous voulez ; &
„ si au bout de l'an vous n'en êtes gue-
„ res plus riches. Vous baillez même
„ votre argent à intérêt aux Marchands ;
„ & ceux-là devroient laisser leur Robe ,
„ & se faire Marchands. D'ambition ,
„ vous en êtes tous garnis ; eh ! soyez
„ ambitieux de la grace du Roi , & non
„ d'autre ; avec cela vous êtes timides &
„ craintifs. J'ai demandé pourquoi telles
„ & telles choses ne se faisoient ; on m'a
„ répondu ; nous n'oserions. Eh ! qui
„ est-ce qui vous puisse faire force , dont
„ le Roi ne vous puisse garder. Il y a

„ aussi parmi vous des joueurs & des pa-
„ resseux , qui ne servent d'un demi-an ,
„ aucune fois d'un an , & toutefois cer-
„ tifiant avoir servi. Un Conseiller de
„ Paris ayant assuré avoir servi trois jours
„ qu'il n'avoit servi , a été cidevant sus-
„ pendu de son état..

„ Enfin , Messieurs , voici la Maison
„ du Roi & de sa Justice : gardez-la à la
„ décharge de sa conscience , & ne crai-
„ gnez rien. Car si vous ne faites votre
„ devoir , elle tombera bientôt en ruines ;
„ & je serois marri que cela advint , car
„ je suis de votre Corps. ”

X. Comment il traite le Marquis de Trans.

La Magistrature n'étoit pas le seul état sur lequel l'Hôpital porta des regards si sévères : il veilloit avec la même attention sur la conduite de tous les ordres de Citoyens. Etant en Guienne , il fut informé que le Marquis de Trans , gendre de Fizes , Secrétaire des Commandemens , avoit commis dans la Province plusieurs violences , & que la faveur dont jouissoit son Beau-pere auprès de Catherine , avoit empêché qu'on osât former des poursuites contre lui. Le Chancelier lui fit ordonner de comparoi-

tre au Conseil-Privé; & le Marquis de Trans s'y présenta, sur l'assurance qu'avoit donné la Reine Mere à Fizes, que son gendre n'auroit à essuyer que quelques reprimandes. „ Etant donc devant „ M. de l'Hôpital, nous dit Brantôme , „ ainsi qu'il lui voulut remontrer ses „ jeunesses, ses folies, ses passe-tems & „ jeux cuisans desquels il étoit coutumier „ d'user, & en lui en déduisant particulièrement aucuns, il se mit à rire: Comment vous riez, lui dit-il, au lieu de „ vous attrister, & de montrer un visage repentant de vos folies; vous pourriez bien vous donner de garde qu'avec vos risées & vos bouffonneries, „ je vous ferois trancher la tête, aussitôt que j'en aurois baillé l'ordre; & „ remerciez hardiment la Reine & M. „ de Fizes, car vous l'auriez tout à cette heure; encore ne sçais-je à quoi „ m'en tenir. Qui fut étonné? ce fut „ M. le Marquis. Assurez-vous que le „ rire lui passa bien vite, à ce que nous sçûmes après, & crois que son cas alloit très-mal sans M. de Fizes. Ne „ falloit pas trop se jouer à ce rude Magistrat, & Censeur Caton.”

XI. *La Cour étant à Bayonne, le Duc d'Albe indispose la Reine contre le Chancelier & l'âme contre les Protestans.*

La Cour arriva à Bayonne, où Elizabeth Reine d'Espagne, sœur de Charles IX. se rendit de son côté pour voir le Roi son frère. Elle lui fut amenée par le Duc d'Albe, cet homme célèbre, qui réunissoit & les talens & la férocité de Marius & de Sylla. (Juin 1565.) Il avoit ordre du Roi son Maître d'employer toutes les ressources de son esprit, (142) pour séduire celui de Catherine, pour perdre auprès d'elle les hommes qui s'étoient emparés de sa confiance, & pour la déterminer à entrer dans le dessein qu'il avoit formé d'exterminer les Protestans. Le Duc travailla à remplir les intentions de Philippe, avec l'art & la pénétration d'un homme qui avoit vieilli dans les Cours. Il s'appliqua d'abord à étudier le caractère de la Reine Mere, & bientôt son cœur lui fut connu; il la vit ce qu'elle étoit, ambitieuse, lâche, fausse, crédule & capable de commettre tous les crimes qu'elle croiroit pouvoir lui être utiles. Il jugea aisément que son penchant l'entraînoit

(142) Davila Brantôme.

vers les Catholiques , & l'éloignoit des Protestans ; que la conduite qu'elle avoit tenue depuis la mort de François II. loin d'être une suite des sentimens d'humanité qu'on croyoit lui avoir été inspirés par l'Hôpital , n'avoit son principe que dans les défiances qu'il avoit sçu lui donner des Guises , & qu'on pouvoit détruire l'ascendant qu'il avoit acquis sur elle , en le lui présentant comme un joug deshonorant , qui la rendoit également l'objet du mépris des Catholiques & des Protestans.

Le Duc d'Albe parut d'abord s'attrister auprès de Catherine sur le peu d'autorité dont il la voyoit jouir en France : il lui fit entrevoir que ce seroit une tache éternelle à sa gloire , que quelques Hérétiques répandus dans le Royaume , pussent faire la loi à une grande Reine qui gouvernoit un Etat puissant , dont presque tous les Sujets étoient Catholiques. Il lui représenta que , sous le prétexte précieux de maintenir la paix , on lui faisoit sacrifier son pouvoir à des rebelles , qui ne méritoient que le plus honteux supplice ; qu'en lui persuadant qu'on ne travailloit que pour elle , & qu'on ne s'occupoit que des moyens de lui conserver son autorité , on ne lui en laissoit faire aucun usage ; que si elle examinoit bien

la conduite de ceux à qui elle la confioit, elle verroit que leur attachement pour elle ne prévaloit pas toujours sur leur ambition.

Catherine crut voir une lumière toute nouvelle, & le Duc d'Albe, en continuant à irriter son orgueil, à réveiller sa jalousie, parvint à s'en faire avidement écouter ; & bientôt après il lui donna des conseils, auxquels elle se crut forcée de se livrer. Il lui montra le Chancelier comme un Protestant ambitieux & déguisé, qui jusqu'alors avoit eu l'habileté de colorer de quelques sentimens patriotiques, des démarches qui tendoient à le rendre seul arbitre de l'Etat, & à faire triompher son parti. Il lui persuada que jamais elle ne regneroit, tant que deux Religions ennemies l'une de l'autre, fourniroient aux Grands des prétextes de troubler l'Etat, & de se faire craindre ; qu'il falloit détruire les Protestans ; que l'exécution de ce projet ne renfermoit pas de grandes difficultés ; que lui-même espéroit réussir en Flandre dans une pareille entreprise, quoiqu'il lui fût moins facile qu'à elle d'en sortir glorieusement : que si cependant elle ne croyoit pas que ses forces seules pussent lui suffire, & qu'elle jugeât qu'il lui fût né-

cessaire d'employer des secours étrangers, le Roi d'Espagne lui ouvroit ses trésors, & lui offroit des Troupes, dont elle pourroit toujours disposer. Il parla alors de quelques opérations par lesquelles il croyoit qu'elle devoit commencer, lui fit naître l'idée de faire périr d'un seul coup tous les Chefs des Protestans, & lui montra ensuite leur parti abbatu, consterné, soumis, & bien-tôt dissipé.

Ces projets ne purent se former assez secrètement pour que rien ne transpirât. Catherine ne fut pas assez maîtresse d'elle-même, pour renfermer dans son cœur les nouveaux sentimens qu'elle éprouvoit, & elle se laissa pénétrer. On juge aisément de tout l'effet que dût produire sur l'Hôpital, ce changement subit de la Reine Mere. Peut-être espéra-t-il qu'elle pourroit avec le tems se laisser aller à d'autres impressions. Mais la plupart des Catholiques, d'intelligence avec le Duc d'Albe, s'unirent pour perdre entièrement le Chancelier dans son esprit; & ils profitèrent de tous les instans, pour aigrir & enflammer cette jalousie que le Duc d'Albe avoit sçu réveiller. Quelques fussent cependant leurs efforts, ce ne put être l'ouvrage d'un jour; & ce ne fut qu'après de longs

combats, que Catherine parvint à secouer le joug sous lequel elle fléchissoit. Les résolutions prises contre les Protestans se ressentirent & de sa foiblesse & de la vieillesse du Connétable, que la mort du Duc de Guise avoit laissé pour Chef aux Catholiques: elles s'exécuterent mollement, avec lenteur, & l'on fut un an à se préparer à la Guerre. (1566.) Le Prince de Condé & l'Amiral de Coligni, eurent tout le tems de faire des préparatifs pour leur défense.

L'Hôpital fit, pour prévenir une rupture, tout ce que les circonstances où l'on étoit pouvoient faire attendre de lui. Il employa tous les moyens qu'il avoit mis en usage, pour s'opposer à la déclaration des premiers troubles. Souvent il suspendoit les résolutions du Conseil, (144) & rejettoit Catherine dans ses incertitudes; mais ce n'étoit pas pour long-tems, & les Catholiques la faisoient toujours rentrer dans leurs vues.

XII. *Nouvelle guerre civile. Le Chancelier écrit sur la nécessité de la paix & de la tolérance.*

Les Protestans voulurent se conduire

(144) Mémoire Cast. p. 188.

comme avoit fait le Duc de Guise, & se rendre maître de la personne du Roi & de celle de la Reine Mere. Ils marcherent droit à Meaux où étoit la Cour, dans le dessein, disoient-ils, d'enlever le Cardinal de Lorraine, sur qui ils rejettoient l'infraction du dernier Edit de paix. Michel de Castelnau, revenant des Pays-Bas, fut instruit de leur projet, & en rendit compte au Conseil. Le Chancelier, qui sentit combien cet avis pouvoit irriter & animer les Catholiques, ne put s'empêcher de dire à Castelnau, qu'il ne sçavoit peut-être pas qu'il exposoit sa tête en donnant cet avis, s'il se trouvoit faux. On apprit à l'instant par des courriers que le Prince de Condé étoit en marche. Il ne se pressa pas assez, & il donna le tems aux Catholiques de faire venir à Meaux six milles Suisses, qui y arriverent avant qu'il pût exécuter son entreprise.

Le Cardinal de Lorraine voulut alors faire partir le Roi pour Paris, dont il espéroit échauffer le peuple, en lui montrant les enfans de son Frere, dont le souvenir étoit encore gravé dans tous les cœurs Catholiques Septembre 1567. L'Hôpital s'opposa à cette résolution, & représenta qu'en sortant de Meaux, le Roi
s'exposoit

s'exposoit à donner une bataille, dont le succès, quel qu'il fût, engageroit nécessairement la Guerre civile, & rendroit tout accommodement impossible. Catherine céda d'abord à ces raisons; mais un instant après, le Cardinal de Lorraine scut, dans un Comité secret, la ramener à son sentiment, & tous les ordres furent donnés pour le départ du Roi. Le Chancelier alla trouver alors la Reine Mère, la somma de tenir la parole qu'elle lui avoit donnée, lui dit qu'en y manquant, (145) elle exposoit le Roi en un danger évident, trahissoit l'Etat, & réduisoit le Royaume à soutenir une Guerre qui lui seroit fatale. Catherine fut sourde à cette voix; & le Roi partit pour Paris sous la conduite des Suisses avec qui l'armée des Protestans ne fit qu'escarmoucher, sans oser engager une affaire générale.

L'inconstance de la Reine Mère, la fit bien-tôt se repentir du parti qu'elle avoit pris: elle envoya l'Hôpital & Morvilliers faire des propositions de paix aux Protestans. Ceux-ci n'en furent point satisfaits; & l'on rompit la négociation. Les hostilités recommencerent, & avec elles un déluge de malheurs vint fondre sur la France. La Guerre se porta dans

(145) Ibid, & de Thou, l. 42.

les environs de Paris, & les deux armées se livrerent bataille dans la Plaine de Saint-Denis. Les Catholiques resterent maîtres du champ, & les deux partis néanmoins s'attribuerent la victoire. Le Connétable périt dans cette journée; & la Reine Mere fit nommer par le Roi, le Duc d'Anjou Lieutenant-Général du Royaume, & lui fit donner le Commandement de l'armée. Mais comme ce Prince étoit encore trop jeune pour inspirer quelque confiance, on établit un Conseil, chargé de diriger les opérations militaires. La division se mit dans ce Conseil: les Protestans en tirerent avantage, firent des progrès, & s'emparerent de plusieurs Villes. L'Hôpital insista de nouveau, sur la nécessité de faire la paix. Catherine la vouloit, & ne la vouloit point; entamoit une négociation, & la rompoit tout-à-coup.

Le Chancelier alors fit un Ecrit dans lequel il expose fortement l'obligation où étoient les deux partis d'entrer en accommodement. Il y établit ses sentimens de tolérance, combat les raisonnemens par lesquels on engageoit la Cour à continuer la Guerre, & explique les divers intérêts de ceux qui s'opposoit à la pacification. „ Quels sont les ennemis? dit-il: Ce

„ ne font pas gens émus & soulevés
„ par imprudence, (146) fans ordre,
„ fans discipline. Ce font gens agué-
„ ris, réfolus, que la néceffité & le dé-
„ fefpoir rendent dociles, disciplinables,
„ qui ont une grande opinion de leurs
„ Chefs, & dont les Chefs font étroi-
„ tement unis. Le camp du Roi eft di-
„ vifé en factions, en querelles, envies,
„ émulations; l'ambition y eft débor-
„ dée, l'avarice y domine, la discipline
„ corrompue, la licence démefurée, les
„ volontés défunies.

„ Mais il ne faut qu'une bataille, nous
„ dit-on, pour purger à jamais le pays.
„ Cela feroit vrai, s'ils y mouraient
„ tous; mais la perte de trois, quatre,
„ cinq & fix mille hommes, les affoibli-
„ ra; ce n'est pas les effacer. Leur fu-
„ reur n'en fera que plus enflammée, la
„ discipline plus exacte, toutes chofes
„ mieux confidérées de leur côté, moins
„ obfervées de la part du Vainqueur. Ils
„ ont des Villes pour fe retirer, rafraî-
„ chir, raffembler; bref, ce fera à re-
„ commencer. Et fi cet embrasement eft
„ fi ardent, & tant univerfel par tout

(146) Recueil de Mémoires & Harangues ch.
P. Chev.

„ le Royaume, sa longueur fera l'entiere
„ ruine, subversion & anéantissement
„ d'icelui. Combien aujourd'hui n'est-il
„ pas déjà appauvri par le dégât extrê-
„ me, les pernicioeux remuemens, démo-
„ litions, les ruines & pillages qui ont
„ été déjà commis, & qui ne sont que
„ coups d'essai, si, sans espoir de paix,
„ les cœurs s'embrasent du tout en fu-
„ reur; car ceci n'est que le premier
„ acte de la tragédie.

„ Posons qu'ils soient malheureux dans
„ la Guerre; il ne faut douter, je crois,
„ qu'ils ne tentent alors tous les moyens
„ bons & sinistres, pour se garantir; &
„ Dieu sçait, s'il est mal-aisé, vu le
„ bigarrement & le mélange qui est en-
„ tre nous, & les fantastiques persua-
„ sions dont les hommes se laissent eny-
„ vrer & transporter, d'exploiter un
„ mauvais dessein. Voyons aussi qu'au
„ rebours ils gagnent la bataille; je ne
„ sçais à quoi l'insolence d'une victoire
„ pousseroit ceux qui, même en leur mi-
„ sere, sont élevés, & remplis de cou-
„ rage. Et combien de gens qui sui-
„ vent les étendarts du Roi, lui tourne-
„ roient le dos, si mal bastoit? Je puis
„ hardiment assurer, que la perte d'une
„ bataille seroit la perte de l'Etat; &

„ souvent les plus grandes armées ont
„ été déconfites par les plus petites
„ troupes.

„ Le Roi pardonnera-t-il donc à des
„ rebelles? Mais quel est leur premier
„ crime? De penser autrement que nous.
„ Mais ils croient bien penser ; & ja-
„ mais la Justice humaine n'a puni ceux
„ qui pechent innocemment. Mais ils
„ sont des rebelles! En examinant les
„ choses de près, je ne sçais s'il y a hom-
„ me si parfait qui se voyant réduit au
„ point où ils ont été, & voyant quelque
„ moyen de se préserver, ne l'embrassât
„ vivement. C'est ce qui leur a mis les
„ armes en main; car les menées qu'on
„ bâtiſſoit contre eux, étoient si peu se-
„ crètement conduites, la défaveur tant
„ évidente, le dédain si apparent, les
„ menaces de la rupture de l'Edit de
„ pacification & de la publication du
„ Concile tant ouvertes, & l'injustice
„ tant manifeste, qu'ils eussent été par
„ trop lourds & stupides, s'ils n'en eus-
„ sent à bon eſcien été touchés, &
„ eussent bien mérité le tourment qu'on
„ leur apprêtoit, s'ils n'eussent évité
„ la fête. Et y a-t-il Loi au monde
„ plus urgente, que celle que la nature
„ apprend à un chacun, à sçavoir, que

„ la tuition de la vie & de la liberté
„ contre l'oppression, est non-seulement
„ licite, mais aussi juste, équitable &
„ sainte. Cette Loi n'est point enseig-
„ née aux hommes, mais divinement
„ engravée en l'esprit de toute créatu-
„ re. Je ne veux pourtant les excuser
„ du tout; mais il n'y a homme de bon
„ sens qui ne les juge plutôt dignes de
„ pitié que de peine.

„ Le Roi enfin, objecte-t-on, sera
„ donc forcé de capituler avec ses Su-
„ jets. Certainement si le Roi quittoit
„ quelque chose de son droit ou auto-
„ rité, je n'aurois que répondre, com-
„ bien qu'il faille quitter de son droit,
„ si le salut de la République le re-
„ quiert; car même ce n'est plus droit,
„ s'il empêche le bien public, & nuit
„ à l'Etat. Mais est-ce capituler, que
„ de promettre pour toute convention,
„ que le Roi demeurera leur Prince, &
„ qu'ils demeureront ses Sujets; qu'il
„ pourra leur prescrire une forme de vi-
„ vre, leur imposer des peines, des sup-
„ plices, s'ils outrepassent sa volonté,
„ les défarmer, lever tribut sur eux?
„ Si le Roi nous ôtoit la liberté, nous
„ serions ses esclaves; il seroit un op-
„ presseur, & non un Prince légitime.

„ Le Prince qui abhorre la paix , qui
„ tend à l'effusion du sang , même de
„ ses Sujets & membres , le nom & l'ef-
„ fet de Prince cessent pour un autre
„ tant abominable , que je ne le puis
„ exprimer moins aigrement & d'un nom
„ plus léger , que d'ennemi du genre
„ humain , & de la Nation. L'affection
„ du Prince a été de tout tems compa-
„ rée à la paternelle ; & le pere cruel
„ envers ses enfans , est un monstre de
„ nature , & exécration , s'efforçant de
„ dépiter le vrai & commun pere des
„ hommes & de la nature. Arriere donc
„ ces pestes qui , d'un cœur hostile &
„ sanguinaire , tâchent de corrompre la
„ naïve & naturelle bonté du Roi & de
„ sa Mere : tels gens sont de mauvais
„ augure à cette Couronne. Que le Roi
„ donne à la République son offense , &
„ elle reconnoîtra avec usure son bien-
„ fait.

„ Je sçais que ceci sera trouvé âpre ,
„ & que je pourrois parler plus douce-
„ ment : mais la nécessité arrache mal-
„ gré moi ces paroles de mon cœur , &
„ me fait préférer la rude vérité à la
„ douce flatterie. ”

XIII. *La paix se fait & est bientôt rompue : Bulle du Pape pour la Guerre, &c.*

Cet Ecrit, que les Catholiques les plus zélés ne manquèrent pas de traiter d'acte féditieux, fait pour appuyer la révolte, produisit cependant plus d'effet qu'il n'est permis d'en attendre de ces sortes d'ouvrages. Le génie de l'Hôpital parut l'emporter encore sur celui de Catherine. Elle fit des propositions de paix, & offrit aux Protestans de leur assurer la jouissance des privilèges dont ils devoient être en possession par l'Edit de Janvier. Le Prince de Condé, de qui les troupes commençoient à se débänder, qui manquoit d'argent pour entretenir les Etrangers qu'il avoit à sa solde, crut devoir accepter les conditions qui lui étoient offertes, & la paix fut publiée le 27 de Mars 1568.

Mais ce fut moins une paix qu'une suspension d'armes : on ne prit aucunes mesures pour faire observer les Edits. Le Cardinal de Lorraine & tout les Chefs Catholiques excitèrent leur parti à persécuter les Protestans : les Prêtres & les Moines prêchoient toujours la Guerre. Le Cardinal & sa faction obsédoient sans

cesse la Reine Mere , & lui représentoient que des Chefs aussi ambitieux que ceux des Protestans , n'auroient point accepté la paix, s'ils ne s'y étoient vus forcés par le mauvais état de leurs affaires. Le Pape Pie V. crut devoir les seconder, en adressant au Roi une Bulle qui permettoit d'aliéner pour cent mille écus de biens-fonds Ecclésiastiques , à condition que cette somme seroit employée à l'extirpation de l'Hérésie , & à la destruction des Religioneux. On agita au Conseil, si l'on devoit accepter cette Bulle: Catherine paroissoit le désirer. L'Hôpital en fut indigné: il s'abandonna à toute la violence du sentiment qu'il éprouvoit (147); il adressa la parole à Catherine (148), & lui parlant avec cette éloquence de passion qui étonne & subjugue les esprits , il entraîna dans son parti la pluralité des voix , & fit prendre la résolution de renvoyer au Pape cette Bulle sanguinaire. Mais le Cardinal de Lorraine fit encore changer la Reine Mere , & la détermina à employer les secours que lui offroit le Pa-

(147) De Thou, l. 44.

(148) Disc. merveille. de la vie de Cath. de Méd.

pe , à l'usage auquel il vouloit les destiner.

On rappella ce qu'avoit souvent dit le Duc d'Albe , qu'il *falloit commencer par attraper les plus gros poissons* ; & l'on expédia des ordres en conséquence , pour faire enlever le Prince de Condé & l'Amiral de Coligni (149), qui étoient dans leurs Terres. Mais ils furent avertis du complot , & s'échapperent avant qu'on pût les arrêter : on accusa l'Hôpital de leur avoir fait donner avis de ce qui se tramoit contre eux.

Le Prince de Condé écrivit au Roi , pour se plaindre du dessein qui avoit été formé contre lui , des infractions continues qui se faisoient à l'Edit de la paix ; & il lui traça un tableau triste & effrayant de la ruine & de la désolation de ses Etats. Le jeune Prince en fut touché , conjura la Reine sa Mere de s'employer toute entiere à un rétablissement de la tranquillité publique ; & prenant ensuite un ton de Maître , il lui parla de maniere à inquiéter l'ambition de Catherine , & celle des Chefs Catholiques.

L'Hôpital leur parut avoir pu seul met-

tre le Roi dans les dispositions qu'il venoit de montrer; & dès ce moment on vit se déclarer une guerre particuliere entre lui & le Cardinal de Lorraine, mais si vive, qu'on jugea bien que l'un des deux succomberoit bientôt sous les efforts de l'autre.

XIV. *On s'indispose contre le Chancelier :
il est obligé de quitter la Cour.*

Catherine de son côté craignit de voir au Chancelier toute la confiance du Roi; jugeant qu'elle feroit gênée tant qu'elle verroit à la Cour un homme assez accrédité pour se faire un parti qu'il rendoit puissant à force de raison, elle employa toute son adresse & le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son Fils, pour lui inspirer des sentimens qui fussent défavantageux à l'Hôpital. Elle chercha d'abord, avec les Catholiques zélés, à le rendre suspect d'hérésie. On insinua au Roi, que s'il avoit réussi pendant quelques années à persuader que l'amour de la patrie avoit été le premier mobile de ses actions, on commençoit à mieux connoître les principes sur lesquels il s'étoit conduit; que l'élévation du Parti Protestant (150),

& l'abaissement du parti Catholique, étoient ses deux principaux objets ; & que sa Femme, sa Fille, son Gendre, étant de la Religion Calviniste, on ne pouvoit gueres douter que lui-même n'y fût secrètement attaché.

Charles IX. regardoit le Chancelier avec le respect que la vertu sçait toujours s'attirer de tous les hommes qui peuvent encore conserver quelque reste de pudeur & d'honnêteté ; & il paroissoit se laisser aller avec peine aux impressions qu'on vouloit lui donner. Mais il ne put long-tems renouffler les idées que lui présentoient sans cesse Catherine & les Catholiques zélés : il cessa de recevoir l'Hôpital avec le visage ouvert qu'il lui avoit montré jusqu'alors.

Le Chancelier avoit l'ame trop grande pour supporter les froideurs d'un Maître, sans pouvoir être utile à sa Nation. Depuis qu'il avoit perdu la faveur de Catherine, le désir d'inspirer au Roi des sentimens qui eussent pu contribuer à sa gloire & au bonheur de ses Sujets, l'avoit seul déterminé à rester à la Cour. Forcé de renoncer à cette flatteuse espérance, il ne balança pas un moment sur le parti qu'il avoit à prendre. Il alla trouver le Roi & la Reine Mere, & leur dit :

„ qu'il voyoit avec douleur (151) que
„ Leurs Majestés déséroient à des con-
„ seils pernicioeux ; qu'au moins il osoit
„ les prier , après qu'ils auroient soule &
„ rassasié leur cœur & leur soif du sang
„ de leurs Sujets , d'embrasser la premie-
„ re occasion de paix qui s'offriroit , de-
„ vant que les choses fussent réduites à
„ une extrême & dernière ruine.”

XV. *Grandeur de sentimens , qu'il montre
dans sa retraite.*

C'est en donnant à ses Successeurs cette grande leçon de courage & de fermeté , que ce Magistrat abandonna une Cour qui n'avoit jamais été digne de lui : il se retira à Vignai sa maison de campagne , près d'Estampes , où la Reine Mere lui envoya redemander les Sceaux. Elle les remit à Morvilliers , qui les reçut avec ce mouvement de crainte & de respect que devoit lui inspiéter l'idée de l'homme qu'il avoit à remplacer.

L'Hôpital sorti de ce gouffre dans lequel il s'étoit tant agité , se retrouva au milieu de sa famille , de ses enfans , de ses amis , dans sa Campagne de Vignai. Sa

retraite le couvrit de gloire , & l'annoblit à ses yeux mêmes. Il en prit dès ce moment un caractère de Héroïsme, qu'on voit briller dans ses Ouvrages , & qui leur donne ce ton de grandeur & d'élévation qui entraîne de Lecteur. „ Non, „ écrivoit-il au Président de Thou, (152) „ je ne suis point vaincu , je triomphe „ encore ici de mes ennemis & de ceux „ de la République. J'ai rempli ma carrière , & supporté les travaux que la „ vertu m'a imposé. J'ai exposé ma „ vie ; j'ai étouffé les sentimens naturels „ de mon cœur. J'ai fait tout ce qu'a „ voulu de moi l'amour de ma patrie, „ tant que j'ai pu me flatter de la pouvoir sauver de l'abîme dans lequel je „ la voyois tomber. Mais depuis que „ j'ai vu toute bonne-foi, toute pudeur, „ toute honnêteté bannies des lieux que „ j'habitois ; depuis que j'ai vu l'intérêt „ personnel être la seule règle de nos „ tyrans ; depuis que j'ai vu le Roi lui-même subjugué par les hommes cruels, „ j'ai cru devoir abandonner une Cour „ perfide , & sauver du naufrage le peu „ qui me restoit.”

L'Hôpital parut ne s'être pas trompé,

en regardant sa retraite comme un port qui lui étoit toujours préparé contre la tempête, & dans lequel il se croyoit assuré de trouver quelque repos. Il s'accoutuma sans peine à son nouveau genre de vie, & il n'eut point de ces regrets qu'éprouvent ordinairement les hommes qui, après avoir atteint le faîte des grandeurs, se voient forcés de rentrer dans une condition privée dont ils ne sont plus capables de goûter les douceurs, & dans laquelle ils n'envisagent qu'avec désespoir la perte des faux biens dont la possession n'avoit pu les désabuser.

L'Hôpital trouva même dans sa nouvelle situation, un bonheur qu'il n'avoit pas encore connu. „ J'ignoreis, nous dit-il avec un ton de vérité qui ne permet pas de soupçonner que ce fût pour faire parade aux yeux de la postérité d'une constance qu'il n'auroit pas eu; „ j'ignoreis, (153) qu'il y eût autant de „ charmes dans la vie & dans les occupations champêtres. J'ai vu blanchir „ mes cheveux avant que de connoître „ l'état dans lequel je pouvois rencontrer „ le bonheur. En vain la nature m'avoit „ fait aimer le repos & l'oïveté, ja-

„ mais , je crois , je n'eusse pu me livrer
„ à ce penchant si doux , si le Ciel lui-
„ même ne m'eût regardé d'un œil de pi-
„ tié , & ne m'eût débarrassé des fers que
„ peut-être sans lui je n'aurois pu briser.
„ Que si quelqu'un imagine que je me
„ croyois heureux dans ce tems où la
„ fortune sembloit s'être fixée près de
„ moi , où les honneurs m'environnoient ,
„ où je dispoisois de la faveur des Rois ,
„ & qu'à présent je me crois malheureux
„ d'avoir perdu tous ces brillans avanta-
„ ges ; ah ! que cet homme ignore bien
„ le fond de mon cœur , & juge mal des
„ sentimens qu'il éprouve : que s'il les
„ connoissoit mieux , il s'étonneroit a-
„ lors que j'aie pu me résoudre à vivre
„ aussi long-tems dans un pays si barbare ,
„ avec des hommes si méprisables , des
„ cœurs si lâches , avec la lie de l'hu-
„ manité. ”

La philosophie vint donc sans effort
prendre auprès de l'Hôpital , la place qu'y
tenoit auparavant la Politique. L'étude
remplit une partie des momens de son
loisir , & , pour me servir de l'expression
d'un Ancien , les Lettres , qui avoient
nourri ses jeunes années , furent encore
la consolation de sa vieillesse. Il parta-
gea son tems entre différentes lectures ;

&

& différens objets de méditation (154). Les amusemens de la campagne, la conversation avec ses enfans & ses amis, succédoient à ses occupations sérieuses. Car il n'étoit point ennemi des plaisirs innocens ; & Prantôme , qui le voyoit souvent , nous dit qu'il portoit dans la société cette gaieté douce des ames sensibles , de la facilité , & des agrémens , qu'on n'auroit point attendu d'un homme naturellement sévère.

„ Je vis ici , écrit encore l'Hôpital à son ancienne bienfaitrice la Duchesse de Savoye (155), „ je vis ici , comme „ faisoit le vieux Laerte en cultivant „ son champ , sans avoir encore un seul „ instant regretté les biens que j'ai perdus. Je vous dirai plus : cette retraite qui satisfait mon cœur , flatte également ma vanité. J'aime à me représenter à la suite de ces fameux Exilés d'Athenes ou de Rome , que leur vertu avoit rendus redoutables à leurs Concitoyens. Non cependant „ que j'ose me comparer à ces grands Hommes ; mais je me dis : nos fortunes sont pareilles. Je vis au milieu

(154) Epist. Lib. 7.

(155) Ep. 5. Lib. 7.

„ d'une famille nombreuse , que j'aime ;
 „ j'ai des Livres , je lis , j'écris , je mé-
 „ dite ; je prends plaisir aux jeux de mes
 „ petits enfans ; les occupations les plus
 „ frivoles m'intéressent. Enfin tous mes
 „ momens sont remplis , & rien ne man-
 „ queroit à mon bonheur , sans ce voi-
 „ sinage affreux , qui vient quelquefois
 „ porter le trouble & la désolation dans
 „ mon cœur. ”

XVI. *Son amour pour la Poésie : jugemens
 différens sur ses Ouvrages.*

L'Hôpital avoit conservé du goût pour la Poésie , & il s'amusoit encore à composer des vers Latin. (156) Ses ennemis lui en faisoient un crime , & lui reprochoient cette occupation , comme un jeu trop frivole pour un homme qui avoit rempli les premières Charges de l'Etat. Il en rioit avec ses amis.

Beaucoup de gens de Lettres l'invitoient cependant à se livrer encore d'avantage au plaisir qu'il trouvoit dans cet amusement , & ne pensoient pas que le Public dût regarder avec indifférence le fruit des momens qu'il consacroit à ce

travail. Il a même eu des admirateurs, qui l'ont élevé au dessus de tous les Poëtes qui ont écrit dans le même genre que lui. Il a égalé Horace, dit Sainte-Marthe, par la grandeur des idées, & l'a surpassé par l'harmonie & par la chaleur de sa diction. Le Laboureur dit, que la conduite qu'avoit tenue l'Hôpital dans le Gouvernement, contribueroit moins à sa gloire, que les Ecrits qu'il avoit composés. Plusieurs de ses Ouvrages furent traduits en François, par les hommes les plus célèbres de son tems. Henri Estienne publia, dans un Recueil de quelques Ouvrages des Anciens, une Satyre de l'Hôpital sur les Procès, qu'il croyoit avoir été écrite par un Poëte nommé Galéon: Gaspard Barthius l'inséra aussi dans un Ouvrage de Critique, & l'attribua à quelque Auteur de l'Antiquité; enfin Boxhornius venoit de faire imprimer des Commentaires sur cette Satyre, pour expliquer les mots anciens qu'on y trouvoit & dont on ne se servoit plus, lorsque l'on découvrit qu'elle étoit de l'Hôpital.

Malgré le succès dont ont joui la plupart de ses Ouvrages, Joseph Scaliger, qui ne se conformoit pas toujours à l'opinion publique, & qui croyoit avoir

un privilege exclusif d'assigner à tous les Auteurs le degré d'estime qu'ils pouvoient mériter, décide que l'Hôpital étoit petit Poëte, & que ses Oeuvres ne se ressembrent pas du style d'Horace.

Les éloges des premiers sont outrés, & cette critique est encore plus injuste. L'Hôpital connoissoit sûrement moins qu'Horace, la mécanique de l'art : il n'a point ce style précis & serré, cette correction de mots & d'idées, ce fini que nous admirons dans les Ouvrages du Poëte Romain. Le Chancelier manque quelquefois de cette sorte de goût qui tient à la connoissance & à l'usage du monde & des plaisirs. Il est souvent diffus ; ses tableaux, quoique grands, ne sont pas toujours bien ordonnés ; enfin il est moins Poëte qu'Horace. Cependant il est Poëte ; son style est facile, mâle & plein de vie, sur-tout dans ses dernières compositions, lorsque l'atrocité des crimes qui furent commis sous ses yeux, eurent ajouté à son caractère un nouveau degré de force & de chaleur.

Quant au fond des idées qui dominant dans les Ouvrages de l'un & de l'autre Poëte, il est assez différent. Horace est un Philosophe qui cherche à dévoiler les erreurs de l'humanité : il nous fait con-

notre notre folie , nos sottises , notre imbécillité ; il dépouille les biens imaginaires du faux éclat , dont nous nous plaifons à les revêtir ; il détruit les préjugés , & nous fait voir la raifon ; il nous apprend qu'elle feule peut rendre le Sage heureux , parce qu'elle feule peut lui faire un bonheur indépendant des caprices des hommes & de ceux de la fortune. L'Hôpital eft un homme d'Etat qui n'envisage jamais un individu pris à part ; il voit toujours la fociété : le bonheur d'un feul n'a point droit à le toucher ; il veut le bonheur de tous. La vertu qui ne fert qu'à celui qui la pratique , n'eft point digne de fon eftime. Le préjugé qui peut être utile , lui paroît toujours refpectable. Celui-là feul eft heureux à fes yeux , dont le bonheur eft fondé fur celui de fes femblables. Horace parle toujours à un Philofophe de fa Seûte , l'Hôpital toujours à un Citoyen ; l'un n'eft que Sage , l'autre eft vertueux ; le premier infpire la raifon , & le dernier infpire les paffions raisonnables. Horace enfin a paru à propos dans fon tems , & l'Hôpital eut dû paroître dans les premiers fiècles de la République.*

* Il nous refte de l'Hôpital , (outre fes Poéfies Latines) un petit Volume , dans lequel il a raffem-

XVII. *Le Roi continue de lui donner des marques de son souvenir, & empêche qu'il ne soit massacré à la journée de S. Barthelemi.*

Il goûtoit depuis près de quatre ans le repos que lui procuroit la solitude, toujours également content de son sort, sans même se plaindre de la médiocrité de sa fortune, qui étoit telle que, sans le secours du Roi, qui ne pouvoit se défendre de le respecter, (157) il n'eût pas eu de quoi subsister avec sa famille, quoiqu'il eût toujours eu les Sceaux pendant tout le tems qu'il fut en place.

blé plusieurs articles de Traités de paix, de Mariages, de Reconnoissances en foi & hommage, relatifs à la Couronne. Ce ne sont proprement que des Notes faites par un homme qui étudioit l'Histoire de France.

Boiffard prétend qu'il avoit fait l'Histoire de son tems. Et il se fonde pour avancer ce fait, sur l'Epître dédicatoire qui est à la tête des Epîtres du Chancelier, adressée à Henri III. par Hurault de l'Hôpital, petit-fils du Chancelier; mais il ne l'a sûrement pas lue, car il n'y est parlé d'aucune Histoire que l'Hôpital ait faite, ni qu'il ait voulu faire: & cependant Boiffard s'en explique comme si cette Epître en donnoit des notions très-particulières.

(157) Epist.

La Guerre civile avoit encore été déclarée , & de nouveaux crimes , de nouvelles horreurs avoient encore désolé nos Provinces. Mais les Protestans toujours battus , toujours humiliés , paroissoient chaque jour renaître de leurs cendres , & sembloient n'éprouver des malheurs que pour triompher des revers mêmes de la fortune. On jugea qu'il seroit impossible de les détruire à force ouverte ; & ce fut alors que l'ambition & le fanatisme conspirèrent ensemble , pour commettre l'action la plus atroce dont notre Histoire ait conservé le souvenir. La paix fut de nouveau jurée entre les deux partis ; on s'engagea à ne la plus troubler , par les sermens les plus redoutables. Les Chefs des Protestans furent ensuite attirés à la Cour , & s'y virent comblés d'honneurs , accablés de caresses ; mais bientôt la main qui les flattoit , s'arma d'un poignard , & leur porta le coup mortel. La trahison & le meurtre parcoururent en un même jour toutes nos Provinces (24 Août 1572.) & remplirent de sang nos Villes & nos campagnes.

Les amis de l'Hôpital craignirent qu'il ne fût enveloppé dans cette horrible exécution ; & l'avertirent de prendre garde

à lui. (153) *Rien, rien*, répondit-il, *ce sera ce qu'il plaira à Dieu, quand mon heure sera venue.* Le lendemain, on vint lui dire qu'on voyoit une troupe de Cavaliers armés qui s'avançoient vers sa Maison; & on lui demanda s'il ne vouloit pas qu'on leur en fermât les portes, & qu'on tirât sur eux en cas qu'ils voulussent les forcer: *Non*, répartit-il; *mais si la petite n'est bastante, pour les faire entrer, que l'on ouvre la grande.* C'étoit en effet des furieux qui, sans ordre de la Cour, venoient pour le tuer; mais avant que d'exécuter leur dessein, ils furent atteints par d'autres Cavaliers envoyés par le Roi même, qui apprirent que ceux qui avoient eu la direction du Massacre, n'avoient point compris l'Hôpital dans le nombre des Proscrits, & qu'ils lui pardonnoient les oppositions qu'il avoit toujours formées à l'exécution de leurs projets. *J'ignoreis*, répondit-il froidement & sans changer de visage, *que j'eussè jamais mérité ni la mort ni le pardon.*

Dans le moment même où il paroisoit si tranquille sur son propre sort, il trembloit pour sa fille. Calviniste & fil-

le de l'Hôpital; c'étoit un double titre pour armer contre ses jours le zèle des fanatiques. Aussi n'eut-elle point échappé à leur poursuite, sans les soins d'Anne d'Est, Duchesse de Nemours, veuve du Duc de Guise, qui la fit cacher dans son Palais, & l'envoya secrètement à son Pere. Cette Princesse avoit connu l'Hôpital en Italie, & avoit conçu pour lui des sentimens d'estime & d'amitié qui ne se démentirent jamais. (159). Loin d'exciter le Duc de Guise à l'exécution des projets qu'il avoit formés, elle avoit toujours fait tous ses efforts pour l'y faire renoncer, & avoit essayé plusieurs fois de réunir l'Hôpital avec les Princes Lorrains. Il n'osoit plus espérer de revoir sa Fille; mais au milieu des pleurs qu'il répandit dans ces jours terribles sur sa triste patrie, il versa encore quelques larmes de joie, en revoyant cette Fille qu'il aimoit tendrement.

XVIII. *Sa mort: son caractère: sa justification contre les accusations de ses ennemis.*

On juge aisément de l'effet que pro-

(159) Le Lab. T. I. p. 494.

duisirent sur lui ces dernières révolutions. Il ne leur survécut pas long-tems : bientôt il sentit la mort s'approcher, & elle ne lui parut que comme une seconde retraite qui devoit lui être plus avantageuse que la première. Il eut seulement quelque inquiétude de ce que deviendroient après lui ses Petits-enfans, à qui il laissoit une fortune très-médiocre. Mais le Roi & la Reine Mere le firent assurer, qu'ils se chargeoient du soin de leur faire un sort heureux. Enfin il mourut le 15 Mars 1573. pleuré de tous les bons Citoyens, respecté & admiré de tous ses ennemis. *

La vie de cet illustre Personnage m'a toujours paru devoir être une grande leçon de vertu. Il eut la plupart des qualités qu'il seroit à désirer, pour le bonheur des Peuples, que possédassent tous

* Il fut enterré dans la Paroisse de Champmoteux, de qui dépend la Terre de Vignai. On y voit une Inscription fort simple au sujet du Chancelier de l'Hôpital, & où sont nommés les neuf enfans de sa Fille Marguerite. Elle est rapportée dans les Mém. de l'Acad. des Inscri. & B. Lett. Tom. XVIII. p. 373 de l'Histoire, aussi bien qu'une autre Inscription qui se voit dans le Château de Vignai. Plusieurs Auteurs ont observé, que le Chancelier de l'Hôpital ressembloit aux portraits que l'Antiquité nous a conservés d'Aristote.

ceux qui approchent des Rois, ou qui sont destinés au gouvernement des affaires publiques. Ses vertus surpassèrent encore ses talens ; peu d'hommes ont donné plus d'exemples de désintéressement, de magnanimité, de constance. Il avoit pris pour sa Dévise, un Atlas soutenant le Monde sur ses épaules, avec cette Légende : *Impaciū ferient ruinæ.*

Ses ennemis & les envieux qu'il s'est attiré, ont cherché à obscurcir sa gloire, & ont fait tous leurs efforts pour le rendre odieux. Dans leurs plus violens délires, ils l'ont accusé d'Athéisme : cette exécrable calomnie l'a déshonoré, sans pouvoir nuire à l'Hôpital. Ils ont ensuite voulu persuader qu'il étoit Protestant dans le cœur ; & les Protestans eux-mêmes, pour se faire un appui de son autorité, ont fait ce qu'ils ont pu pour favoriser cette opinion. Theodore de Beze l'avoit fait poindre ayant une lumière derrière lui, pour marquer qu'il l'avoit connue, sans en avoir voulu profiter.

Enfin les Catholiques zélés prétendoient que sa femme & sa fille attachées à la Religion Calviniste, ne permettoient pas de croire qu'il fût dans d'autres sentimens que les leurs. *Dieu nous garde de*

la Messe de M. le Chancelier, disoit-on à la Cour. Mais la femme & la fille de l'Hôpital avoient embrassé la Religion Protestante long-tems avant que le Concile de Trente eût fixé la croyance qu'il falloit suivre, & que les Protestans fussent irrévocablement déclarés Hérétiques.

Je demande encore quel intérêt put empêcher l'Hôpital de se montrer tel qu'il pouvoit être, avant qu'il fût Chancelier. Son ambition, dira-t-on, ne lui permit pas. C'est au Lecteur à juger, sur la connoissance qu'il a de son caractère, s'il a pu être capable d'une pareille fausseté. Y a-t-il apparence qu'un homme qui dans les tems les plus orageux a toujours eu le courage d'aller par la ligne la plus droite vers l'honnête, ait jamais eu la foiblesse d'observer des pratiques de Religion qu'il auroit cru être des actes d'idolâtrie? Il eût désiré sans doute qu'on fit une grande réforme dans la discipline Ecclésiastique; & nombre de Catholiques, même des plus habiles, convenoient qu'elle étoit nécessaire. Mais jamais il ne parut vouloir faire accorder aux Protestans, rien qui pût blesser le Dogme. Il étoit enfin intimement convaincu de la vérité des principes de tolérance

civile, que nous lui avons vu établir; & il pensoit que l'autorité des Souverains ne devoit jamais franchir les bornes dans lesquelles il étoit censé que la Nation avoit voulu la renfermer; qu'il n'étoit pas possible qu'on leur eût accordé le droit de gêner les cœurs, & de soumettre les esprits à leurs opinions; & que le Citoyen qui obéissoit aux Loix, qui remplissoit tous ses devoirs envers ses supérieurs & ses égaux, envers sa patrie, ne devoit plus rien au Gouvernement, & n'avoit à rendre compte qu'à Dieu seul des mouvemens secrets & des pensées qui naissoient en son ame.

J'aurois pu grossir ce Volume de plusieurs faits particuliers, que l'on pourroit me reprocher d'avoir négligé d'y placer. Mais j'ai toujours pensé que l'Histoire devoit être une école de Morale & de Politique; que tous les faits dont il ne pouvoit résulter aucune vérité, ressembloient à ces plantes gourmandes qu'on doit arracher d'un terrain précieux, dans lequel on ne doit laisser germer que des grains utiles.

F I N.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

A.

- A**GRICOLA (Rodolphe) travaille à ranimer l'étude des Belles Lettres, 11
- Albe** (le Duc d') son caractère, 187. Il séduit à Bayonne la Reine-Mère, Catherine de Médicis, l'excite à exterminer les Protestans, &c. 187, 188, 190 & 202
- Amyot**: comment il est connu du Roi Henri II. & devient Précepteur de ses enfans, 33 & 34
- Angoulême** (la Duchesse d') Mère du Roi François I. irrite le Connétable de Bourbon, 9
- Anjou** (le Duc d') depuis Roi sous le nom de Henri III. est nommé jeune, Lieutenant-Général du Royaume, 191. Etant Roi, le petit fils du Chancelier de l'Hôpital lui dédie les Poésies de son Grand-père, 214
- Antoine de Bourbon**, Roi de Navarre, (& père de Henri IV.) l'un des chefs du parti Protestant, &c. 49, 50 77 & *suiv.* On lui donne des gardes, & les Guises le veulent faire assassiner, 79. Par les soins du Chancelier de l'Hôpital, il fait son Traité avec la Reine-Mère, 14. Il travaille cependant ensuite à se faire élire Régent par les États d'Orléans, 89. Il est fait Lieutenant-Général du Royaume, 90. Comment on le gagne pour l'engager à se déclarer Catholique, 126. Il a l'imprudence d'appuyer le Duc de Guise, 145. Il est blessé devant Rouen, & meurt peu après, 148
- Arioste** (l') l'un des premiers Ecrivains de l'Italie 11

Armagnac (le Cardinal d') ami du Chancelier de l'Hôpital, 20

Assemblée des Grands à Fontainebleau, 67. des États à Orléans, 85 & 86 Des Grands au Parlement de Paris, 104 & *suiv.* Des États à Saint-Germain, 216. Autre assemblée des Grands & des Magistrats, au même lieu, pour fixer le sort des Protestans, 130 & *suiv.*

B.

BAIF (Lazare de) Conseiller au Parlement de Paris, à qui succéda l'Hôpital; son érudition, 16 & *suiv.*

Bartbius (Gaspard) attribua une pièce de Poésie de l'Hôpital à un Auteur de l'Antiquité, 211

Bayonne: Entrevue qui s'y fait entre le Roi Charles IX. & sa sœur Reine d'Espagne, 187. Le Duc d'Albe y gagne la Reine-Mère, l'indispose contre l'Hôpital, & l'anime contre les Protestans, 187 & *suiv.*

Bellai (le Cardinal du) ami de l'Hôpital, 20

Beze (Théodore de) Ministre Protestant: sa conduite au Colloque de Poissy, 121 & *suiv.* a voulu faire croire que l'Hôpital pensoit intérieurement comme les Protestans, 219

Bocace, perfectionne la langue Italienne, 11

Bologne, en Italie: le Pape Paul III. y transfere le Concile de Trente, l'Hôpital y est envoyé comme Ambassadeur, 27 & *suiv.*

Bordeaux: Charles IX. y étant venu, y tient un Lit de Justice: Discours de Chancelier de l'Hôpital, &c. 181 & *suiv.*

Bossuet (J. Benigne) Evêque de Meaux, ses Remarques sur la difficulté des projets de réunion des Protestans avec l'Eglise Romaine, 107 & *suiv.*

Bourbon (le Connétable de) fait la fortune de Jean de l'Hôpital, pere du Chancelier, 7 & 8 causes de sa révolte; il se retire en Italie, 9 sa mort, 12.

- Bourbon*: Voyez *Antoine de Bourbon* Roi de Navarre,
Bouilliers (Louis) Théologien choisi par les Catholiques au Colloque de Poissy, 123
Boxhornius, croit qu'une Piece de Poésie de l'Hôpital est de quelque Auteur ancien, 211
Budée, ranime l'étude des Belles Lettres, 11 & 12
 C.

CALAIS: les Anglois veulent qu'on leur rende cette ville, 153
Calvinistes: Voyez Protestans.
Capo del Ferro (le Cardinal) vient négocier en France au sujet du Concile de Trente, que le Pape avoit transféré à Bologne, 26 & 27
Castelnau (Michel de) donne un avis important au Conseil du Roi; ce que lui dit à ce sujet le Chancelier, 192
Catherine de Medicis, veuve du Roi Henri II. gouverne d'abord avec les Guises, 48 & *suiv.* Son Caractère, *ibid.* Fait nommer Michel de l'Hôpital Chancelier, 53 & 54. Met en lui sa confiance, 62, 63 & *suiv.* Il la détermine à soutenir les Princes du Sang, que les Guises vouloient faire périr, 82 & *suiv.* Elle fait son Traité avec Antoine de Bourbon Roi de Navarre, 84 Les États d'Orléans lui assurent le Gouvernement sans le nom de Régente, sous la minorité de son Fils Charles IX. 89. L'Hôpital lui persuade de ménager le Prince de Condé, & de cesser la persécution des Protestans, 94 & *suiv.* Il l'engage à réformer divers abus de la Magistrature, 102 & *suiv.* Elle se laisse ébranler par les Catholiques zélés, 104. Elle écrit ensuite au Pape une lettre singulière, 110 & *suiv.* L'Hôpital l'engage à forcer le Clergé à contribuer aux besoins du Royaume, 113 & 114. A fixer le sort des Protestans d'une manière favorable, pour prévenir les guerres civiles, 131 & *suiv.* Elle est inquiète & incertaine sur les mouve-

mouvements du Duc de Guise, 144. L'Hôpital la détermine à servir au Prince de Condé, 144. Le Duc de Guise l'enleve avec le Roi, 145. Après la mort de ce Duc, elle fait la paix avec le Prince de Condé, 150. Elle va au Parlement pour un Edit au sujet du Clergé, 154. Elle se rend au camp devant le Havre, 157. L'Hôpital l'engage à faire déclarer Charles IX. Majeur à Rouen, 159. Instructions qu'elle envoie à son Ambassadeur au Concile de Trente, 165. Elle voyage avec le Roi son Fils par les Provinces de France, 180 *& suiv.* Ses entretiens à Bayonne avec le Duc d'Albe, qui la séduit, l'indispose contre l'Hôpital, & l'engage à exterminer les Protestans, 187 *& suiv.* Ses variations, &c. pendant la guerre civile, 191 & 193. Elle fait la paix par les conseils de l'Hôpital, 200. Se laisse ensuite gagner par le Cardinal de Lorraine, 201 & 202. Est très inquiète des dispositions du Roi, Charles XL. s'indispose contre l'Hôpital, & gagne le Roi son fils, 203 *& suiv.* Comment le Chancelier leur parla en quittant la cour, 205. il continue cependant ses bontés pour lui & sa famille, 214, 216 & 218.

Chamfmoteur, paroisse près d'Estampes où est enterré le corps du Chancelier de l'Hôpital, &c 218.

Charles IX. Roi de France, succede à son frere François II. 86, 97. Son discours à l'ouverture du Colloque de Poissy, 117 *& suiv.* Autre à l'assemblée de Saint-Germain, 132 *& suiv.* Soins de l'Hôpital pour l'instruire, 158. Ce Prince est déclaré Majeur à Rouen, son discours, 158 *& suiv.* Il écrit à ce sujet au Parlement de Paris, 163. Sa réponse aux Ambassadeurs d'Espagne & de Savoye, 168 & 169. L'Hôpital le détermine à parcourir les Provinces de son Royaume, pour quel sujet, 180 *& suiv.* Ce Prince tient un Lit de Justice à Bordeaux, 181 *& suiv.* Pense être enlevé à Meaux par l'armée des Protestans, & est con-

- duit à Paris par 6000 Suisses, 192 & *suiv.* Est touché d'une lettre du Prince de Condé, & inquiète la Reine sa Mere, 202. On vient à bout de l'indisposer contre le Chancelier de l'Hôpital, 203, 204. Il continue cependant ses bontés pour lui, 214 & *suiv.* 218
- Charles - Quint*, (l'Empereur) gagne le Connétable de Bourbon, 9. Ses intrigues au sujet du Concile de Trente, &c. 25, 27 & *suiv.* Sa conduite à l'égard des Protestans, 74
- Chastillon* (le Cardinal de) ami du Chancelier de l'Hôpital, 20
- Chatel* (du) Evêque de Tulles, ami de l'Hôpital, sa naissance, sa fortune, 20. Exemple de sa liberté à parler au Roi, 21 & 22. Causes de son union avec l'Hôpital, 22
- Clergé de France* (le) forcé par le Chancelier de l'Hôpital à contribuer aux besoins du Royaume, 213 & 214. Renouvellement de l'Ordonnance pour la résidence des Evêques & des Curés, 137. Il réclame en vain ses privilèges contre un Edit que fait donner l'Hôpital, 154
- Coligny* (l'Amiral de) héros du parti Calviniste, 51. Présente une Requête au Roi en faveur de son parti, &c. 68. Ramasse des troupes en Normandie, 148. Se prépare à une nouvelle guerre, 191. On veut le faire arrêter, mais il échappe, 202. Tué à la journée de S. Barthélemi, 215
- Colloque de Poissy*, ou Conférences avec les Protestans, 106 & *suiv.*
- Commerce*: soins du Chancelier de l'Hôpital à son sujet, 172, 173 & *suiv.*
- Condé* (le Prince de) l'un des chefs des Protestans de France, 49. Moteur secret de la Conjuration de Blois ou d'Amboise, 51. Il autorise les Protestans révoltés, 77. Les Guises font instruire son procès; le Chancelier de l'Hôpital s'y oppose, &c. 78. On lui accorde une déclaration du Roi, 193 & *suiv.* La Reine Mere lui écrit pour s'unir à lui, 144 & 145. Il quitte Paris, 145. Ses par-

tisans sont déclarés criminels par le Parlement, 147. Il est fait prisonnier à la Bataille de Dreux, & se voit une seconde fois prêt à perdre la tête, 148. A la mort du Duc de Guise la Reine Mere fait la paix avec lui, 150. Il signale sa valeur au Siege du Havre, 156 & *suiv.* La Reine Mere ayant été gagnée par le Duc d'Albe il se prépare de nouveau à la guerre civile, 190 & 191. Il se met en marche pour se rendre maître de la personne du Roi, 192. Il consent à des conditions de paix, 201. On veut le faire arrêter, mais il échappe, 202. Il écrit au Roi Charles IX. *ibid*

D.

DANTE (le) perfectionne la langue Italienne, 11
Desgallard, Ministre Protestant au Colloque de Poissy, 123
Desjardins, Juge de la Religion Calviniste, rétabli par l'autorité du Roi, 71 & *suiv.*
Dreux: Bataille près de cette ville, où l'armée des Protestans est défaite, 148
Dubourg (Anne) Conseiller au Parlement, supplicité pour cause de Calvinisme, 96
Ducal, Evêque de Séez, prêche la tolérance civile à l'égard des Protestans, 116. Se trouve au Colloque de Poissy, 123

E.

EDIT des Sémestres, 28 & *suiv.* De Romorantin, 57 & *suiv.* Pour la tenue des États, 70
 De Juillet, 105, 133. De Janvier 1562. favorable aux Protestans, & qui mécontente fort les Catholiques zélés, 134 & *suiv.* Edit de pacification, 150 & *suiv.* Edit au sujet du Clergé, 154. Edit de Majorité de Charles IX. enregistré à Rouen, mécontentement du Parlement de Paris, 159 & *suiv.* Edit au sujet des Protestans, 172. Edit des secondes Noces, &c. 179
Elisabeth, Reine d'Angleterre refuse de rendre le Havre, à moins qu'on ne lui remette Calais, 153
Epices, leur suppression pendant un temps, 37 &

- suiv.* 41. Régées par l'Ordonnance d'Orléans, 91
Erasme, restaurateur des Lettres, 11
Espense (Claude d') fameux Théologien, ami de l'Hôpital, 20. Opposé à la persécution des Protestans, 64. Choisi au Colloque de Poissy, 123
Espine (de l') Ministre Protestant, au Colloque de Poissy, 123
Est (Anne d') Veuve du Duc de Guise, amie de l'Hôpital, sauve sa fille lors du massacre de la S. Barthélemi, 217
Est (le Cardinal d') Légat en France, a de vives contestations avec le Chancelier de l'Hôpital, 124
Et suiv. Libelles & plaisanteries des Protestans contre lui. *ibid.* A force de promesses il engage le Roi de Navarre à se déclarer Catholique, 125
Et suiv. Ses représentations au Pape au sujet de l'Hôpital, &c. 128
Estienne (le Sçav. Henri) publia un petit Poëme de l'Hôpital, en le croyant de quelque Ancien, 211
Etats d'Orléans, 85 & suivantes.
Etats de Saint Germain, 113. *Et suiv.*

F.

- F**AILLE (le Président de la) député au Roi par le Parlement de Paris, &c. 137. *Et suiv.*
Farnese (Horace) petit fils du Pape Paul III. devoit épouser la fille naturelle de Henri II, 27
Ferrare (le Cardinal de) Légat en France: Voy. *Est*.
Ferrier (Arnaud du) Ambassadeur de France au Concile de Trente, y proteste pour la conservation des droits du Roi. &c. 166
Finances (état des) sous Henri II qui choisit l'Hôpital pour y remédier, 34. Ses soins à ce sujet sous Charles IX. 91
Fizes, Secrétaire de la Reine Mere, Catherine de Médicis, 186. *Et suiv.*
Fontainebleau: il s'y tient une assemblée des Grands, 67
François I. (le Roi) Sa conduite à l'égard du Connétable de Bourbon, 8 & 9. & de la famille de l'Hôpital, 9 & 10, 16, 24, & 25. Son amour pour les Lettres & les Sçavans, 21 & 32. Sa grandeur

d'ame lui fait estimer ceux qui lui font connoître la vérité, 22. Sa mort, 25. Sa politique lui fit persécuter les Protestans, 47 & 60

François II. (le Roi) succede jeune à Henri II. son pere, 44. Les rênes du Gouvernement sont entre les mains de Catherine sa mere & des Guises, 48 & *suiv.* Les Guises l'engagent à leur donner une puissance énorme, 51 & 52. Ils épouvantent ce Prince au sujet d'une Assemblée des Grands, 66. Ils l'animent contre les Protestans, le Roi de Navarre & le Prince de Condé, 78 & *suiv.* Sa mort prévient bien des malheurs, 82 & *suiv.*

G.

GRAMMOND (le Cardinal de) emploie son crédit pour reconcilier la famille de l'Hôpital avec le Roi François I. 14 & *suiv.* meurt trop tôt pour elle, 15

Granvelle, Ministre d'Espagne, travaille à établir l'Inquisition en France, &c. 55

Gratius: ses vues pour la réunion des Catholiques & des Protestans, 107 & 108

Guichardin, l'un des premiers & meilleurs auteurs d'Italie, 11

Guerres civiles: comment le Chancelier de l'Hôpital les envisageoit, 194, 195 & *suiv.* Voy. Protestans.

Guises (les) Princes Lorrains, à la tête du Gouvernement en France, sous le Roi François II. 44

& *suiv.* 49 & *suiv.* Ils consentent que Michel de l'Hôpital soit Chancelier, 53. Ils s'opposent ensuite à ses bons desseins, 66. Ils empêchent pendant un temps une assemblée des Grands, *ibid.*

Leur inquiétude & précautions qu'ils prennent au sujet de la tenue des États d'Orléans, 67 & *suiv.*

Leurs malheureux projets contre les Princes du Sang, dérangés par la mort du Roi François II. 73 & *suiv.* 84. Quoiqu'abbattus ils intriguent,

203. Mouvemens du Duc de Guise pour animer les Catholiques contre les Protestans, 141 & *suiv.*

Il s'oppose à la cessation de la guerre civile, 146.

Il est assassiné par un Protestant près d'Orléans ,
149. Voyez *Lorraine* (Cardinal de)

H.

HAVRE-de-Grace (le) repris sur les Anglois par
les soins du Chancelier de l'Hôpital, 165 & *suiv.*

Henri II. (le Roi) succede à François I. son pere ,
25. Fait un traité avec le Pape Paul III. 26 & 27.
Sa confiance pour l'Hôpital, qu'il fit Surintendant
des Finances, 34. Veut dotter sa fille; à cause
de son désintéressement, 44. Sa mort, *ibid.* Il
persécuta les Protestans, 47, 60 & *suiv.*

Hôpital (Jean de l') pere du Chancelier, s'attire
la confiance du Connétable de Bourbon, qui fait
sa fortune, 7. Son caractère: élève son fils dans
ses principes, 8, 13 & 22. Il suit le Connétable
en Italie, & est impliqué dans le procès de sa
révolte, 7, 13, 14 & *suiv.* Meurt en Lorraine, 16

Hôpital (Marguerite de l') fille du Chancelier, 24.
Echappe au massacre de la S. Barthelemi &c. 217

Hôpital (Michel de l') Sa naissance, 7. Etudie à
Toulouse, où il est impliqué dans l'affaire du
Connétable de Bourbon, 9 & 10. Va à Milan,
puis à Padoue où il étudie avec Distinction, 11,
12 & *suiv.* Passe à Bologne, & vient à Rome,
où il est Auditeur de Rote, 13 & *suiv.* Revient
en France & suit le Barreau à Paris, 15 & 16.
Est fait Conseiller au Parlement, *ibid.* & *suiv.*
Travaille sur les Loix, 19. Ses principaux amis,
20. Se déplaît dans sa Charge, 23. S'amuse à
faire des Vers à la campagne; caractère; de ses
Poésies, 24, 210 & 211.

L'Hôpital est envoyé Ambassadeur au Concile
de Trente transféré à Bologne, 27. Revient en
France, & reprend ses fonctions de Conseiller,
29. Console le Chancelier Olivier son ami,
disgracié, *ibid.* & 30. Est fait Maître des Re-
quêtes, 33. Rend témoignage du jeune Amyot,
ibid. & 34. Devenu Surintendant des Finances,
s'attire une foule d'ennemis, 35, 40 & *suiv.*

DES MATIERES. 131

Prend la défense de l'Edit des Semestres, 40 & *suiv.* Son désintéressement engage le Roi à dotter sa Fille, 43. Il va en Savoye avec la Duchesse Marguerite de Valois, dont il est Chancelier 45 & *suiv.* On rappelle Michel de l'Hôpital en France, pour le faire Chancelier du Royaume 45 & *suiv.* Comment on pensa à lui pour remplir cette charge, 53 & *suiv.* Inquiétude que l'on a sur sa conduite, 54. Il empêche adroitement qu'on établisse l'inquisition en France, 55 & *suiv.* Son Discours au Parlement de Paris, au sujet de l'Edit de Romorantin & de la corruption générale 59 & *suiv.* Ses soins pour empêcher les persécutions, 65 & 66. Pour faire tenir une assemblée des Grands, 66 & 67. Il va faire part au Parlement de son resultat, 70 & 71. Ses mesures pour l'Assemblée des Etats, 76 & *suiv.* Il s'oppose aux Guises qui vouloient faire périr les Princes du Sang, & parle fortement à la Reine Mere, 82 & *suiv.* Sa conduite aux Etats d'Orléans, son Discours, &c. 85 & *suiv.* Ordonnance célèbre qu'il y dressa, 90 & *suiv.*

L'Hôpital, travaille à établir la paix dans le Royaume, 92. & *suiv.* Il fait publier une déclaration & une Ordonnance favorable aux Protestans; mécontentement du Parlement contre lui, 95 & *suiv.* 101. & *suiv.* Il travaille à réformer l'état de la Magistrature, 102 & *suiv.* Son Discours & son avis à l'Assemblée de Paris, 104 & *suiv.* Quels étoient les projets de réunion, 106 & *suiv.* Il engage la Reine Mere à écrire au Pape une Lettre singulière, 109 & *suiv.* Il force le Clergé à contribuer aux besoins de l'Etat, 113, 114 & *suiv.* Son Discours au Colloque de Poissy, 117 & *suiv.*

Conduite du Chancelier de l'Hôpital à l'égard d'un Légat du Pape, 124 & *suiv.* Il fait condamner Tanquerel, qui soutint à Paris les sen-

timens Ultramontains, 127 *É suiv.* Ses efforts pour établir la paix dans le Royaume, 129 *É suiv.* Son Discours aux Etats de Saint Germain, 132 *É suiv.* Sa réponse aux Remontrances du Parlement sur un Edit pour la tolérance civile des Protestans, 133. Mécontentemens contre lui à Rome & en France, *Ibid.* *É suiv.* Il détermine la Reine Mere à s'unir au Prince de Condé, 144 &c. Sa Fermeté au Conseil, 145. Sa conduite au milieu de la guerre civile, 146 & 147. Il regle les Articles de la paix, après la mort du Duc de Guise, 150. Son Discours sur ce sujet aux Deputés du Parlement, 152. Pour faire diversion, il engage la guerre contre les Anglois, qui s'étoient emparés du Havre 153. Il écrit au Pape pour se justifier &c. 154. De quelle maniere il se félicite de l'union qui regnoit en France pour le bien commun, entre les différens partis, 157

Ses soins pour instruire & former le jeune Roi Charles IX. 158. Il le fait déclarer Majeur, 159. Son discours à ce sujet au Parlement de Rouen, & sur la maniere de rendre Justice, 160 *É suiv.* Raisons pour lesquelles il s'oppose à la réception du Concile de Trente en France, 164, 165 *É suiv.* Ses soins au sujet du Commerce, 172 *É suiv.* Ses sentimens sur le luxe & idée des Loix dont il est l'Auteur, 174 *É suiv.* Quel étoit sa fragilité, 178. Il compose divers Réglemens, 178 *É suiv.* Il engage le Roi à visiter les Provinces de son Royaume, 180. Conduite de l'Hôpital dans ce voyage, & en particulier à Bordeaux, 181 *É suiv.* L'Hôpital est rendu suspect à la Reine Mere par les intrigues du Duc d'Albe, 188 *É suiv.* Il employe cependant tous les moyens possibles pour empêcher la guerre civile. 191 *É suiv.* Il fait un Memoire sur la nécessité de la paix & de la tolérance civile; Extrait de cet écrit 194 *É suiv.*

DES MATIÈRES. 133

Son bon effet quoiqu'il 'deplût aux Catholiques zélés, 200. L'Hôpital est indigné d'une Bulle du Pape pour exciter la guerre contre les Calvinistes, 201. La Reine Mere s'indispose contre le Chancelier de l'Hôpital, & gagne le Roi Charles IX. son fils, 203 & *suiv.* Comment il leur parla en se retirant de la Cour, 204 & 205. Ses sentimens dans sa retraite; on les voit briller dans ses ouvrages, 206. Son goût pour la Poésie; jugemens différens qu'on a porté de ses ouvrages, 210 & *suiv.* Parallele de ses Poésies avec celles d'Horace, 212 & *suiv.* Autre ouvrage de sa composition, 213 & *suiv.* Il court le plus grand risque lors du Massacre de la S. Barthélemi; sa fermeté, 215 & 216. Sa joie de revoir sa Fille, 217. Sa mort, son caractère & sa justification contre les accusations de ses ennemis, 218. Il ressembloit à Aristote, 219. Sa Déesse, *ibid.*

Horace : caractère de ses Poésies, & parallele avec celles du Chancelier de l'Hôpital, 212 & *suiv.*

Hurault de Belesbat, épouse la fille du Chancelier de l'Hôpital, 44.

Hurault de l'Hôpital, Petit-fils du Chancelier, dedie les Poésies de son grand-pere au Roi Henri III. I. III. 214.

INQUISITION, projet de l'établir en France, adroitement rompu par l'Hôpital, 55 & *suiv.*

Italie (l') sortie de la Barbarie, commence à cultiver les Belles Lettres, 10

Juges-Consuls, établis pour les affaires du Commerce, par les soins du Chancelier de l'Hôpital, 173

Jules III. (le Pape) rétablit le Concile général à Trente, 73 & 74. Ses frayeurs au sujet des projets de Charles-Quint le lui font suspendre, 74

L.

LABOUREUR (le) porte un jugement bien avantageux des Poésies de l'Hôpital, 211

Lainez (le Jéfuite) tient d'étranges discours au Colloque de Poiffy, 122.

L'Hôpital (le Chancelier de) Voyez *Hôpital*.

Longwic (Jaqueline de) Ducheffe de Montpensier, engage la Reine Catherine de Médicis à choisir l'Hôpital pour Chancelier, 53. Elle amene la nuit à cette Princeffe le Roi de Navarre, 8.

Lorraine (le Cardinal de) s'intereffe pour l'avancement de Michel de l'Hôpital; fon caractère, 31, 32, 44, 49 & 53. Travaille à établir l'Inquisition en France, 56 & *fuiv.* Est trompé dans fes efperances, 58. Son Discours dans l'assemblée des Grands, &c 67 & *fuiv.* Ce qu'il dit du Roi François II. qui avoit épargné le Roi de Navarre, 80. Employe fon crédit en faveur du Clergé, que l'on vouloit faire contribuer aux befoins de l'Etat, 114. Est gagné par le Pape lors du Concile de Trente, 165 & *fuiv.* Sollicite fortement la réception de ce Concile en France & a dispute avec le Chancelier de l'Hôpital, 169 & *fuiv.* Est foupçonné de l'infraction de la paix, &c. 192. Excite de nouveaux troubles après une feconde paix, 200 & *fuiv.* Gagne Catherine de Médicis, 201. Se déclare vivement contre le Chancelier de l'Hôpital, 202 & *fuiv.*

Louis XII. (le Roi) ce qu'il difoit des Comédies que l'on jouoit devant lui, 87 & 88.

Luxe: Sentimens du Chancelier de l'Hôpital à fon fujet, & idée des Loix dont il eft l'Auteur, 174 & *fuiv.*

MACHIAVEL, fameux Ecrivain d'Italie, 11.
Magiftrature: Son état au XVI. Siècle, 17 & *fuiv.*
 37 & *fuiv.* 40 & *fuiv.* 61, 102 & *fuiv.*
 161 & *fuiv.* 183 & *fuiv.*

Maitre (le) premier Préfident au Parlement de Paris, 61. Ce qu'il répondit en 1560 au Chancelier de l'Hôpital, 72 & *fuiv.*

DES MATIERES. 135

- Marcel II.* (le Pape) bien intentionné vit peu, 74
- Marguerite de Valois*, fille du Roi François I. fait élever le Chancelier Olivier, 22. Son caractère, & parle au Roi pour son avancement, &c. 32
- É suiv.* Est mariée au Duc de Savoye, & fait l'Hôpital son Chancelier, 45. Il lui expose les sentimens qui l'animent dans sa retraite, 209 & 210
- Marie Stuart*, niece des Guises & femme du Roi François II, 50
- Marillac*, Archevêque de Vienne, Opposé à la persécution des Protestans, &c. 59, 64, 68, 69, & *suiv.*
- Marlorat*, Ministre Protestant au Colloque de Poissy, 123
- Milan* (la Ville de) est assiégée par les François; l'Hôpital passe à travers l'armée sans être connu, 10
- Monluc*, Evêque de Valence, opposé à la persécution des Protestans, &c. 59, 68 & *suiv.* 70, 116, 122 & *suiv.* Engage la Reine à écrire au Pape une lettre singuliere, 109 & *suiv.*
- Monluc*, Capitaine ce que lui écrit le Pape, 147
- Montmorenci* (le Connétable de) est éloigné par les Guises, 50. Se joint à eux pour faire la Guerre aux Protestans, 142. Commande au siege du Havre, 256 & 257. Chef des Catholiques après la mort du Duc de Guise, 191. Est tué à la bataille de Saint Denis, 194
- Montmorenci* (le Maréchal de) arrête le zele du Recteur de l'Université de Paris, 140. Signale sa valeur au siege du Havre, 157
- Montpensier* (le Prince de) donne des preuves de sa valeur au siege du Havre, 157
- Morin*, Lieutenant Criminel à Paris donne sa fille en mariage à Michel de l'Hôpital, &c. 16 & 24
- Mortier* (du) Conseiller au Parlement, refuse de signer l'Arrêt contre le Prince de Condé, 81
- Morvilliers*, refuse de succéder à Olivier dans la place de Chancelier, 52. Est envoyé par la Reine Catherine de Medicis, pour faire des propositions de paix aux Protestans, 193. On lui don-

ne les Sceaux retirés au Chancelier de l'Hôpital;
comment il les reçoit, 205
Morus (Thomas) échauffe les esprits de l'amour des
Belles Lettres, 11

N.

Nanci, Capitale de Lorraine: Assemblée des
Princes Catholiques que l'Espagne y veut fai-
re tenir, 168.

O.

Olivier (le Chancelier) ami de Michel de l'Hô-
pital; son caractère, 22 & *suiv.* Il travaille à
avancer son ami, &c. 29. Est disgracié, *ibid.*
Console l'Hôpital dans les traversés qu'il éprouve,
&c. 36, & 42. Est rappelé & meurt, peu après,
45. Vécut trop pour sa gloire, 52
Orléans: on y indique une Assemblée d'Etats, 76 &
suiv. 86. Ordonnance célèbre qui y fut faite, 90

P.

Panoux: célébrité de ses Ecoles; Michel de l'Hô-
pital y étudie, &c. 10. Les Magistrats de cet-
te ville lui applaudissent, 12
Paul III. (le Pape) intrigue au sujet du Concile
de Trente, 25 & *suiv.* Travaille à établir l'In-
quisition en France, 56 & *suiv.*
Paul IV. (le Pape) son caractère & ses discours,
74 & *suiv.*
Parlement de Bordeaux: Le Roi Charles IX. y tient
un Lit de Justice, & le Chancelier de l'Hôpital
y prononce un Discours remarquable, 181 & *suiv.*
Parlement de Paris (le) fait des Remontrances sur
l'Edit des Sémiestres, &c. 39. Pourquoi le Par-
tage n'a point duré, 42 & 43. Il s'oppose à
l'Edit de Romorantin, 59 & 62. Et au rétablis-
sement d'un Juge Calviniste, 72. Ses dispositions
par rapport aux Protestans, engage l'Hôpital à
faire publier une Ordonnance d'une manière ex-
traordinaire; suites de cette affaire, Remontran-
ces, &c. 98 & *suiv.* Il met des conditions à
son Enrégistrement des Lettres au sujet du Légat

DES MATIERES. 137

- * Cardinal d'Est, 125. Il refuse longtems d'enregistrer l'Edit en faveur des Protestans, &c. 137
& suiv. Il déclare criminels les partisans du Prince de Condé, 147. Son mécontentement de l'Edit de pacification, &c. 151 & 152. Ses Remontrances sur l'Edit de Majorité donné à Rouen, 163 *& suiv.*
- Parlement de Rouen* : le Roi Charles IX. s'y fait reconnoître Majeur, &c. 162.
- Petrarque*, perfectionne la Langue Italienne, 11.
- Philibert*, Duc de Savoye, épouse Marguerite de Valois, 45. Charge son Ambassadeur en France d'y solliciter la réception du Concile de Trente, &c. 168 *& suiv.*
- Philippe*, Roi de Macédoine : ce que lui dit une femme qui lui demandoit justice, 87.
- Philippe II.* Roi d'Espagne, fait faire de belles promesses au Roi de Navarre : pour l'engager à se déclarer Catholique, 126 *& suiv.* Menace d'entrer en France pour exterminer les Calvinistes, 130. Charge son Ambassadeur d'y solliciter la réception du Concile de Trente &c. 168. *& suiv.* Envoye le Duc d'Albe à Bayonne pour gagner Catherine de Médicis &c. 187, *& suiv.*
- Pie IV.* (le Pape) s'irrite du dessein qu'on avoit en France d'assembler un Concile National. 175. La Reine Catherine de Médicis lui écrit une lettre dont il est fort touché, 110. *& suiv.* Il fait reprendre le Concile de Trente, 113. Son mécontentement contre la Chancelier de l'Hôpital, 121, & 127. Sa joie de la rupture du Colloque de Poissy, 124. Il acheve de s'indisposer contre l'Hôpital, 139. Il autorise la guerre contre les Protestans de France, 147. Il parle injurieusement de l'Hôpital, qui lui avoit écrit 155, *& suiv.* Il gagne le Cardinal de Lorraine, 165.
- Pie V.* (le Pape) excite la guerre contre les Calvinistes, 201
- Pierre Martyr*, Ministre Protestant au Colloque de

- Poissy, 123
Poissy: On y tient un Colloque ou des Conférences avec les Protestans, 116 & *suiv.*
Poyet (le Chancelier) flatte bassement le Roi François I. mais est fortement relevé par du Chatel, 21 & 22
Predicateurs turbulens, 81 & 130
Protestans & Calvinistes 25. 46 & *suiv.* Opposent la force à la violence, 51 & *suiv.* Sont alarmés de la nomination de l'Hôpital, qui empêche cependant qu'on les persécute, 54 & *suiv.* 63 & *suiv.* On suspend par un Edit leur punition, 70. Ils reprennent les armes, 77. Déclaration & Ordonnance en leur faveur, dont le Parlement est mécontent, 95 & *suiv.* Soins du Chancelier de l'Hôpital pour fixer leur sort, 103. Autre Edit à leur sujet, 145 & *suiv.* Quelques auteurs ont cru que les équivoques de Luther & de Calvin pouvoient aider à une espèce de réunion, 106. Les principaux des Calvinistes viennent au Colloque de Poissy, &c. 121. L'Hôpital travaille de nouveaux à fixer leur sort en France, en y établissant la paix, 131 & *suiv.* Lettres de leurs principaux Ministres, 137. Leur mauvaise conduite donne lieu à la guerre civile, 141. Conditions de la paix qui leur est accordée après la mort du Duc de Guise; ils en sont peu contens, 151 & *suiv.* Ils combattent ensuite avec zèle pour la patrie 166, & *suiv.* Leurs plaintes contre les Catholiques trop zélés, 171. Edit contre leurs assemblées nombreuses, &c. 172. Par un effet des intrigues du Duc d'Albe, &c. on se prépare à les exterminer; ils se disposent à la guerre, 191. Ils veulent se rendre maîtres de la personne du Roi, 192. Idée que l'Hôpital donne d'eux dans un mémoire pour la paix, 194 & *suiv.* Leur Etat après une nouvelle guerre civile: la paix se fait, & ensuite on les massacre, 215 & *suiv.* 198 & *suiv.*

R.

ROIS: ce que l'on doit penser selon du Châtel, de ceux qui ne suivent pas les loix, 2 & *suiv.*
Et selon le Chancelier de l'Hôpital, de ceux qui ne sont pas accessibles à leurs peuples, &c. 87 & *suiv.*

Rome: l'Hôpital y est pendant quelque tems dans sa jeunesse, auditeur de Rote, 13 & 15

Rouen: le Roi Charles IX. s'y fait reconnoître Majeur au Parlement, 159 & *suiv.*

Ronsard, fameux Poëte, ami de Michel de l'Hôpital, 20

S.

SAINTE-ANDRE (le Maréchal de) se joint au Duc de Guise pour faire la guerre aux Protestans: son caractère, 142 & *suiv.*

Saint-Denis: Bataille donnée près de cette ville, entre les Catholiques & les Protestans, 194.

Saint-Germain. Assemblée des Etats, & des Grands, qui s'y tiennent, 131

Sainte-Marthe: jugement très-avantageux qu'il porte des Poésies de l'Hôpital, 211

Salignac: (Jean) Théologien-du Colloque de Poissy, 123

Salmon, Poëte ami de l'Hôpital, 20

Sancerre (le Comte de) refuse de signer l'arrêt contre le Prince de Condé, & parle généreusement au Roi, 81

Scaliger (Joseph) Son caractère; jugement injuste qu'il porte des Poésies de l'Hôpital, 212

Synode National: Projet d'en assembler un en France 68, 71 & *suiv.* 83. Le Pape Pie IV. en est irrité, 75

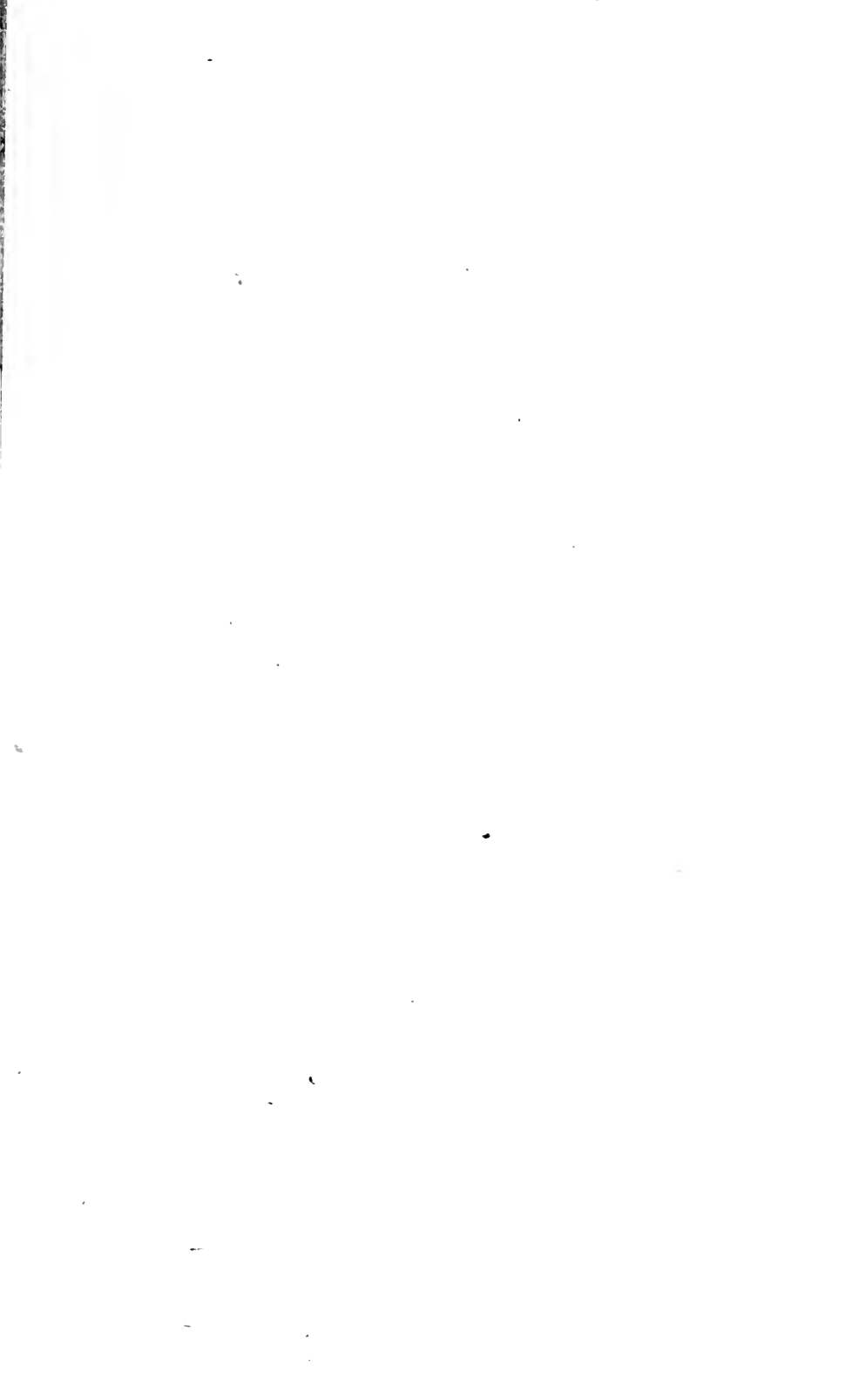
T.

TANQUEREL. Bachelier de Sorbonne, condamné par les soins du Chancelier de l'Hôpital, pour avoir soutenu les sentimens ultramontains, 127

Tbou (le Président de) informe contre Tanquerel, 127. Est député par le Parlement au sujet de

- l'Edit en faveur des Protestans, 157 & *suiv.* Le Chancelier de l'Hôpital lui écrit sur le Luxe, 174 & *suiv.* Lui expose les sentimens qui le soutenoient dans sa retraite, 206 & *suiv.*
- Toulouse*: L'Hôpital commence à y étudier, & y est inquietté à cause de la retraite de son pere, 8 & *suiv.*
- Tournon* (le Cardinal de) ami de Michel de Hôpital, 19 & 20. Son caractère, 31. Il vient de Rome en France pour s'opposer au Synode National, 76. Son discours au Colloque de Poissy, 120
- Trans* (le Marquis de) comment traité par le Chancelier de l'Hôpital, 185 & *suiv.*
- Trente* (le Concile de) est transféré à Bologne: l'Hôpital y est envoyé comme Ambassadeur, 26 & *suiv.* Est rétabli à Trente, puis suspendu, 73 & *suiv.* On le convoque de nouveau, 76. Pourquoi Pie IV. le fit reprendre, 112 & 113. Instructions envoyées à l'Ambassadeur de France dans ce Concile, & affaire de sa réception dans le Royaume, 165 & *suiv.* Raisons pour lesquelles l'Hôpital s'oppose à cette réception, 167, 168 & *suiv.*
- Tribunaux de Justice*: Abus qui s'y commettoient, 17 & *suiv.* 37 & *suiv.* 61, 102, 184 & *suiv.*
- Turnebe* (le sçavant) ami de l'Hôpital, 20
- V.

- V**ALENTINOIS (la Duchesse de) Maîtresse du Roi Henri II. fait disgracier le Chancelier Olivier, 29 Son avidité, 34
- Vermilli*, Ministre Protestant, au Colloque de Poissy, 123
- Vignai*, Château près d'Etampes, où l'Hôpital se retira en abandonnant la Cour, 205. Il y meurt, 218
- Warwick* (le Comte de) Anglois, est obligé de capituler devant l'armée Françoisse, qui vouloit reprendre le Havre, 157





DC
112
L6V5

Vie de Michel de l'Hôpital

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
